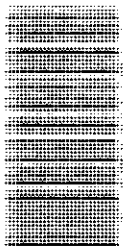


JEAN MOREAUX

LE TRA VANTIER DU BOUQUIN

914 642
MCM

BIB. ASSESSE



Jean MOREAUX

LA VALLÉE DU BOCQ

SITES - LÉGENDES - HISTOIRE

♥ ♥ ♥

YVOIR

EVREHAILLES - BAUCHE

CRUPET — SPONTIN

♥ ♥

Illustrations

d'Armand GOZIN et Henri MARCHAL

Photos: Commissariat Général
au Tourisme, Sergysels, Dédé,
Pennart, Mathieu, Wuyame,
— — Burckel, Moreaux. — —

♥

Préface de M^r A. HAULOT

Commissaire Général au Tourisme

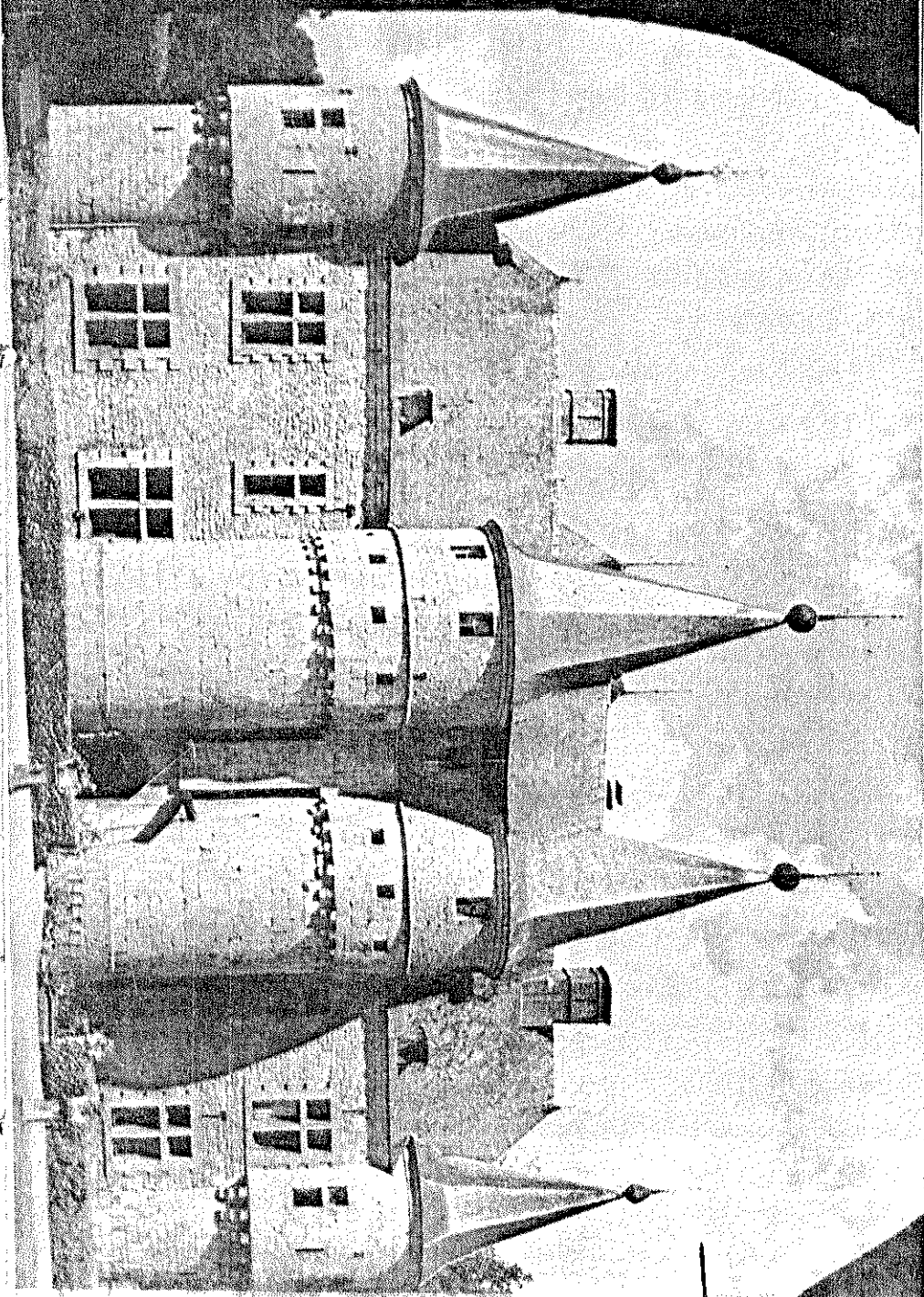
Ouvrage agréé par le Commissariat Général
au Tourisme et le Syndicat d'Initiative de
— — Spontin et de la Vallée du Bocq. — —

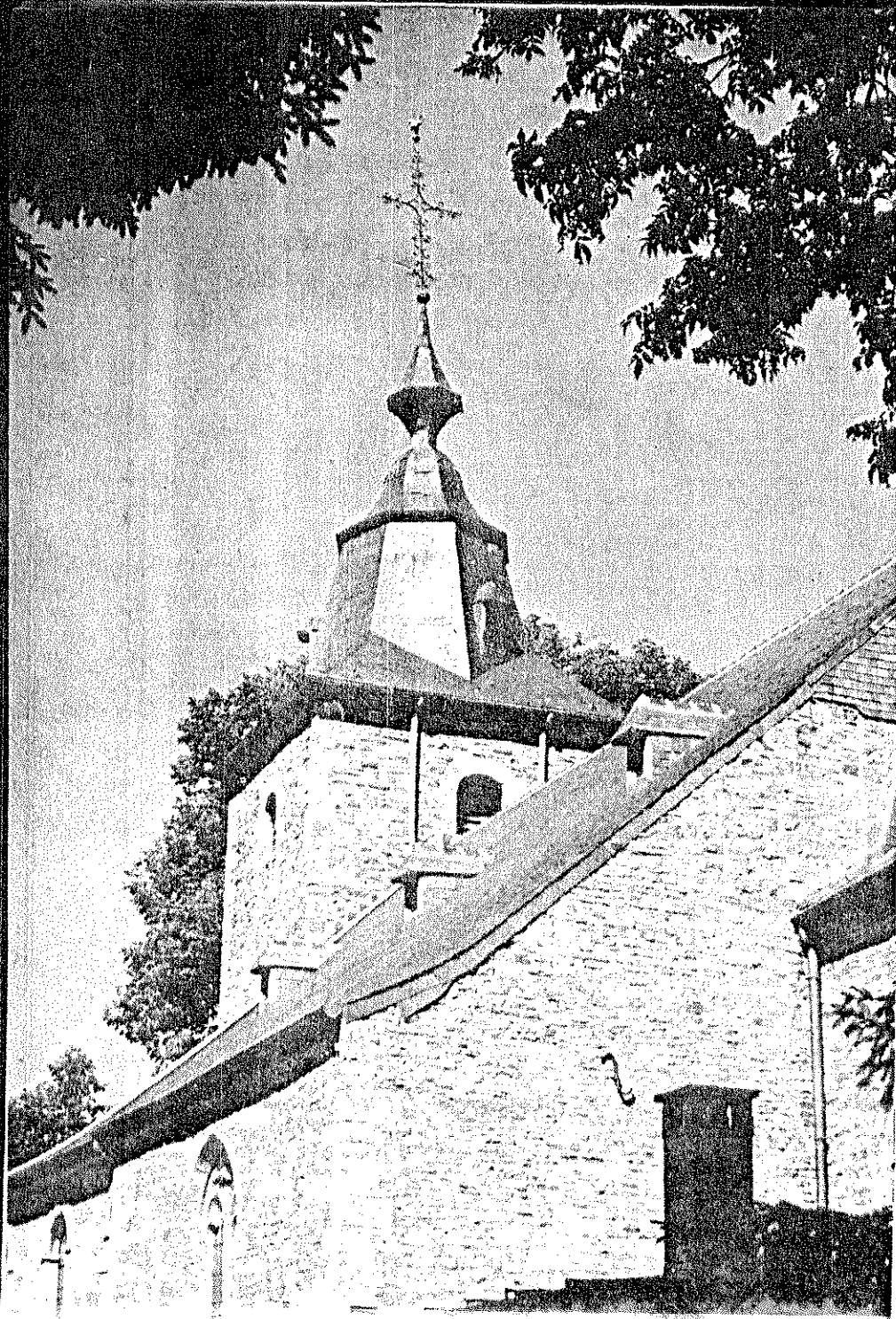
914.939^R

MOR

V

14 226.88/70





— 7 — PRÉFACE

Au moment où le tourisme international acquiert un développement prodigieux, où tous les efforts sont tendus dans une rivalité sans égale entre les hauts-lieux touristiques du monde, il peut paraître peu opportun de consacrer autant de soins à mettre en lumière une simple vallée de chez nous, si charmante qu'elle paraisse aux yeux de ceux qui la connaissent.

Mais c'est là une erreur d'optique, contre laquelle il est grand temps de réagir.

Précisément parce que les « capitales touristiques », qu'elles s'appellent Paris ou Bruxelles, Bruges ou Florence, Liège ou Dijon, etc., sont le pôle d'attraction de foules de plus en plus denses, il est extrêmement utile d'attirer l'attention du touriste, du visiteur, belge ou étranger, sur des régions moins célébrées, moins connues.

Région pittoresque entre toutes, la Vallée du Bocq allie cent charmes divers, que M. Jean Moreaux met admirablement en lumière. Je souhaite, pour ma part, que son ouvrage fait d'amour et d'intime connaissance rencontre la faveur du grand public. Celui-ci y trouvera la récompense la plus précieuse : celle de se voir révéler un aspect peu banal de notre pays, dans des sites et des cités non déflorés, où la joie de la découverte est encore à sa portée.

A. HAULOT,
Commissaire Général au Tourisme.

Mieux connaître son pays
c'est l'aimer davantage !

AVANT-PROPOS

LE Bocq, ruisseau impétueux, ravissant et cachotier, allie sa beauté à la splendeur de la vallée au fond de laquelle il roule ses eaux cascadantes. Cet ensemble dégage un charme grandiose auquel s'ajoute le pittoresque des modestes villages qui se blottissent sur ses rives sinueuses, s'accrochent aux flancs des collines, ou couronnent les crêtes.

Le promeneur qui a parcouru cette calme vallée ne manque pas d'y revenir. Les peintres y dressent leurs chevalets. Mais, pour plaire à ceux qui l'admirent, le Bocq n'a pas que ses admirables paysages et la fraîcheur simple et insouciant des coquettes habitations qui s'épanouissent comme des fleurs à l'ombre des rochers et des bois. Une histoire palpitante et des légendes savoureuses surgissent à chaque pas que l'on fait le long de ses rives et lui confèrent un intérêt particulier.

Ce livre est écrit pour ceux qui veulent goûter tout le charme de cette région encore trop ignorée. Ils trouveront, au fil des pages, des plans de promenades ainsi que d'excursions variées et intéressantes partant des centres de villégiature les plus réputés de la vallée ; des contes et des légendes illustrant la vie simple des bourgs ; des cartes permettant aux promeneurs de se diriger à travers bois et plaines, d'emprunter les sentiers les plus intéressants, de repérer l'emplacement exact des points de vue remarquables, des curiosités naturelles et historiques dont ils peuvent lire les descriptions détaillées et qu'ils désirent visiter.

Puissent ces pages aider tous ceux qui veulent découvrir ou mieux connaître ce charmant ruisseau et l'harmonieux ensemble de sa vallée. Que ce livre soit pour eux un guide sûr et volubile, autant qu'intéressant et agréable. Qu'il contribue à leur faire aimer ce pays qui leur dispense tant de merveilles.

J. M.

ETYMOLOGIE ET GÉOGRAPHIE

SUR un parcours de 90 kilomètres, le Bocq déroule son ruban cristallin. Pourquoi ce nom affreux donné à l'une de nos plus jolies rivières ? Elle n'a cependant rien de commun avec cet animal à l'odeur fétide que l'on élève pour chasser, des étables les miasmes délétères. Autrefois elle prenait tour à tour le nom des villages éclos sur ses bords. Ce fut : le ruisseau de Mohiville, de Hamois, d'Emptinne, de Spontin, le rieu de Barche (Bauche), la rivière d'Oire (Yvoir) et plus anciennement : Pauléa (endroit humide) ⁽¹⁾.

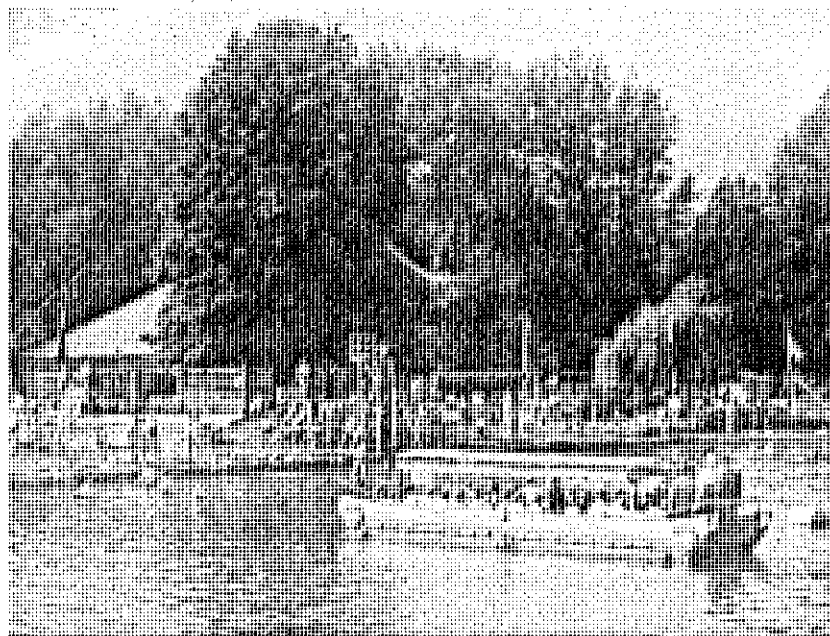
Il coule de l'Est vers l'Ouest. De Mohiville où il voit le jour, il passe par Achet, Hamois, Emptinne, Lienne (hameau de Ciney), Brailant. Là il se grossit du ruisseau Saint-Remacle qui, moins grandiose, dégringole de Schaltin. Elargi, il parvient à Spontin, poursuit sa course sinueuse par Dorinnes et Evreahilles-Bauche et plus impétueux que jamais atteint Yvoir où il engouffre ses eaux bouillonnantes dans la Meuse.

De sa source à son embouchure, il garde cet aspect sauvage, indompté, ce caractère turbulent et insoumis qui fait tout son charme. Son lit est peu profond, rocailleux et inégal. Les rudes masses calcaires des régions qu'il traverse l'obligent à d'innombrables détours. Chacune de ses sinuosités l'amène dans un décor nouveau : collines verdoyantes, couronnées de bois sombres, rochers abrupts aux formes fantasques et aux immortelles légendes, prairies à l'herbe drue que limitent comme une clôture gigantesque les peupliers aux troncs mats.

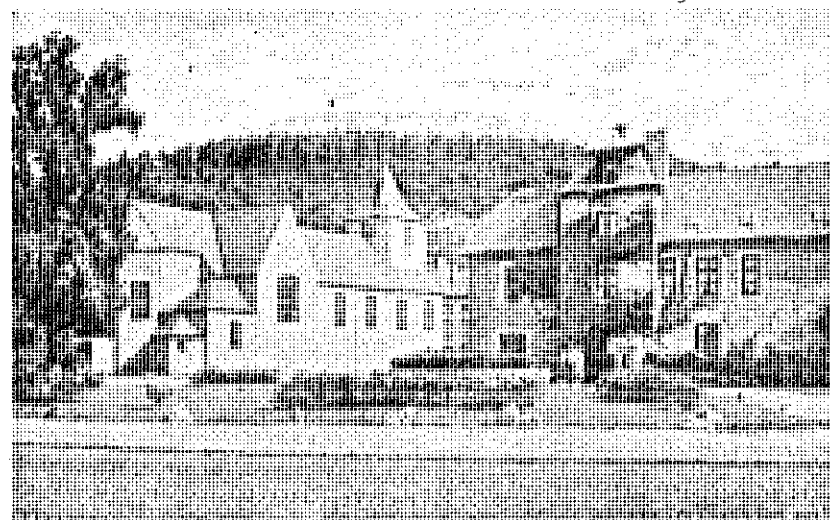
A aucun endroit de son cours, le Bocq n'est navigable. Mais si les barques ne peuvent y tracer leurs sillons brillants, les truites rayent de leurs glissades sombres et rapides la surface argentée du ruisseau. Elles sont délicieuses ces truites du Bocq et très appréciées des gourmets. Le principal affluent du Bocq est le Crupet. Il se forme au village de ce nom. Son cours, long de 3 kilomètres, se déroule entre des collines aux pentes raides et boisées. Moins grandiose que le Bocq, il en a cependant toute la sauvage beauté.

Un grand nombre de ruisselets plus ou moins importants s'ajoutent à ceux cités ci-dessus et sillonnent cette vallée que nous allons parcourir.

⁽¹⁾ Baujot : La vallée de la Meuse.



Yvoir : l'île.



Yvoir : église et Maison communale.

YVOIR

YVOIR, à l'embouchure du Bocq, est comme le trait d'union entre ce ruisseau et la Meuse. D'un côté la majestueuse tranquillité, la grandiose beauté du fleuve, de l'autre la douce harmonie des villages, la sauvage ordonnance des rives du turbulent ruisseau.

Le train nous a déposés sur les quais fleuris de la gare. Face à ceux-ci se dressent les parois escarpées d'une ancienne carrière que la nature a habilement et rapidement garnies de mousse et d'arbustes. Vers le sud c'est le décor varié des rochers de Champale et des collines de Bouvigne qui contraste avec la régularité des voies et du remblai du chemin de fer. De la place de la gare où s'étale l'ombre épaisse des marronniers, nous apercevons dans le cadre des maisons une petite bande de Meuse dont le charme nous surprend. A droite l'île semble nous envoyer son premier sourire.

On ne doit jamais juger les choses aux apparences. Dès nos premiers pas dans Yvoir nous sommes frappés par l'allure coquette et riante du bourg, la fraîcheur des habitations où se mêlent quelques notes modernes. Et, cependant, Yvoir n'est pas une de ces cités fraîchement écloses au bord du fleuve. C'est un témoin du passé étonnamment riche de notre Wallonie, ce sont d'innombrables pages d'histoire que le visiteur découvre, étonné et ravi et qui lui font apprécier son séjour à sa juste valeur. Notre regretté ami Jules Baujot, dans son livre : « La vallée de la Meuse », compare Yvoir à ces vieilles coquettes qui cachent leur âge sous le fard. Cette comparaison un tantinet narquoise est des plus justes.

On dirait ici que les murs ont poussé tout naturellement, sans effort, au gré des temps et des circonstances. Aucun genre précis

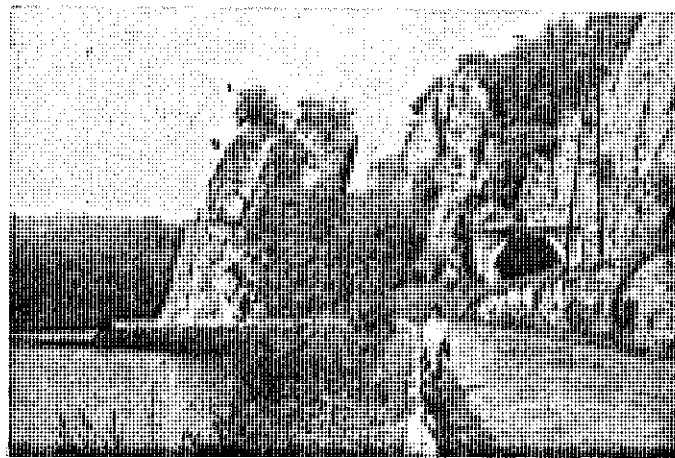
d'architecture ; toutes les constructions sont en matériaux de la contrée et les formes sont celles que l'on rencontre dans la plupart de nos villages mosans.

L'origine du nom Yvoir est beaucoup discutée. Vient-il de la racine latine « aqua », en wallon « ewe » ou la racine est-elle plus simplement « oire », ruisseau ? Une légende rapporte qu'autrefois on aurait trouvé une tête d'éléphant avec des défenses en ivoire ; de là serait né le nom du village. Cette dernière étymologie n'est certainement que le résultat de l'imagination populaire. Au XI^e siècle, le village s'appelait Hora, Horia ; aux XIII^e et XIV^e, Oria ou Oire ; au XVI^e, Yoire pour devenir Yvoire en 1565 et finalement Yvoir en 1629.

Yvoir existait déjà au temps des gaulois-germains. Oire sur Meuse était, au XIII^e siècle, une dépendance du château de Poilvache. Plus tard, elle fera partie de la mairie de Houx.

Pénétrons plus avant dans ce village qu'un maquillage imparfait semble vouloir moderniser et voiler aux yeux des visiteurs un passé intéressant. Laissons à notre droite la route grimpant vers Evrehailles et descendons vers le Bocq et le centre du village. A droite une belle maison bourgeoise de 1646 dont les anciens propriétaires, la famille Posson, ont donné leur nom au lieu-dit.

Voici le Bocq, un long bâtiment en moellons nous cache le confluent, c'est l'ancien cénacle. Auparavant, s'élevait à cet endroit une



Fidevoys.

ancienne cense féodale bâtie en 1654 et comportait une aile datant de 1609. Cette ferme castrale fut à travers les siècles une forge, un château, puis un lieu de prières et de paix. Après avoir abrité les Sœurs du Cénacle de Versailles, ce bâtiment passa aux Pères missionnaires de Scheut, puis fut ensuite repris par l'Administration communale en 1936. Cette dernière a aménagé un magnifique parc communal en bordure du Bocq et une nouvelle artère très aérée où s'élèvent de jolies habitations.

La maison proprement dite comporte un porche ouvrant sur une vaste cour intérieure ceinturée d'un complexe de bâtiments élevés en 1788 par la famille de Moreau d'Yvoir. Elle sert de maison communale et, grâce à la persévérance de son édilité, a pu être restaurée en 1956 d'une façon très intelligente en respectant le décor du passé.

Un hall avec un bel escalier en chêne à balustres commande l'entrée de la grande salle commune avec sa vaste cheminée en pierre de style gothique, son poutrage apparent, ses placards et ses volets intérieurs du XVIII^e siècle, ainsi qu'une autre pièce avec la même décoration et une cheminée en chêne très fine de style Louis XV.

Et voici l'église. Sa construction date de 1763. A cet endroit s'élevait auparavant une chapelle érigée en 1556 et qui dépendait de Senenne. Elle-même avait été bâtie sur l'emplacement d'une maison et d'une grange appartenant aux orphelins de feu Jean Blocq. La porte d'entrée de l'église est ornée d'une pierre gravée aux armes de Misson, ancien maître de forges. L'intérieur du sanctuaire, qui était vétuste, fut restauré dès 1950 et les trois autels en marbre furent consacrés en 1951. Le Père Constantin Braun, ex-directeur de l'Ecole d'arts et métiers de Maredsous, fut l'âme de la restauration. Une belle chaire de vérité, ainsi que les deux confessionnaux et les stucs de la voûte sont d'époque et de style Louis XV. Des pierres tombales provenant de l'ancienne chapelle remplacent par endroits les pierres bleues. L'une de ces pierres est illisible et date de 1641. Une autre de 1649 porte l'inscription : « Ci gist Jacques Dumont, maistre de forges, eschevin de Bouvigne et des férons ». La troisième porte cette épigraphe étonnante : « Ci gist le seigneur Jean Ruffe, prestre et maistre de forges, décédé le 20 avril 1759 ».

L'industrie du fer fut très développée à Yvoir. Cette industrie, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, remonte à la plus haute antiquité. Les forges d'Yvoir, d'après d'anciennes statistiques, étaient les plus impor-

tantes du Namurois. En 1775, sur vingt-quatre maîtres de forges de la province de Namur, il y en avait cinq à Yvoir : Joseph Misson, J. Moreau, Wilmet, Henry et André Moreaux (1).

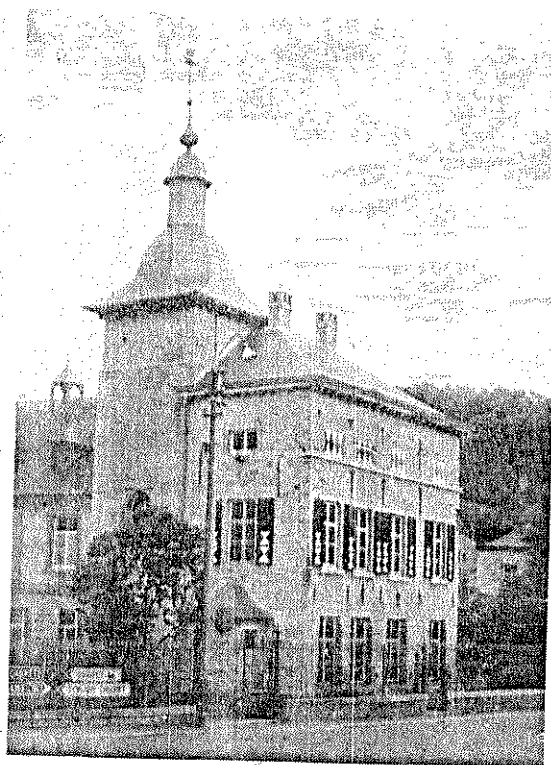
En face de l'église se trouve une habitation appartenant à la commune, c'est une ancienne chapelle castrale qui, autrefois, faisait partie de la propriété antique appartenant à Monsieur Thirionet. Cette dernière s'appelle château Bouvignes ayant été bâtie sur un lieu dit « Pré Bouvigne » qui s'étendait de la place du Centre à la forge Aminthe. Cette spacieuse habitation étale sa masse claire devant une vaste cour ornée de parterres bordés de buis. Charles de Moreau, maître de forges, la fit construire en 1751 en respectant des éléments plus anciens, notamment une tour en moellons à plan carré d'origine médiévale, laquelle a été surélevée d'un étage en briques espagnoles et coiffée d'une haute lanterne se terminant par un élégant clocheton bulbeux. Primitivement, c'était une tour de guet qui date du XV^e ou du XVI^e siècle. La toiture de ce bâtiment est d'un heureux effet et, à son extrémité opposée, se relève par un toit à la Mansard orné de deux petits bulbes pyriformes. Un pavillon rectangulaire formant marteau a été ajouté à la base de la longue façade et est orné de deux belles portes Louis XVI avec carquois et surmontées d'un imposte rayonnant avec bucrane au centre.

Ce château présente une belle décoration datant du XVIII^e siècle, boiseries, stucs et un salon de peintures avec des marines dans le genre Hubert Robert. Seule la grande salle est de style Renaissance avec ses deux vastes cheminées en pierre, ses grilles en fer forgé et son oratoire semi-lunaire qui est remarquable.

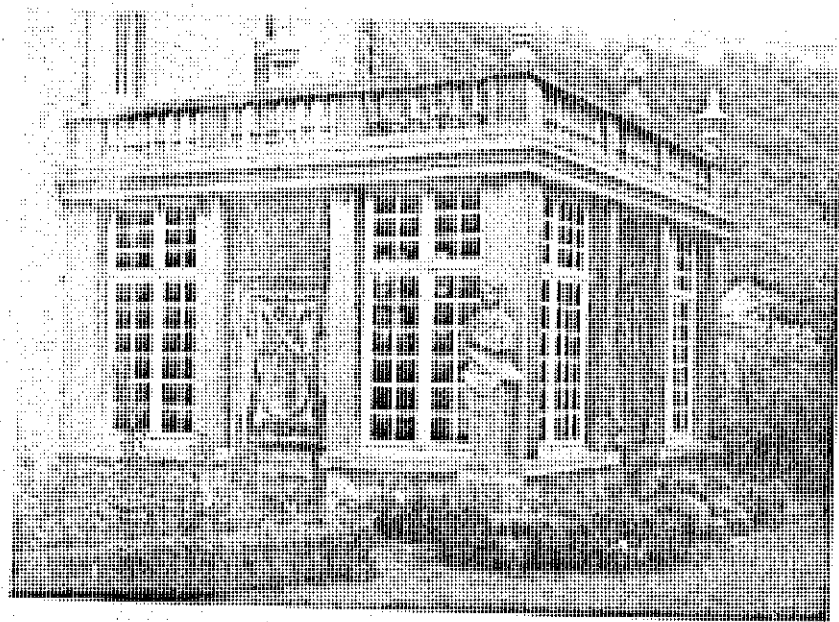
Cette visite est sans contredit la plus intéressante qu'on puisse être favorisé de faire dans ce village, tant elle renferme des collections d'une exceptionnelle richesse mise en valeur par une parfaite concordance entre le mobilier et le style de la décoration.

Suivons la route qui va rejoindre le Bocq en direction d'Evrehailles-Bauche. Dans les maisons qui longent cette rue, nous reconnaissons de nombreux restes d'anciennes forges. Nous voici bientôt à l'usine Aminthe devant laquelle un énorme tilleul déploie ses branches à demi dépouillées. (Les anciens aimaient planter un tilleul devant une forge.) Il est probable que cet arbre a servi autrefois

(1) J. Baujot : La vallée de la Meuse.



Le château Bouvignes.



d'auxiliaire à la justice, certaines notes des archives semblent en témoigner, c'était au tilleul le plus souvent qu'était fixé le carcan.

Quittons ces vestiges d'un passé prospère et dirigeons-nous vers les carrières Dapsens, principale industrie de la région. Devant nous une porte cochère s'ouvre sur une avant-cour spacieuse. C'est l'entrée du château Dapsens, ancien château de Gaiffier. Il fut construit en 1679 sur l'emplacement de l'ancien château-fort seigneurial d'Yvoir. Le premier seigneur connu qui occupa ce château fut Henry de Corioule, prévôt de Poilvache (1380). Les troupes d'Henry II, sous la conduite du connétable de Montmorency, détruisirent Yvoir en 1563. Une pierre encastree dans le mur de clôture, en face de la carrière Saint-Roch, porte le chronogramme et l'inscription suivants : « 1688. Ex arva dejectus, melioratus surrexi ». C'est-à-dire : « Entièrement détruit, mais reconstruit mieux que je n'étais ». De l'ancien château, il reste un magnifique escalier en pierre qui monte en colimaçon jusque la toiture, à gauche de la porte d'entrée. C'est sans doute l'escalier d'une tour de guet beaucoup plus ancienne que la construction actuelle.

Le long de la route, en face du château, au pied du « tienne » Saint-Roch, se blottit une chapelle datant de 1688 et possédant un autel en marbre remarquable et deux jolies statues en bois de Saint-Pierre et Saint-Roch.

Au moment où l'industrie du fer périssait, vint s'établir à Yvoir M. Alfred Dapsens, originaire de Tournai. C'est lui qui commença l'exploitation des carrières de grès et de petit granit, carrières qui, par leur importance et leurs méthodes de travail, se révèlent des modèles du genre.

Par l'orpehlinat Notre-Dame de Lourdes et la fontaine intermittente de la roche de Venalte, la route rejoint le pittoresque hameau d'Evrehailles-Bauche.

Yvoir n'a pas que son histoire, ses hôtels nombreux et accueillants, ses parcs, ses plaines de jeux, sa plage pour retenir et intéresser le touriste, il permet aussi de nombreuses et agréables promenades.

PREMIERE PROMENADE
(9,5 km.)

La vallée de la Molignée. — Montaigne

Du pont qui traverse le fleuve, la vue est superbe. Au nord, la ligne des rochers de Fidevoye descend vers la Meuse et, sur celle-ci, semble rencontrer les collines de Hun. Cet avant-plan se découpe sur l'améthyste du mont pelé de Rouillon qui semble encore le grandir. Au sud, la Meuse décrit une courbe majestueuse, bordée, d'un côté, par les rochers de Champale et de Poilvache et sur l'autre rive par Anhée, étalant ses maisons entourées de riants jardinets dans ce décor déjà si riche et si varié.

A partir de ce moment, l'histoire et la nature vont, tour à tour, avec une égale force, captiver notre attention.

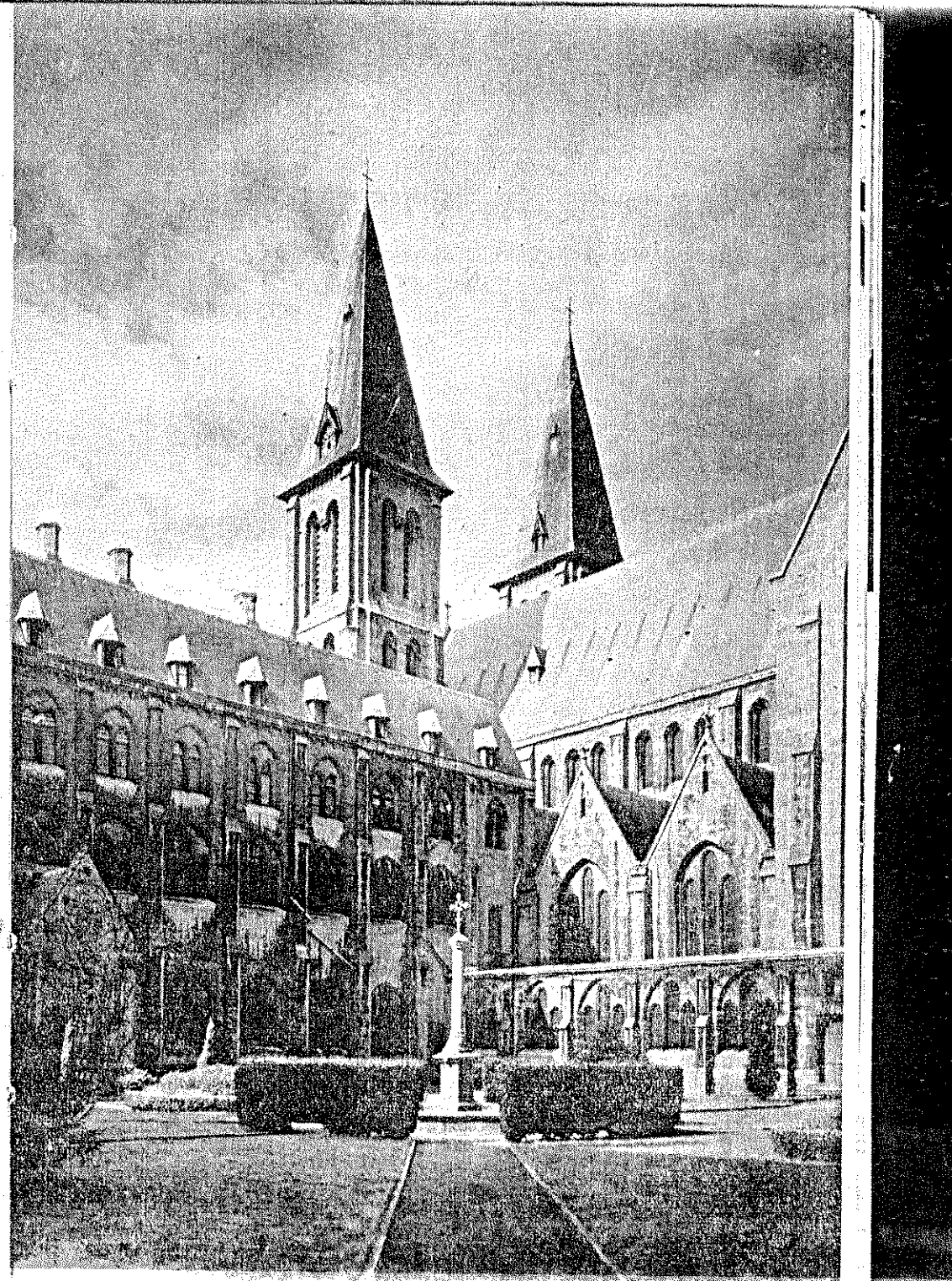
Un parc s'étend en lieu et place de l'ancien château de Moulins précédant le splendide terrain de camping d'Anhée. Tout près, la bruyante Molignée vient jeter ses eaux cristallines dans celles moins claires de la Meuse.

Suivons le chemin qui, en longeant la Molignée, va nous conduire vers Maredsous.

Un vénérable parc, dans lequel pousse une végétation aussi luxuriante qu'hétéroclite, semble se blottir contre le Mont Anhée, appelé aussi le « Canon ». En 1790, un canon avait été amené sur cette colline par les patriotes et était desservi par l'artilleur Colot, d'Yvoir. La tradition nous rapporte que cet homme, qui avait l'habitude de manger à heures fixes, tirait sur ses concitoyens lorsque ceux-ci ne le ravitaillaient pas à temps.

Sous les grands arbres aux feuillages touffus, s'abrite une chapelle dédiée à Notre-Dame de Pellevoisin. Cette chapelle dont la porte est flanquée de deux colonnes en pierre est de style Louis XVI et date de 1843.

Traversons le passage à niveau, et l'abbaye de Moulins se profile derrière les mélèzes élancés et les tilleuls énormes. Trois vieux marronniers chancieux semblent étouffés par ces mastodontes qui les entourent, et abritent une chapelle branlante dédiée à saint Roch.



Maredsous : l'abbaye.

L'abbaye fut fondée en 1231 par les filles de l'ordre de Cîteaux. Baudouin, comte de Namur et empereur de Constantinople, vendit, à l'abbaye, la fort de Rouveroit en 1239. Ce seigneur donna encore à l'abbaye les cinquante anguilles qu'il percevait annuellement sur sa vanne dans la Meuse. Mais, l'abbaye ne prospéra pas et l'ordre était loin d'y régner. Le 24 mars 1414, à l'issue de la messe, les abbés de Clervaux, Villers et Aulne, déposent l'abbesse. Les moines qui remplacent les religieuses font prospérer l'abbaye. Le 4 octobre 1465, durant la guerre entre Liégeois et Bourguignons, les Dinantais incendient l'abbaye et en informent Louis XI qu'ils croient leur allié. Les bâtiments reconstruits sont encore incendiés en 1555 par les Français. Courageusement les moines se remettent à la besogne. Ils établissent une papeterie en 1668 et rachètent la seigneurie de Moulins. Mais, en 1785, Joseph II supprime le monastère.

De tout ce passé plein d'éclat et de misères, il ne reste plus que ces vestiges pittoresques, témoins de toutes ces réalisations qui emplissent nos âmes d'émotion.

Le moulin était abrité sous le hangar en face de l'ancienne grange. Les fenêtres basses et étroites sont surmontées de linteaux triangulaires, dont la construction qui appartient à la période romaine perdura du XI^e au XIII^e siècle. D'énormes sommiers de chêne se dessinent aux plafonds des écuries; d'étroites voûtes de briques les relient. A l'extérieur, les sommiers dépassent la maçonnerie. D'énormes branches en bois les traversaient et les ancrèrent. Une seule d'entre elles existe encore. Au fond de la cour, en face de la grange, une niche, datant de 1686, renferme une statue de la Vierge. Une porte donne accès à l'ancienne habitation des moines, transformée en vaste demeure seigneuriale et habitée par M. le baron de Rosée. Des plates-bandes fleuries séparent le château de l'immense parc qui s'étend à perte de vue. Au sud, le garage et les écuries occupent l'emplacement de l'église. Face aux écuries, des dépendances pittoresques forment un quadrilatère régulier. C'est l'ancien cimetière de l'abbaye.

Contraste frappant, à côté de ce véritable musée qu'est la ferme de l'abbaye de Moulins, une importante fonderie de cuivre a été érigée, en 1726, par le fils du baron J. G. de Rosée.

Après un dernier coup d'œil sur ces vestiges pieusement gardés, nous reprenons le chemin de la Molignée, longeant l'enceinte de l'ancienne abbaye. Les peupliers qui bordent la route inclinent leurs mas-

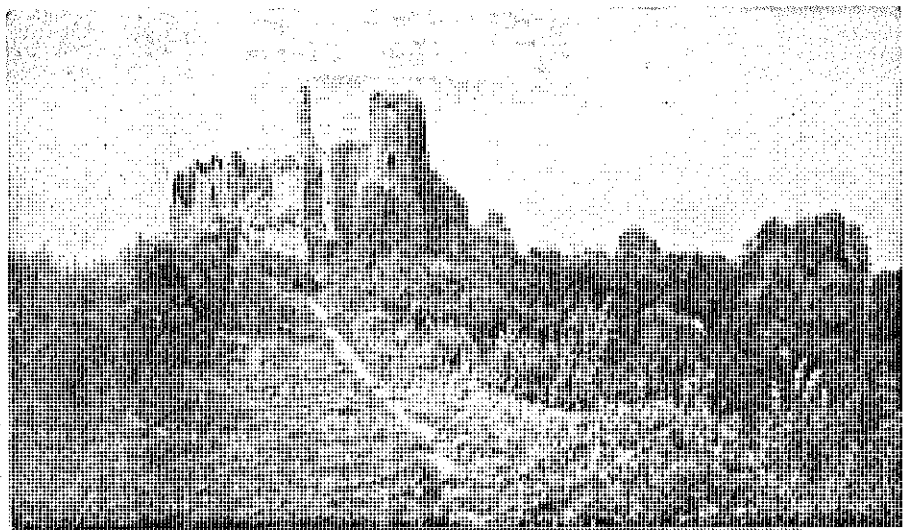
ses en une adoration éplorée et renforcent cette impression de tristesse qui se dégage de ces témoins du passé.

Dans le feuillage des peupliers, se balancent des branches de gui, vertes et touffues.

Et nous voici arrivés derrière la grande gare de Warnant qui forme un contraste saisissant avec la tranquillité de cette belle vallée. Celle-ci se referme davantage dès qu'on a dépassé la gare. C'est maintenant que la Molignée est la plus attrayante. Serpente entre les collines boisées, murmurant au pied de rochers abrupts, se glissant, cachottière, sous le feuillage touffu des buissons de ses rives, reflétant de vieux saules trapus, aux têtes rabougries, le ruisseau nous attire toujours plus loin dans sa délicieuse vallée. Et nous voilà sous les ruines de Montaigle où le Flavion et la Sosoye unissent leurs eaux pour former la Molignée. Des ruines féodales couvertes de lierre, perchées sur un promontoire s'avancant comme un éperon menaçant, dominant les vastes prairies et les collines boisées qui l'environnent, voilà Montaigle !

Le château de Montaigle fut construit entre 1289 et 1309, le marquis de Namur Guy II voulant renforcer sa frontière sud. Car, à 8 kilomètres de là se trouvait la limite de la Principauté de Liège. En 1356, des difficultés semblent vouloir surgir avec les Dinantais, Montaigle subit d'importantes réparations. Mais, après le sac de Dinant, en 1466, les comtes ne se préoccupèrent plus d'améliorer la forteresse. Aussi, les Français qui, en 1554, avaient pris Bouvigne, trouvèrent-ils le château inoccupé. Ils l'incendièrent, ainsi que les quelques maisons qui en dépendaient. Le rôle de Montaigle était loin d'être terminé. Centre de culture important, le baillage de Montaigle devint également une contrée industrielle. En 1786, le baillage de Montaigle avait huit forges et deux fourneaux. Un châtelain, sorte de commissaire d'arrondissement, exerçait la haute surveillance. Il n'était pas nécessairement noble. Le premier connu fut Jehan de Haneche en 1355, le dernier, de Montpellier en 1794. Ce châtelain remplissait en même temps la charge de bailli et avait en main le gouvernement particulier et l'administration de la justice. Le 24 juin 1793, la haute cour du baillage de Montaigle comptait encore huit forges. Là se termine son rôle historique.

Montaigle est plein de ces souvenirs tumultueux qui surgissent à chaque pas que l'on fait dans ses ruines sur lesquelles une légende



Les ruines de Montaigle.

sanglante jette son voile de mystère : Gilles de Berlaimont de Montaigle avait enlevé Midone, fille du seigneur de Bioulx. Ce dernier, furieux, vint la réclamer. Midone s'interposant fut tuée par son père et, lui-même, fut mis à mort par celui dont il voulait se venger. Désespéré, Gilles de Berlaimont partit pour la Croisade. La légende veut que, depuis, le spectre de Midone erre, la nuit, parmi les ruines !

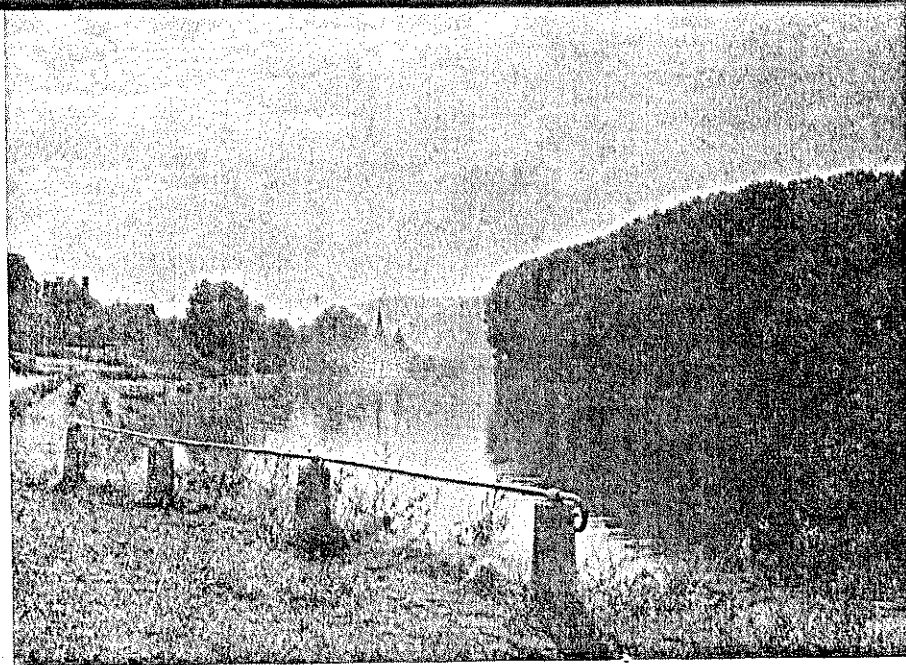
Nous quittons ce site merveilleux pour nous rendre, en longeant la Sosoye, vers Falaën où de riants hôtels, aux terrasses accueillantes, semblent nous inviter à jouir du calme reposant de cette nature privilégiée.

Puis, bientôt, au haut de la colline, les deux tours de l'église abbatiale de Maredsous attirent vers elles le promeneur captivé par tant de beautés.

Maredsous est à lui seul un pôle d'attraction, et de quelle importance, de cette pittoresque vallée.

La visite de ce centre touristique nous laissera le plus agréable souvenir.

Le retour vers Yvoir nous fera revoir tous ces jolis coins sous des angles inconnus qui nous émerveilleront.



La Meuse à Godinne.

DEUXIEME PROMENADE
(9 km.)

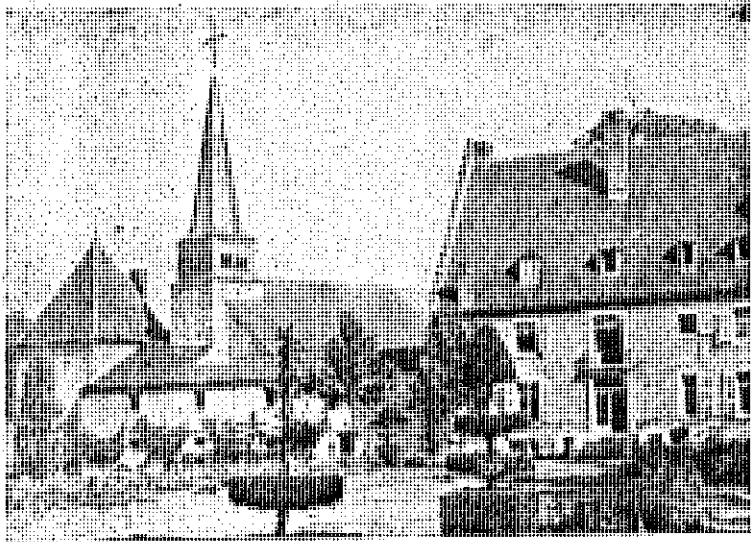
Godinne — Hun

Nous quittons Yvoir de bon matin et suivons la route qui, longeant la Meuse, conduit à Namur. Peu après le passage à niveau, nous rejoignons le fleuve. La Meuse décrit ses courbes gracieuses, sculptant aux sites merveilleux et variés de la vallée, un cadre qui en rehausse encore la beauté. Que de simplicité, de tendresse, dans ces douces boucles de la vallée mosane... Elles calment l'impétuosité du flot et donnent au fleuve une grâce toute particulière.

Tantôt, limpide et majestueuse, la Meuse longe des campagnes soigneusement cultivées, des vergers bien garnis d'arbres, des parcs richement entretenus.

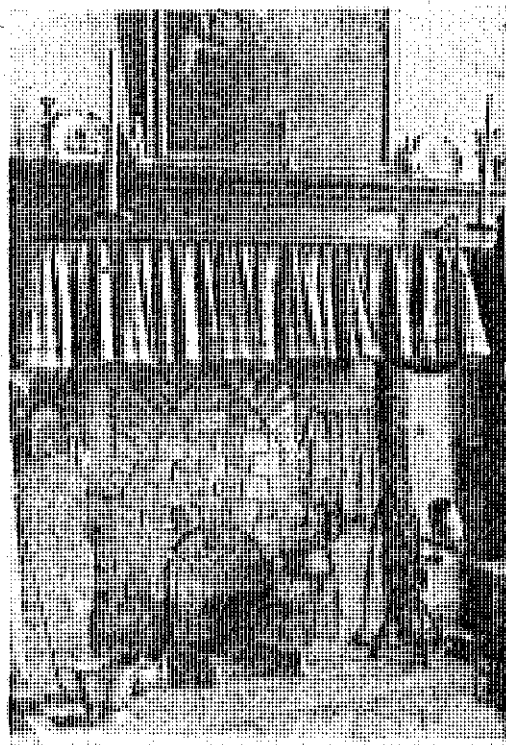
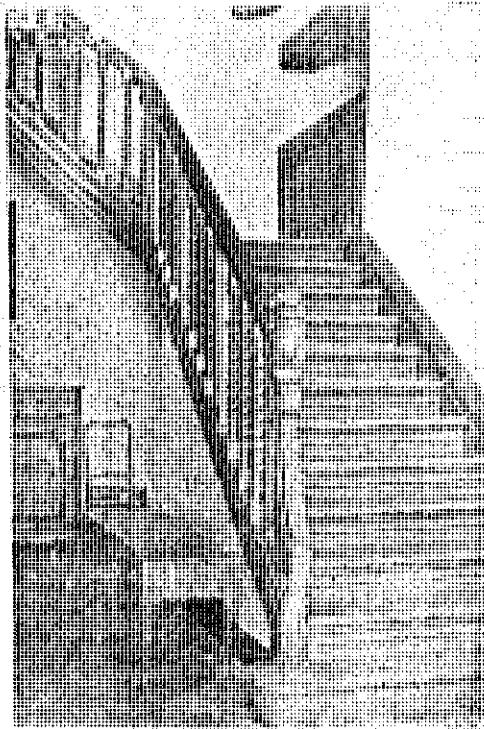
Tantôt, elle serpente au pied de raides coteaux ou d'abrupts rochers. Tantôt encore, elle se prélassé en plein village, et les lavandières penchées sur son bord secouent leur linge dans l'eau limpide après s'y être mirées.

Le coquet hameau de Fidevoye étale ses jolies villas qui séparent la route du chemin de fer. Mais bientôt un paysage merveilleux



Le Château.

Intérieurs.



capte notre attention. Les rochers, sauvagement découpés, semblent s'arc-bouter comme pour empêcher la masse de glisser dans le fleuve. L'ouverture béante, lugubre, du tunnel troue les grisailles de ces parois millénaires. Ce décor impressionnant contraste avec le calme reposant de l'autre rive où le village vieillot de Hun, transfiguré par son entourage, nous apparaît fier de son vieux manoir aux pignons roses et de sa nouvelle église. Celle-ci tient plus de la chapelle que de l'église et attire l'attention par sa nouveauté. Les rustiques bâtisses qui la cernent en font mieux ressortir l'originale architecture. Nous contournons la roche de Fidevoye, abri inaccessible des choucas bavards, et traversons le passage à niveau. La Meuse s'éloigne quelque peu pour aller refléter les villas du tranquille Rouillon-Annevoie et le pont qui se détache nettement dans ce décor agreste, semble redonner la vie à tout ce qui l'entoure.

Plus loin, c'est la croupe de la montagne de Rouillon, l'aride « Mont-Pelé » qui se dresse...

Et voilà le pensionnat des Pères Jésuites, masse énorme de béton enduit de ciment silicaté, qui domine tout le village.

L'abbaye, l'église et le château créaient une agglomération ; le collège, en pleine campagne, invite à bâtir. Rapidement, les villas surgissent, éclosent comme des fleurs. On dirait qu'elles veulent s'abriter près du colosse. Et le village ainsi, peu à peu, s'étend et se renouvelle.

Mais, le vieux Godinne nous attend. Voici la ferme bâtie en 1673. C'est un vénérable spécimen de l'architecture bourgeoise du XVII^e siècle. A la façade, criblée de pierres de taille, les petites fenêtres à meneaux à demi bouchés, semblent des yeux aux paupières entr'ouvertes, des yeux où semblent encore briller les fastes du passé.

Des barbacanes brisent la monotonie du long toit d'ardoises et éclairent l'immense grenier. Cette ferme n'a rien du vieux château féodal. Le mur d'enceinte ne possède ni créneaux, ni meurtrières. Les tours de coin ont été remplacées par de petites remises aux toits pointus. La plus ancienne partie du château, une tour octogonale datant du X^e siècle, est à demi emmurée. Derrière l'église, une autre tour carrée restaurée en 1766, mire dans le fleuve ses murs crénelés. Par-delà le château restauré, l'étroite aiguille de la petite église gothique se détache sur le ciel agité de cette fin d'automne et apparaît bien frêle auprès des arbres puissants qui l'ombragent.

Avec son arrière-fond de collines boisées, l'île nous apparaît comme une harmonie nouvelle qu'encadrent, en rehaussant sa beauté, les eaux miroitantes. La troupe géante des peupliers dépouillés de leurs feuilles y ajoute une note sévère.

Devant nous se dresse le massif de Chauvaux avec la grotte dans laquelle l'archéologue Spring découvrit, en 1853, des ossements humains, là où se trouve le sanatorium aux terrasses bienfaitrices. La masse imposante des roches calcaires se détache sur l'arrière-plan formé par les hauteurs boisées de Lustin.

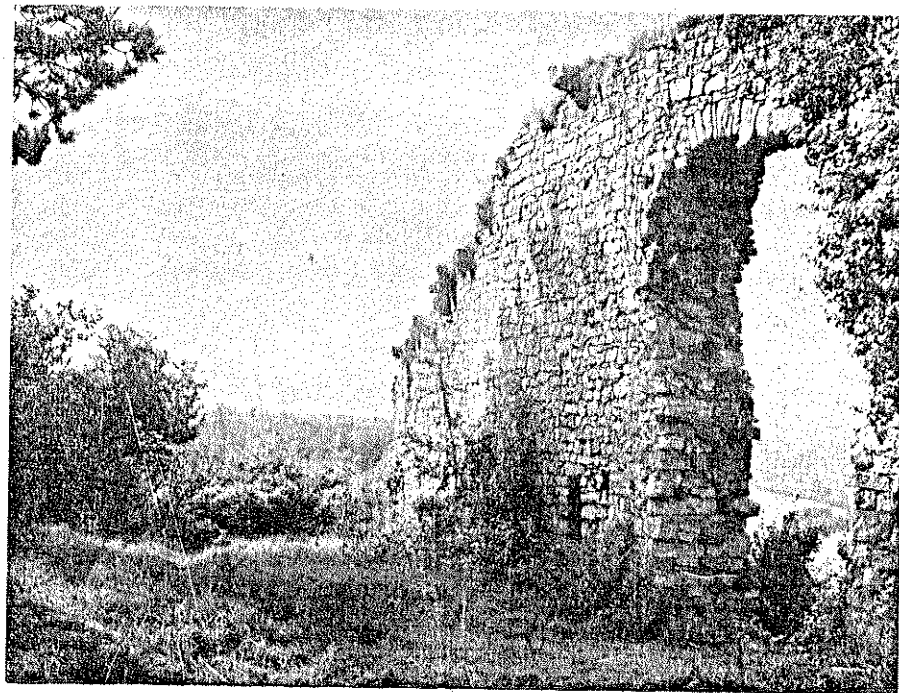
Traversons le fleuve et suivons la grand-route qui, par Rouillon et Hun, nous ramène à Yvoir. Après avoir traversé Hun, qui se tasse autour de son vieux manoir acheté en 1635 par Thierry de Celles au roi Philippe II, Fidevoye nous apparaît sous un angle nouveau et, bientôt, Yvoir semble se renouveler et accueillir notre retour de son meilleur sourire.

TROISIEME PROMENADE

(8,5 km.)

Les ruines de Poilvache

La route longeant la rive droite de la Meuse suit nonchalamment les courbes gracieuses du fleuve et s'en va vers Dinant. D'un côté, la masse escarpée et grisâtre des rochers de Champale semble former une enceinte infranchissable, tandis que, vers la droite, le village d'Anhée s'étale paresseusement.



Dans les ruines
de Poilvache.

Caché par le talus du chemin de fer, le minuscule village de Houx nous apparaît bientôt quand nous avons passé sous le cintre de briques rouges du pont; tandis que plus près de nous, un massif rocheux, bizarre et tourmenté, témoigne de la puissance des manifestations géologiques.

Couronnant ce massif rocheux, surplombant la vallée sur laquelle il semble encore vouloir faire peser sa puissance dominatrice, le château-fort de Poilvache dresse ses murailles ébréchées, ses tours démantelées, vestiges imposants d'un passé glorieux, témoins de cette force brutale, loi suprême de la vie d'autrefois.

Avant de gravir l'étroit sentier qui va nous conduire aux ruines, il est bon de nous remémorer un peu l'histoire palpitante de ce château, le plus grand et le plus imposant élevé dans la vallée mosane.

Le nom de Poilvache fut mêlé à tous les temps, depuis l'homme de la préhistoire ⁽¹⁾, l'époque romaine, jusqu'aux patriotes belges de 1790 ⁽²⁾.

Les plus anciens noms connus de ces fortifications sont Méraude et Miralde qu'une étymologie populaire a transformé délicieusement en Esméraude... Eméraude!

Ce fut au XII^e siècle que le joli nom d'Emeraude se transforma en Poylleuaiche, Poilevaiche, Poilvache (1304) et enfin Poilvache.

L'origine de cet étonnant sobriquet est fort discutée. G. Kurth dit qu'il signifie Pille-Vache, nom donné par les Liégeois.

La destinée de Poilvache fut consacrée en 1199 par le traité de Dinant : le comte de Luxembourg recevait le territoire qui devint plus tard la prévôté de Poilvache, avec cinquante-huit fiefs ⁽³⁾.

Certaines convoitises d'héritiers, certaines disputes d'acquéreurs firent que Poilvache eut à soutenir de terribles assauts. Par représailles contre le comte de Namur qui était allé attaquer Ciney, les Dinantais détruisirent la forteresse en 1322. Rachetée en 1342 par Marie d'Artois, épouse de Jean de Namur, elle fut reconstruite et solidement gardée et défendue. Malgré cela, Jean de Heinsberg, évê-

(1) Lebon. — L'homme fossile en Europe 1868.

(2) A la révolution de 1790, les Autrichiens y avaient établi un important ouvrage de fortification.

(3) Lahaye : Fiefs de Poilvache.

que de Liège, s'en empara et la détruisit complètement (1430). Une ébauche de reconstruction fut faite en 1433. Mais, en 1554, Henri II, roi de France, fit détruire ce qui restait de Poilvache. La prévôté de Poilvache subsista cependant jusqu'à la Révolution française. Evoquons, pour terminer cette histoire succincte de Poilvache, la cérémonie solennelle du relief. Celui qui faisait relief, héritier ou vendeur d'une maison, d'un moulin, d'un lopin de terre prêtait serment : « à genoux; l'espée et un esperon osté. Les mains jointes entre celles de celui qui reçoit l'hommage foid et serment ». Ce serment, le voici : « Je seray vray Leal et feal a sa Majesté et a son Prevost de Poilvache, et si je scai quelque malgreuance, nuissance, ou machination contre iceux je l'annoncerai et feray annoncer de bonne heure a mon leal Puissance et obeiray a Leur ordres, et monteray a cheval en fait de guerre et autrement tout fois et quante j'en seray comandé avec les fiefuez du dit Poilvache. Ainsi maide Dieu, La Vierge Marie et tous les Saints du Paradis » ⁽¹⁾.

Cette cérémonie ne nous rappelle-t-elle pas aussi celle non moins touchante de l'investiture et n'ont-elles pas l'une comme l'autre développé en nous cette idée de patrie, de patrimoine commun à aimer et à défendre?

En suivant le sentier qui remonte vers les ruines, nous sommes envahis par une impression de calme et de grandeur. Ces souvenirs d'un passé de luttes et de gloire font naître en notre âme un sentiment de paix sereine, sentiment qui semble dominer les soucis de la vie présente.

Voici le fossé en contre-bas de la forteresse, destiné à défendre le côté le plus accessible. Sa largeur et sa profondeur compensaient le manque d'eau. Il se continue vers le sud, véritable abîme creusé au flanc de la montagne. Un mur d'enceinte de 2 mètres d'épaisseur laissait une entrée, un pont-levis, encadré de deux tours de garde.

Trois portes consécutives barraient l'entrée du château. La troisième porte dépassée, nous atteignons le véritable repaire, bâti sur le point le plus élevé et d'où nous découvrons un panorama splendide au fond duquel la Meuse indolente déroule son ruban argenté.

Non loin de ce qui était autrefois la maison d'habitation, les dépendances, la chapelle — toute cette partie complètement anéantie

(1) Registre 23 des reliefs de Poilvache F^o 1 arch. Namur.

par le fer et le feu en 1430, — apparaît l'ouverture béante du puits. Quel travail de titan représente ce puits de 68 mètres de profondeur et de 3,25 m. de diamètre, creusé à même le roc. Voici à 15 mètres, vers le N.-O. du puits, une citerne d'une capacité de 300 mètres cubes. L'orifice porte l'usure faite sur la pierre par le frottement des cordes descendant et remontant les eaux. Certains prétendent que cette citerne était une oubliette et que les marques d'usure provenaient des chaînes montant et descendant les prisonniers. Deux autres citernes de capacité à peu près semblable se trouvent à proximité.

Passons par la chambre du Gouverneur pour arriver à la tour des bohémiens dont il ne subsiste qu'un pan de mur plus aigu. Un escalier étroit en colimaçon permet d'en gagner le sommet.

Vers le Sud, un peu en contre-bas du château-fort proprement dit, des ruines signalent encore un autre ouvrage de défense : c'est une tour dont il ne subsiste plus qu'un haut pan de mur appuyé par le contrefort. La tradition a appelé cette tour, « tour de la monnaie » ou « tour de Monay ». Était-ce le siège d'un établissement monétaire ? La chose est possible, mais il est plus probable que l'atelier se trouvait dans une bâtisse voisine de cette tour et dont on peut encore remarquer les fondations.

En haut du mamelon qui domine le moderne château de Houx, se dressent les ruines de la tour de Gironart que certains ont dénommée aussi « tour de la monnaie ». Il est cependant fort peu probable que les seigneurs aient établi un atelier de monnayage en dehors de l'enceinte fortifiée.

C'est en rêvant à tout ce passé tourmenté que viennent de faire revivre pour nous ces ruines impressionnantes, que nous empruntons près du talus du chemin de fer le sentier sous-bois qui nous conduit à Evrehailles (1) d'où nous redescendons vers Yvoir.

Il serait trop long de décrire ici la multitude des promenades qui tentent le touriste dans cet agréable séjour d'Yvoir. Nous nous bornerons à vous citer les principales :

— Monter l'avenue de Tricoïnte jusqu'à la fin de la propriété « Le Lairbois », prendre le sentier à gauche descendant à la Meuse, le long du ravin (4 km.).

(1) Ch. III page 46.

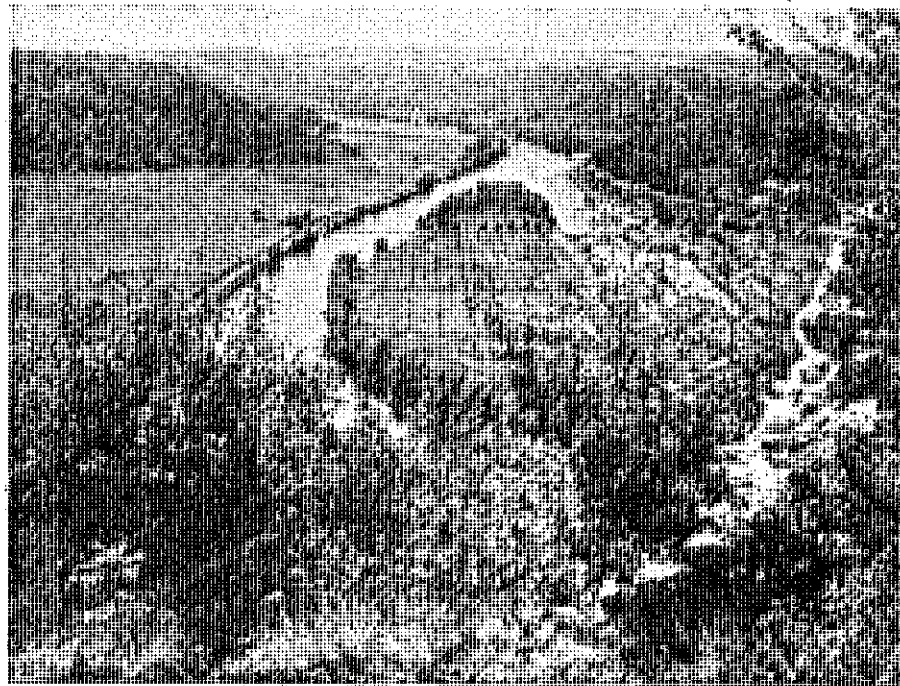
— A la Faux par Fidevoie et retour par Godinne et Tricoïnte. Panorama superbe (8 et 6 km.).

— A Rouillon, par le sentier partant du passage à niveau du tunnel de Fidevoie et retour par le chemin de halage (rive gauche), (8,5 km.).

— A la Gaiolle par la vallée du Bocq et retour par la route d'Evrehailles (9,5 km.).

— A Mont par Tricoïnte et retour par Godinne (10 km.).

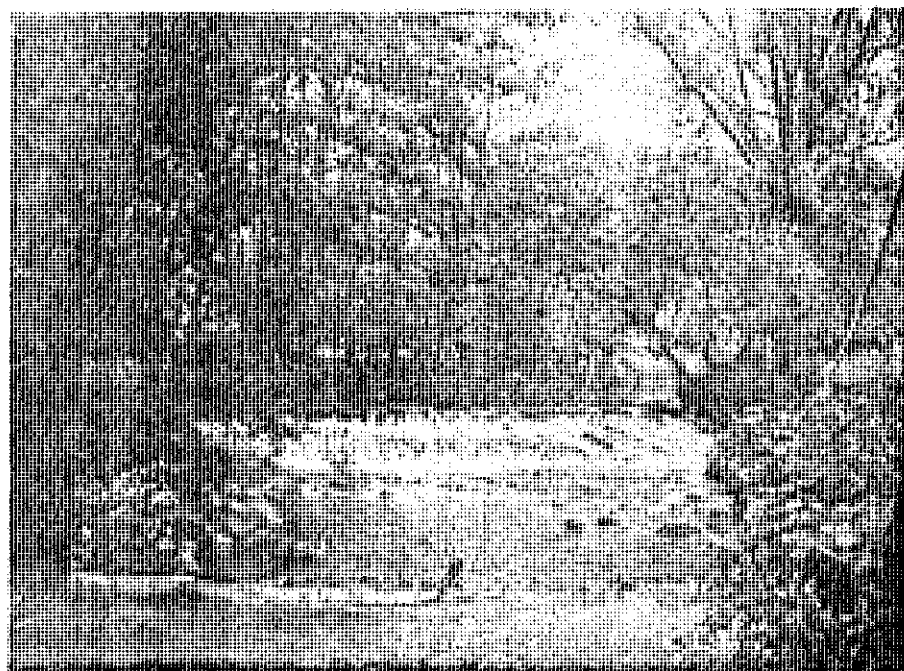
Toutes ces promenades sont intéressantes et vous en conserverez d'agréables souvenirs. Ne voulant pas être pour vous un guide sévère et immuable, nous vous laissons la joie de découvrir de nouveaux parcours ou de varier ceux que vous connaissez.



La Meuse vue des ruines de Poilvache.



Poésie des sous-bois.



Le Bocq à l'orphelinat N.-D. L.

EVREHAILLES-BAUCHE

NOUS ne pouvons bannir de notre souvenir le petit train vicillot qui nous faisait apprécier les splendides paysages défilant sur l'écran des glaces cliquotantes du compartiment. Lentement, haletant sous l'effort, il quittait le dédale des voies de la gare d'Yvoir, déployant son énorme panache de fumée noire et blanche. Lentement, il s'engouffrait dans le tunnel que notre ardent désir d'admirer la nature nous faisait trouver interminable. Mais notre attente n'était pas vaine. Dès la sortie, le train stoppait à la halte d'Yvoir-Carières. Pendant ce court arrêt, nous pouvions jeter un coup d'œil sur l'énorme colline sous laquelle nous venions de passer. A son aise, le train repartait et aussitôt à nos yeux s'étalait le décor merveilleux qui entourait l'orphelinat Notre-Dame de Lourdes. Une carrière, qui se dressait devant ses flancs déchirés, et nous étions à Evrehailles-Bauché.

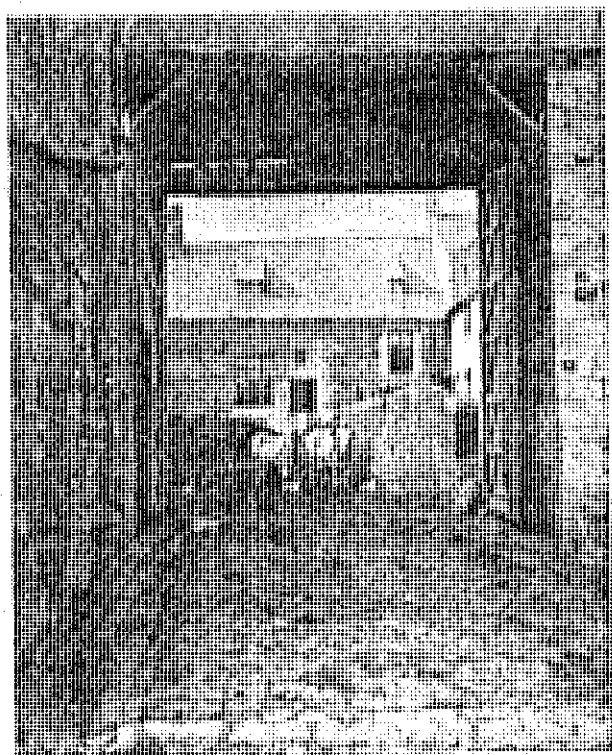
Actuellement, des « michelines » rapides et régulières rendent ce trajet plus agréable encore.

Ce coquet hameau, on le découvre tout entier de la place de la Gare. Il étale paresseusement le long du ruisseau, ses rustiques maisons, son vieux moulin dont la roue aux pales de mousse gluante tourne encore, non pour mouvoir les lourdes meules, mais pour actionner des dynamos, son joli château parmi les grands arbres, son auberge renommée dont la masse d'ocre clair donne une note joyeuse et accueillante à l'ensemble et son hôtel plus modeste qui en font un centre de villégiature connu et apprécié.

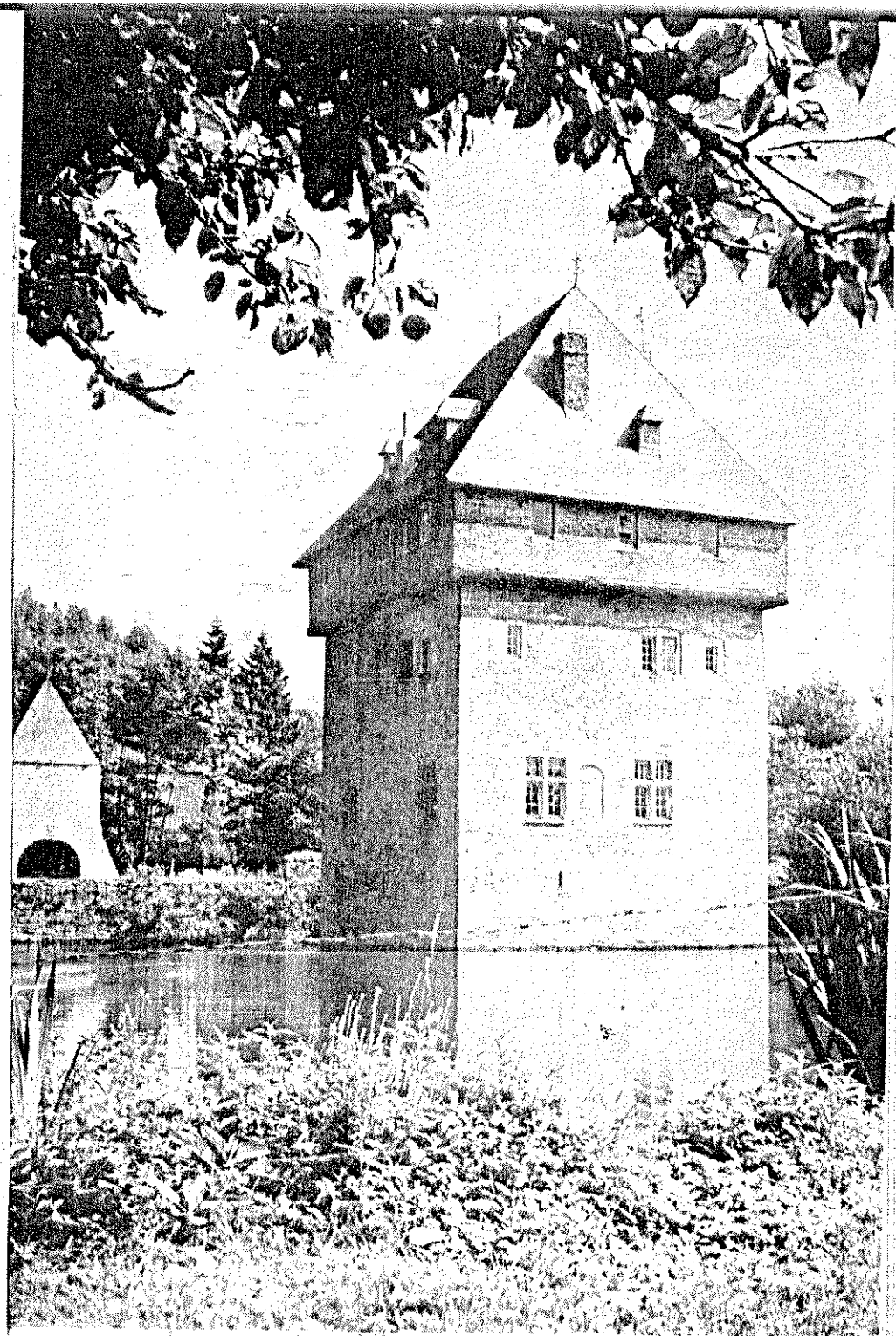
Peut-on rêver endroit plus calme pour s'y reposer ? C'est la tranquillité parfaite, la douce quiétude de la campagne que rien ne trouble ! Et cela dans un site splendide où les promenades intéressantes abondent, promenades qui sont autant d'exquises découvertes que

P'on ne manque pas de revoir et qui laissent dans l'esprit reposé un charme qui ne s'oublie pas !

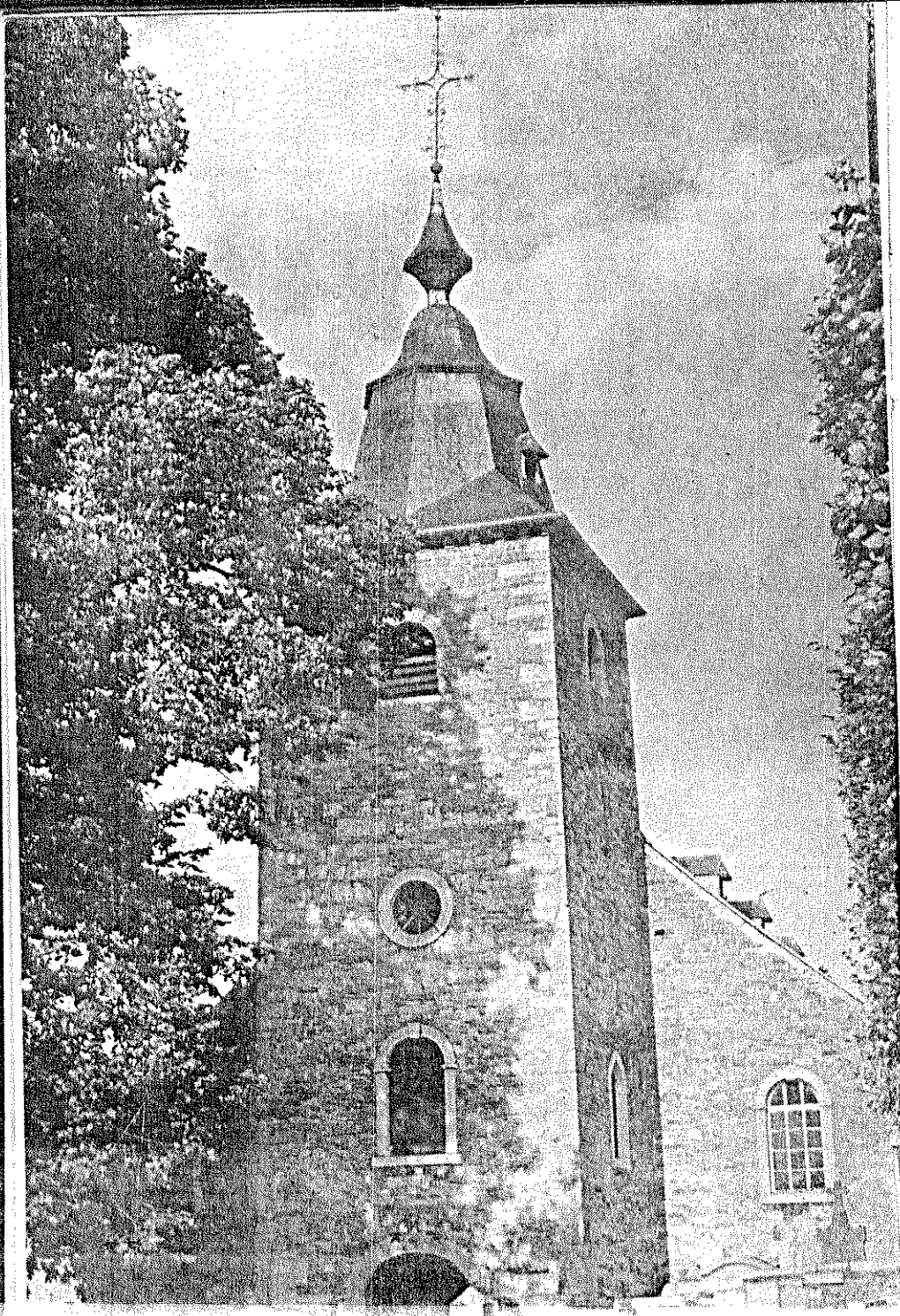
Que vous vous rendiez à Marteau-Feuillen, où s'élevaient autrefois de modestes forges et où s'élève aujourd'hui un orphelinat ; que vous gravissiez les collines abruptes qui ceignent le hameau ; que vous longiez paresseusement le Bocq en direction du coquet village de Purnode ou que, par la splendide route d'Evrehailles vous alliez jeter un coup d'œil au vieux château, vous rentrerez émerveillés dans le site le plus délicieux de cette splendide vallée.



La vieille ferme de Vénaltes.



Crupet : le château.



CRUPET

AIMEZ-VOUS le calme, la tranquillité, la douce quiétude d'un bourg rustique, la vie qui peut encore s'appeler vie à la campagne, l'air pur, tout empreint des suaves parfums des bois et des champs ? Allez à Crupet.

Petit, minuscule, si bien caché par les collines boisées qui le ceignent, qu'on ne le découvre que lorsqu'on y arrive, ce coquet village semble garder jalousement son aspect de vieillard heureux, dans sa tranquille retraite.

De quelque côté que l'on y parvienne, le village vous accueille du sourire de ses coquettes maisonnettes. Et, à peine y a-t-on fait quelques pas, que l'on est envoûté par son charme prenant, charme fait de la simplicité des gens et des choses.

Crupet est situé sur la rivière qui porte son nom, à 3 kilomètres d'Evrehailles-Bauche, Durnal, Mont-sur-Meuse, Maillen et à 6 kilomètres d'Assesse.

Crupet, ou Crupey, tiendrait son nom du grand nombre de ruisseaux qui l'arrosent.

Cru : humide; Pey : pays. Crupey : Crupays ?

Ce nom vient-il de l'allemand Krippe : crèche ou du wallon : Crepe : crête, le village étant bâti sur une crête ? Aucun document antérieur au XIII^e siècle ne donne le nom de Crupet. En 1278, on écrivait Cripei, Cripey. Au XV^e siècle, le vocable devint Cripey (1413) et, en 1472, Crupey qui se transforma en Crupet dès 1505.

C'est un bourg de 350 habitants, industriel autrefois, aujourd'hui agricole. Les petites fermes ont pris la place des moulins, des huile-

ries, des papeteries, des fonderies, qui faisaient la renommée du village. Un hôtel et des auberges accueillent les touristes qui trouvent là de quoi satisfaire tous leurs désirs.

Que de monuments intéressants, que de points de vue remarquables, que de délicieuses promenades, ce coin, presque ignoré, réserve à ceux, avides de pittoresque et d'histoire, qui le choisissent comme but de vacances.

La vieille église

Au milieu du vieux cimetière entre de grands sapins et un tilleul séculaire, l'église offre aux regards un tableau des plus attrayants.

Dédiée à saint Martin, elle date du XIV^e ou XV^e siècle. Cependant la tour, surmontée d'un toit en forme de casque de soldat espagnol, est du XII^e siècle. Cette tour constituait un fort, refuge des habitants lors des luttes qu'ils avaient à soutenir contre les seigneurs du château ou contre ceux des environs.

La grande porte d'entrée actuelle n'existait pas. L'entrée se faisait par une porte, beaucoup plus réduite, qui offrait moins de prise aux assaillants. Des meurtrières, existant encore actuellement dans les murs de côté, indiquent suffisamment le rôle joué par cette tour au temps des luttes contre les seigneurs.

Les anciens curés de Crupet étaient des religieux de l'abbaye de Leffe. On peut voir dans les archives de l'Etat des documents réellement intéressants relatifs à certaines luttes entre le R. P. Abbé de Leffe et l'Administration communale de Crupet, au sujet des réparations à effectuer à cette tour.

L'église fut tout d'abord bâtie en un style ogival assez coquet. Malheureusement, elle dut subir de profondes modifications, pour devenir finalement une église à trois nefs d'un style renaissance assez lourd. De la construction ogivale, il ne reste plus que deux fenêtres qui ont subi, elles aussi, de profonds changements. Elles viennent d'être restaurées intérieurement et ont reçu, comme les autres fenêtres de l'édifice, de jolis vitraux.

Sous le porche, deux magnifiques pierres tombales sont dressées et encastrées dans le mur. La pierre qui se trouve à gauche représente,

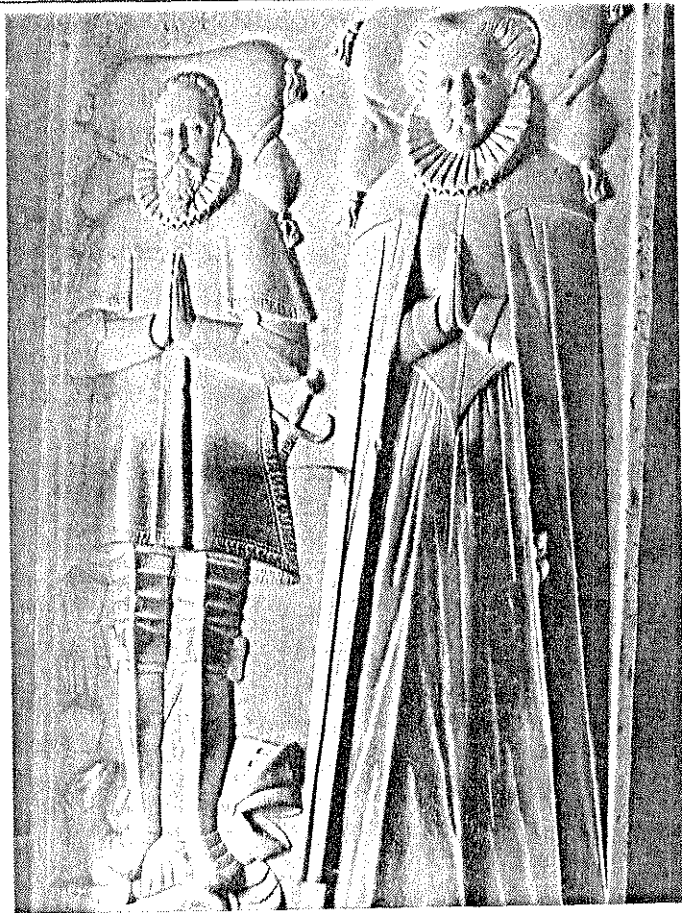
en costume de grand apparat, Guillaume de Carondelet et Irène de Brandebourg, seigneurs de Crupet. Celle se trouvant à droite, pierre tombale de Marguerite Tabaguet et François Godin, morts en 1693, ne laisse plus apercevoir que quelques vestiges délicatement sculptés de leurs armoiries et titres de noblesse. Ces sculptures remarquables ont été détruites au burin lors de la Révolution française. Une autre pierre tombale, finement travaillée, est encastrée dans le mur, au pied de l'escalier conduisant au jubé. Les défunts sont représentés en adoration devant le Saint-Sacrement. Au-dessus, se lit l'inscription suivante : « Loué soit le Saint Sacrement de l'autel », et en dessous : « Ci devant gisent Jean Cocoz dit le Charlier et Marie Gérard sa femme. Estienne leur fils curé de Spontin et doyen de la Chrestienté d'Assesse a mis ce mémorial. Priez pour leurs âmes. Requiescant in pace, 1636 ».

Dans les nefs latérales, deux petits autels en marbre, offerts par Henri de Welpen et Godin, seigneurs de Coux, sont, d'autre part, fort jolis. L'un d'eux possède une porte de tabernacle en dinanderie d'une très grande valeur. Cette pièce daterait des premiers temps de cet art. Au fond, le jubé, qui n'occupait auparavant que la tour, a été agrandi lors de l'installation des orgues qu'une personne reconnaissante avait offertes à M. le curé Gérard. Au pied de Notre-Dame de Lourdes, se trouvent les fonts baptismaux du XIV^e siècle.

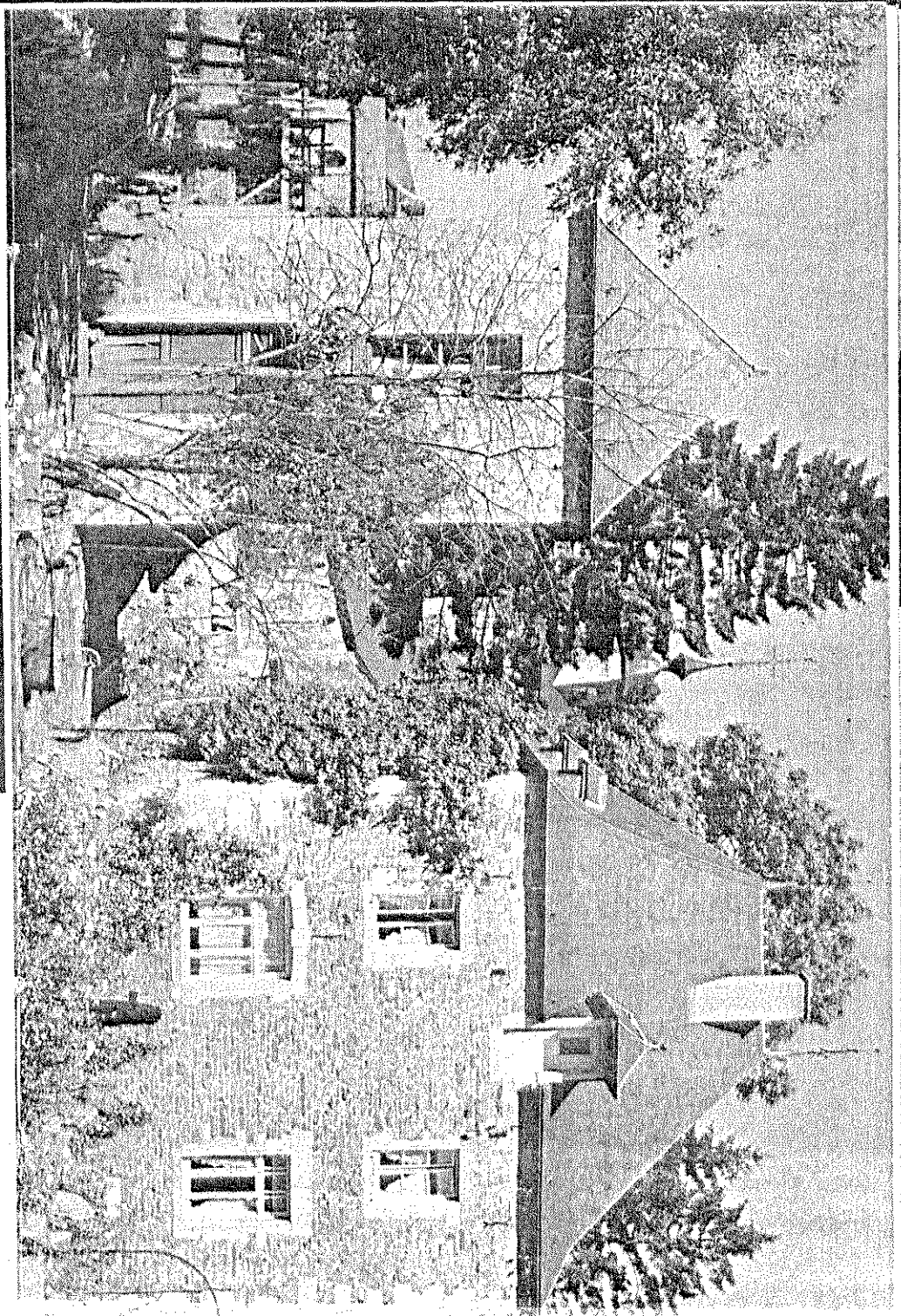
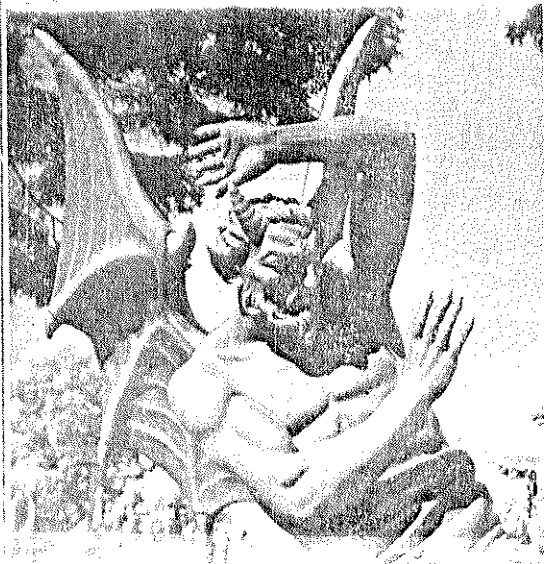
De nombreuses peintures ornent les murs du sanctuaire. Parmi ces œuvres, deux méritent d'être signalées : une copie très bien faite de la célèbre descente de croix de Rubens et un Saint Pierre en médaillon. Ces deux tableaux ne portent aucune signature. Deux jolies statues en bois polychrome ornent l'entrée du chœur.

Beaucoup d'autres œuvres d'art ont disparu, il y a une vingtaine d'années. La sacristie, vieille et peu confortable, a été remplacée par une jolie construction plus spacieuse et bien dans le style général de l'église. Les moellons plus frais ne déparent en rien ce bel ensemble que la Commission royale des Monuments et des Sites a classé parmi les monuments dignes d'être conservés.

Pierre tombale des Carondelet, anciens seigneurs de Crupet.



Le Diable tel qu'il apparaît aux grottes.



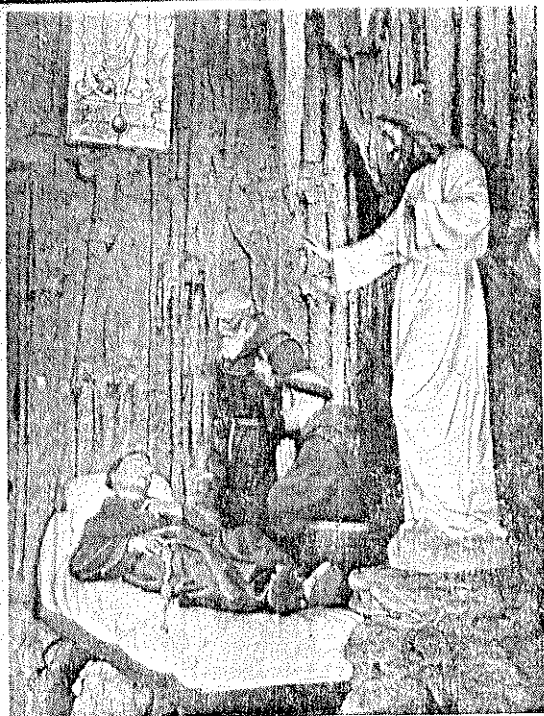
Scènes de la vie de Saint Antoine



Le miracle de la mule.



Saint Antoine prêche aux poissons.



Mort de saint Antoine.

La conception et la réalisation de ce monument sont dues à l'abbé Gérard, ancien curé de Roly et alors curé de Crupet.

Il suffit de regarder cet assemblage monumental de roches pour juger de la difficulté et de la valeur du travail. Il fallut quatre ans pour mener cette construction à bonne fin.

La grotte terminée, la plus grosse dépense restait à faire : les statues. Où trouver l'argent ? La pauvre caisse du vieux curé — il avait soixante ans lorsqu'il entreprit l'ouvrage — était déjà bien vide. Mais la charité est grande et notre curé-maçon trouva assez facilement les 20 ou 25.000 francs que coûtèrent les statues. Celles-ci viennent des ateliers de Vaucouleurs. Elles sont à peu près toutes de grandeur naturelle et représentent diverses scènes de la vie du grand saint Antoine.

Ces grottes furent inaugurées en l'année 1900.

C'est toute une vie de mortification, de foi ardente, de dévouement à la cause du Christ, que la grotte fait revivre devant les yeux de ceux qui, avec le désir d'obtenir une grâce, viennent honorer saint Antoine, le grand thaumaturge, le faiseur de miracles par excellence.

Les grottes

Entre l'église et le presbytère, en contre-bas du cimetière, s'élève la masse sombre des grottes dédiées à saint Antoine de Padoue. Merveilleux chef-d'œuvre d'enrochement, elles sont admirées de tous les visiteurs.

Le château

Comme un joyau que l'on tient jalousement caché au fond de son écrin, Crupet garde pour l'admiration de ses visiteurs, au fond du val romantique, un château, relique des siècles passés.

Une vaste cour ornée de parterres et bordée par la métairie sépare le château de la grand-route. Une tour carrée tapissée de lierre protège la vieille porte cochère qui en forme l'entrée. Des blasons aux armes des Carondelet sont gravés au fronton de cette porte.

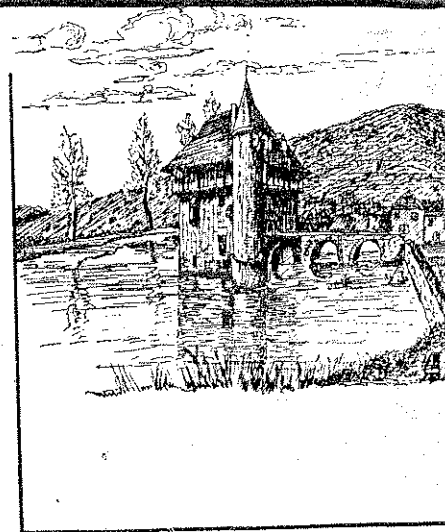
Les membres de cette famille furent les premiers propriétaires du château. Ce dernier date du XVI^e siècle. Monsieur Blomme, architecte, l'actuel propriétaire, l'a aménagé en maison de campagne sans rien lui enlever de son caractère sévère et moyenâgeux.

D'innombrables pages d'histoires se lisent sur ces murs que le temps à peine a marqués et une délicieuse légende s'est transmise de siècle en siècle.

Sa masse grise, se mirant dans l'eau de l'étang qui l'entoure, forme avec les peupliers qui l'ombragent un ensemble qui charme et laisse rêveur.

Bâti pour lutter, pour défendre, il semble cependant que ceux qui l'ont élevé aient eu l'unique souci d'émerveiller et de cacher leur chef-d'œuvre, plutôt que de l'exposer aux destructions des vandales.

Ses épaisses murailles de granit, qui ont vu défiler les siècles par leurs meurtrières et leurs petites fenêtres à meneaux, forment une masse à base carrée que surmonte une rustique construction de briques rouges coiffée d'un toit dont les quatre pans portent lourdement le poids des ans. Une tour d'angle, surmontée d'une toiture à poivrière, flanque la construction au sud-est. Un pont de pierres à trois arches, que la mousse envahit, relie le tout à la terre ferme.



Château au XIX^e siècle.

« La Botte de Crupet » ⁽¹⁾

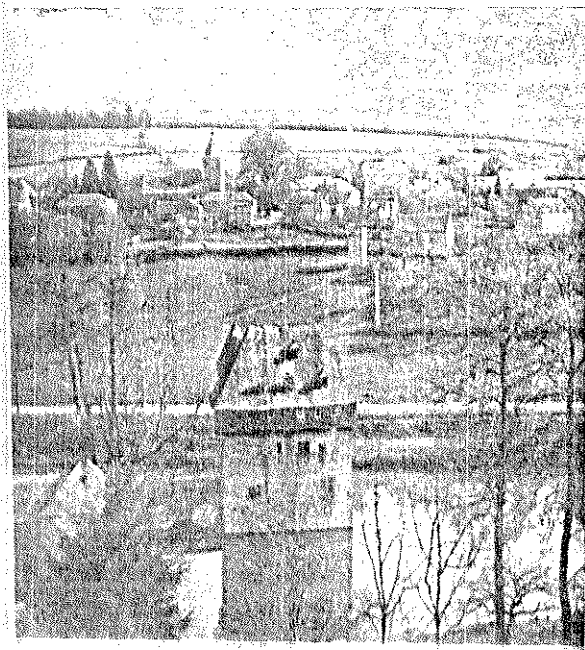
A quelque distance du château s'élevait autrefois une grande tour. Sombre et mystérieuse, elle était habitée par un vieux châtelain, usé par l'âge et l'avarice et qui ne rêvait que de richesses et de coffres remplis d'or. Son avarice n'avait d'égaux que son humeur sombre et sa ténacité à vouloir vivre caché. Jamais on ne le voyait se promener sur son vaste domaine ou chasser dans les bois en joyeuse compagnie. Non, ses rêves de richesse, ses cauchemars d'avare lui suffisaient. Il aurait tout donné pour trouver la fortune. Il possédait de grands coffres qu'il aurait voulu emplir de pièces d'or.

Ayant épuisé tous les moyens, tous les subterfuges pour accumuler les belles pièces de ce précieux métal, découragé, à bout de ressources, il prit la sinistre résolution de s'adresser au diable. Le démon, sans doute, ne lui refuserait pas l'objet de ses désirs. Sa puissance infernale vaincrait le mauvais sort, notre homme n'en doutait nullement.

Il supplia donc Satan de venir à son aide.

Avec un bruit formidable, le diable surgit du coin le plus sombre de la pièce où se tenait le vieillard.

(1) D'après A. Marchal.



Panorama du Sacré-Cœur.

— Tu m'as appelé ? Que me veux-tu ? demanda-t-il d'une voix puissante.

Le vieux châtelain ne s'attendait pas à pareille réalisation de ses projets. Et, c'est tout tremblant qu'il expliqua ses désirs au démon.

— Je voudrais de l'or, dit-il d'une voix chevrotante d'émotion.

— Par Satan, tes désirs seront réalisés. Tu suspendras une de tes bottes à hauteur de cette fenêtre et si demain elle est pleine de pièces d'or, tu me livreras ton âme.

— Marché conclu ! dit le vieil homme.

Mais si le diable se croyait malin, notre avare se réservait de lui jouer un fameux tour.

Comme convenu, le châtelain suspendit donc une de ses bottes à l'endroit désigné. Et, patiemment, il attendit la chute des pièces. Le soir s'étendait sur le val. Une lune très pâle faisait briller l'eau de l'étang et le ruisseau murmurait gentiment sa chanson.

Vers minuit, les pièces se mirent à tomber. Une botte de pièces d'or, c'était bien peu pour devoir livrer son âme à Satan. A malin, malin et demi...

Saisissant un grand couteau, notre homme coupa la semelle de la botte ; de cette façon, celle-ci ne serait jamais remplie et il récolterait un fameux tas de pièces d'or.



Vieux pont sur le Crupet.

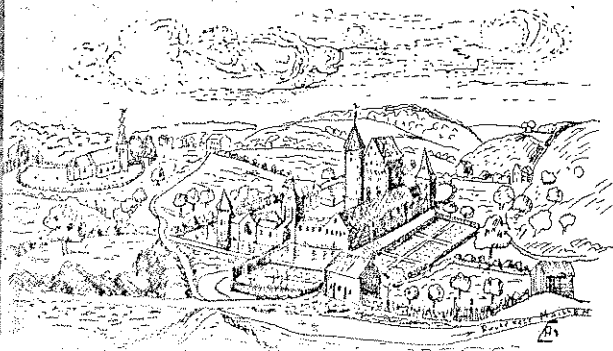


Joseph Collot : « Li pu bia pèlèt di Crupet ».

Il se mit aussitôt en devoir de ramasser les pièces d'or qui jonchaient le sol au pied de la tour. Mais, le diable, qui n'avait pas deviné la ruse, s'en aperçut aussitôt. Du coup, les pièces d'or se mirent à tomber à flots. A tel point que le tas dépassa bientôt la botte elle-même. Impossible à notre harpagon de les ramasser.

Il entra dans une violente colère, s'enferma dans sa tour et, montant au grenier, y mit le feu. L'incendie ne tarda pas à faire rage. Par surcroît, un violent orage éclata et la foudre s'abattit sur la tour dont les murs épais s'ébranlèrent.

Bien longtemps après, les promeneurs pouvaient voir un pan de mur branlant au haut duquel pendaient encore les restes d'une botte.



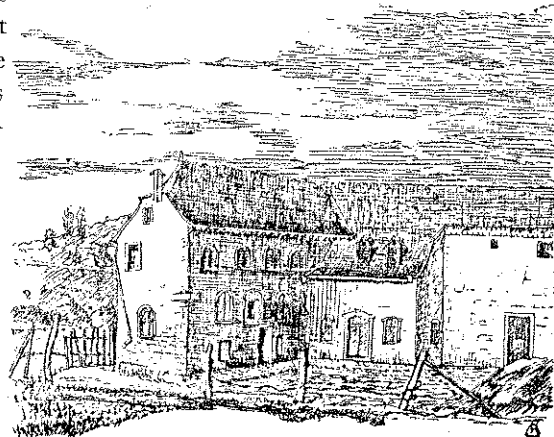
Flâneries autour de Crupet

Connaissez-vous la douceur de ces petites promenades, à l'aube quand la nature fraîche et ricuse s'éveille, ou au crépuscule quand les ombres s'allongent et que la paix du soir descend sur toutes choses ? Ces petites promenades où l'esprit, abandonnant les soucis quotidiens, se livre tout entier à cette nature qui vous envoûte ? Crupet réserve à ses visiteurs des promenades délicieuses, reposantes et que l'on ne manque pas de refaire plusieurs fois, car elles ne lassent jamais.

Sur la colline au nord du village, un Sacré-Cœur étend les bras entre les sombres sapins qui l'encadrent. Un sentier serpentant à flanc de coteau nous y conduit. Arrêtez-vous à chaque détour et regardez. Le plus beau panorama du village s'étale devant nous. Au premier plan, en contrebas, le château posé sur son étang comme une relique sur un plateau de glace; plus haut, la vieille église et le dôme du vieux tilleul encadrés des toitures d'ardoises des modestes habitations; le tout couronné de champs et de bois.

Le même panorama nous apparaît, mais sous des angles totalement différents et non moins attrayants, soit que nous allions nous reposer au haut de la colline de Saint-Joseph, soit que nous guidions nos pas vers le « Bois d'seu l'vie » ou vers la grande comogne.

Chaque jour, nous découvrirons à Crupet une nouvelle promenade et goûterons ainsi des joies toujours renouvelées.



L'ancienne papeterie : le séchoir

PREMIERE PROMENADE
(8 km.)

Ronchinne

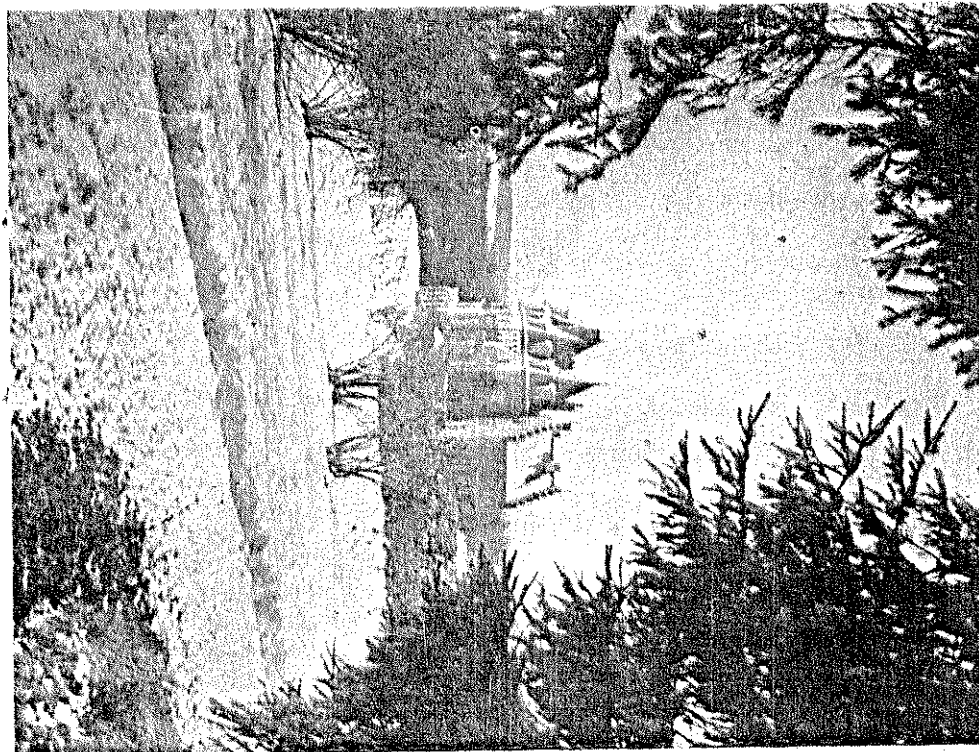
Au milieu des bois sombres qui ondulent au gré des vallons et des coteaux, un château émerge, frais et riant, dans sa robe de pierres jaunâtres. C'est le moderne château de Ronchinne tel qu'on l'aperçoit de Cruwet.

De la place de l'Eglise, nous gagnons Pirauxchamps. De là, la vue sur la vallée du Cruwet est superbe. Descendons vers elle et cotoyons le ruisseau dans ses nombreux méandres. C'est la promenade idéale dans la tranquille fraîcheur des prés et des bois. A chaque détour du chemin, la vallée se présente à nous, sous un nouvel aspect. Trois kilomètres nous amènent à l'embouchure du Cruwet. Ne passons pas le pont et suivons le chemin qui, à notre droite, grimpe vers Venalte. La montée est rude et rocailleuse, mais elle est vite oubliée.

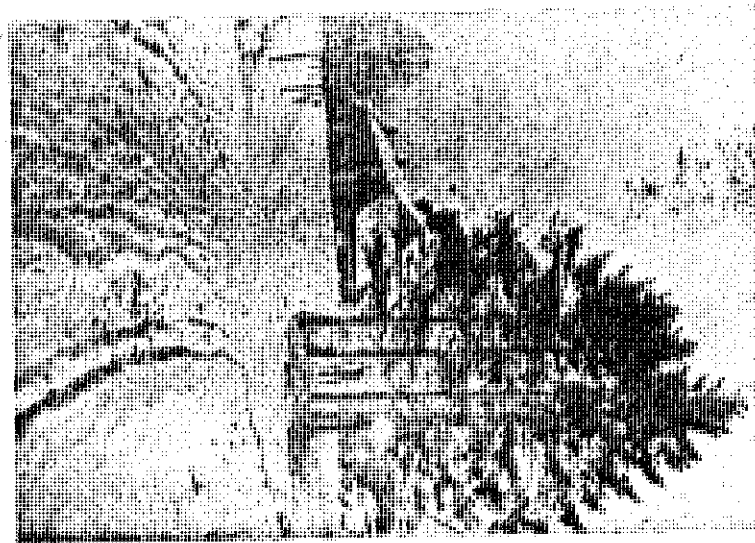
De la ferme de Venalte, la vue est unique. Dans son cirque de collines escarpées, le Bocq déroule son ruban argenté et ceinture le coquet hameau d'Evrehailles-Bauche. Dans le lointain, s'estompent les plaines et les premières maisons de Purnode. Tout cet ensemble possède encore plus de relief lorsque l'on pénètre à l'intérieur de la cour de la ferme et que la porte cochère encadre ce splendide panorama.

C'est presque à regret que nous quittons ce point de vue. Mais l'aspect des sous-bois que nous traversons pour arriver au village de Mont-sur-Meuse nous charme tout autant. Rejoignons la grand-route et l'entrée du château de Ronchinne est là, sévère dans sa peinture noire, avec ses aigles surmontant les grillages. Si les bâtiments ne sont pas intéressants, les jardins et leur ornementation méritent d'être vus.

Au sommet de la colline se dresse la ferme, ancien château-fort ou villa fortifiée, malheureusement transformée, mais gardant néanmoins son aspect moyenâgeux. Là se trouve aussi l'emplacement d'une villa romaine datant du III^e siècle et qui renfermait une brasserie.



Château de Ronchinne.



Yvoi sous la neige.

Les fouilles permirent d'y découvrir des poids en fer.

Par un chemin rocailleux descendant à flanc de coteau, nous retournons vers Crupet. Le village nous apparaît sous un angle particulièrement intéressant. Toutes ses maisons semblent se blottir autour du clocher, à l'ombre du grand tilleul.



DEUXIEME PROMENADE (8 km.)

Château-fort d'Arche

Suivons la route de Maillen. Elle contourne la Fontaine-Dieu entre les haies vives et les peupliers et sillonne les prairies verdoyantes et les labourés. Bientôt, le village de Maillen apparaît et la flèche élancée de son clocher surplombe la masse des pignons clairs et des toits d'ardoises.

Au carrefour des routes d'Yvoi et de Maillen se dresse une jolie chapelle sous les grands tilleuls dont les énormes branches rayent de leur ombre la façade ensoleillée. Elle est dédiée à Notre-Dame de Walcourt. On dirait une sentinelle vigilante, veillant sur le village. Monsieur le doyen Baré la fit construire en 1890. La façade ou les nombreuses pierres de taille alternent avec le grès condruzien, porte l'inscription suivante gravée sur une pierre semi-circulaire ornant le fronton : « Marie Vierge Puissante de Walcourt veille sur les pèlerins. 1890 ».

Une grande croix en pierre taillée termine la devanture. Au travers des énormes barreaux de la lourde grille qui termine le parvis, on peut voir la vieille statue en bois de Notre-Dame de Walcourt au pied de laquelle viennent, s'agenouiller tant de passants.

Un grand pèlerinage a lieu chaque année, le dimanche suivant la Pentecôte. A cette occasion, une chaire de vérité est dressée devant la chapelle. Ce pèlerinage existe depuis plus de deux cents ans. Au début, il se déroulait devant une simple potale posée sur une colonne.

Au cours de la fameuse campagne de Russie, un certain Riga, de Maillen, soldat de Napoléon, pria la Vierge de Walcourt et fit le vœu de lui construire une chapelle s'il revenait sain et sauf de cette mémorable expédition. Son vœu fut exaucé et, en 1820, on vit s'élever une petite chapelle bien modeste, mais néanmoins plus belle et mieux appropriée au culte.

Un miracle éclatant se produisit : un certain Lejeune, paralysé depuis 23 ans, était venu prier à la chapelle et s'en retourna guéri.



Plateau d'Yvoi.



Drève d'Arche.

lissant là ses béquilles. Le succès des pèlerinages alla, dès lors, grandissant. Devant l'importance qu'ils prirent, M. le doyen Baré résolut de construire la chapelle actuelle qui est une des plus belles des environs.

Un regard en arrière, et Crupet nous apparaît comme un nid discret au milieu des grands plateaux qui l'entourent.

Maillen vit s'élever, au temps des Romains, trois superbes villas qui ont fait l'objet de fouilles intéressantes et dont les mobiliers sont visibles au Musée archéologique de Namur.

Son église d'un style gothique assez coquet, avec sa jolie rosace surmontant la porte d'entrée, mérite d'être visitée. Le village possède en outre une ancienne ferme fortifiée qui a conservé sa tour de guet et dont les souterrains servent de caves, mais qui malheureusement a subi de très importants changements au cours des siècles.

Descendons vers les fonds de Maillen. A l'orée du bois, une chapelle se blottit sous de grands pins sylvestres aux troncs torturés et des chênes séculaires. Elle découpe sa claire silhouette sur la sombre sapinière qui couvre le coteau. Cette construction date de 1885 et est l'œuvre des frères Lonnoy, qui l'élevèrent en reconnaissance à la Vierge, leur jeune frère ayant échappé à la conscription militaire. La promenade se continue sous-bois et le sentier nous ramène vers la grand-route Maillen-Lustin. Peu avant cette route, sur une butte ombragée par de grands sapins, se dresse la chapelle de la Vierge noire. C'est un monument en pierre taillée d'un cachet réellement artistique. Dans la niche, se trouve une statue en bronze, intéressante. C'est une Notre-Dame de la Salette. Le nom de Vierge noire qu'on lui donne bien à tort, à cause de sa couleur sombre, n'a donc aucune signification. Sous la statue sont taillées les armes de la famille de Woelmont et, sous ces dernières, le texte suivant : « Le ciel est ouvert pour recevoir les âmes qui ont mis leur espérance en Marie ». L'ensemble est entouré d'un grillage octogonal et fut élevé par le Baron de Woelmont, en 1879, en souvenir de son épouse défunte.

Remontons l'allée aux sombres frondaisons et bientôt une drève plus claire nous apparaît. Drève de tilleuls séculaires, tordus et noueux, qui étendent leurs ombres gigantesques et dont le soleil fait rutiler le tendre feuillage. Courtens a fait de cette drève une œuvre magnifique qu'il a intitulé « la pluie d'or ». Aux deux côtés de cette drève,

s'étendent des vergers où vaches et chevaux s'abritent flegmatiquement sous les pommiers. Devant nous, la porte cochère, surmontée de la tourelle avec machicoulis, ouvre sur une des cours de la ferme où poules et canards se vautrent à l'ombre des sapins.

Séparée de la première par un mur dressé sous des châtaigniers, se trouve l'autre cour, avec son trottoir de pavés irréguliers bordant l'énorme fumier et séparant celui-ci des écuries, de la grange et des remises.

A gauche de l'entrée principale : le logis des fermiers.

Devant nous, se dresse le château. Oh ! il a bien l'air inoffensif, car les transformations qu'il a subies au cours des siècles lui ont enlevé le caractère sévère des constructions médiévales. Malgré tout, les fossés sont toujours là, le pont-levis aussi, avec ses poutres énormes et ses lourdes chaînes. Une tour d'angle également a subsisté. Mais où sont les créneaux, les meurtrières, les machicoulis ? A gauche de la façade, un grillage barre le passage du fossé. La lourde porte de chêne s'ouvre sur un large corridor aux murs latéraux duquel deux belles portes, surmontées de frontons, en chêne sculpté, donnent accès aux deux ailes de la façade. Seuls les sous-sols semblent encore être de construction primitive avec leurs murs très épais où les meurtrières subsistent encore.

Voici la cour intérieure du château. Au centre de cette cour devait s'élever le donjon. Car, il y a peu d'années encore, on pénétrait par une trappe, s'ouvrant au milieu de la cour, dans des oubliettes aux murs desquelles se trouvaient encore les chaînes des prisonniers et où, d'après les témoignages de M. Jamain, fermier actuel, on aurait encore trouvé des ossements humains. Malheureusement, ces caves ont été comblées.

Au coin sud-est de la cour, se dresse une tour semblable à celle que nous avons aperçue à l'angle nord-ouest de la façade. Le lierre envahisseur en couvre les murs lézardés, comme il couvre de même ceux de la partie nord-est. Cette partie semble être restée plus ou moins intacte. On trouve là de jolies salles aux cheminées de pierre ou de bois finement sculptées, aux plafonds où poutres et solives de chêne noirci s'entrecroisent, formant d'innombrables caissons réguliers.

Non sans avoir pensé à la vie austère des seigneurs derrière ces épaisses murailles, non sans avoir rêvé devant ces vastes cheminées

aux trouvères, ménestrels et fous de cour, égayant de leurs chants, de leur musique et de leurs bouffonneries les longues soirées du seigneur, nous quittons cette, partie réellement la plus intéressante au point de vue historique. Un pont étroit nous fait passer par dessus le fossé et nous nous trouvons devant la façade est, toute couverte de lierre. Des murs de soutènement s'arcbutent aux épaisses murailles. Une tour carrée, bâtie en dehors du château, n'offre guère d'intérêt et semble de construction assez récente.

La propriété d'Arche s'étend sur une superficie d'environ 650 Ha., touchant les communes de Maillen, Naninne, Sart-Bernard et Lustin.

Nous regrettons ne pouvoir nous arrêter plus longtemps encore et faire parler davantage ce témoin de tant de siècles écoulés et dont l'histoire incomplète tente nos imaginations.

Par des sentiers presque inconnus, mais dont le parcours sous bois dans un vallon discret ne manque pas de plaire à ceux qui les empruntent, nous allons à travers ce plateau de Maillen par les garennes de Cœur vers la Fontaine-Dieu, point de départ de cette agréable excursion.

TROISIEME PROMENADE

(10 km.)

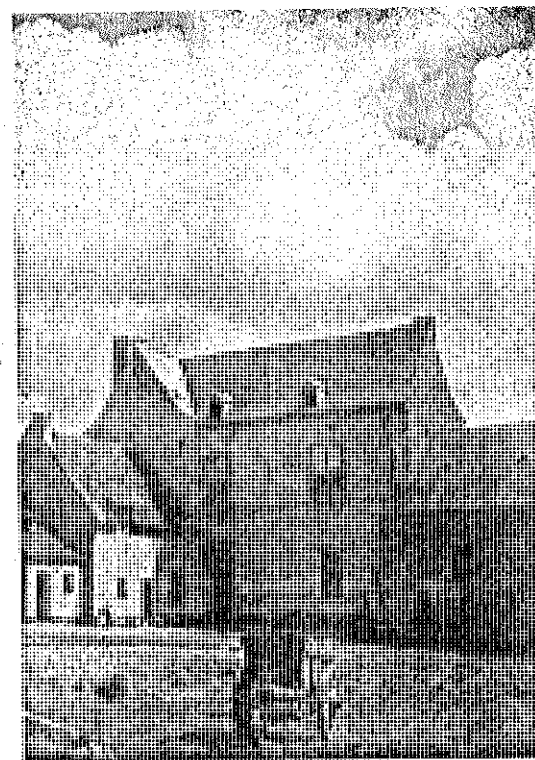
**Yvoi !
Grottes du Trou d'Haquin !
Hestroy !**

Celle-ci sera sans doute la plus longue et mérite que nous lui réservions une journée entière. Rejoignons le fond du village par la « ruelle de messe » et grimpons le rude « Tienne Biot » dont nous suivons le prolongement vers le haut de la colline. Profitons encore une fois de l'occasion et regardons le panorama qui grandit derrière nous : Crupet ceinturé de ses bois et, au loin, le hameau d'Insefy, mieux caché encore.

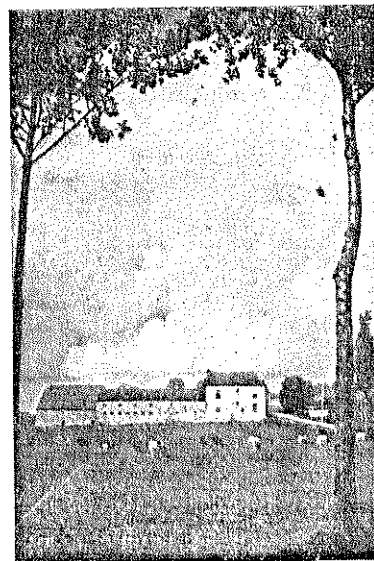
Au haut de la colline, la ferme de Coux dresse sa masse sombre comme une vieille forteresse dominant les plaines. Elle dépendait autrefois de la prévôté de Poilvache. Une bretèche, des fenêtres à meneaux et quelques pierres sculptées sont les seules choses intéressantes. C'était autrefois une ferme fortifiée. Les diverses transformations qu'elle a subies au cours des siècles lui ont enlevé son caractère médiéval.

Sur cet immense plateau du Condroz où se succèdent à perte de vue, labourés et prairies, où l'horizon confond l'améthyste des bois avec les toits d'ardoises des villages et le ciel mouvementé, Yvoi, hameau de Maillen, étale ses vieilles demeures. Ferme moyenâgeuse, petite et modeste église, chapelle blottie sous de sombres noyers aux troncs tourmentés par les siècles, maisons rustiques, frênes géants bordant la route au sommet du coteau, tout cela forme un ensemble pittoresque qui paraît oublié au milieu des grandes plaines qui l'entourent. Vers le sud, hautain et fier, le château de Ronchinne regarde vieillir le bourg. Au nord, les tours millénaires des fortifications d'Arche émergent des bois.

Voici la chapelle. De longs siècles d'histoire se lisent sur ces murs décrépits et branlants.



Yvoi : la ferme.



Le sanctuaire d'Yvoi, aujourd'hui appelé chapelle, était autrefois une église paroissiale majeure ou « *Ecclesia integra* ». De temps immémorial, cette église fut placée sous le vocable de saint Martin.

L'aspect extérieur de l'édifice n'attire nullement l'attention. Le clocher est une simple tour carrée surmontée d'un toit pyramidal de même base. Ni fenêtre, ni abat-son, deux ou trois petites meurtrières sont les seules ouvertures par où pénètre la lumière.

Le vaisseau est appuyé au nord par une nef latérale unique qui se continue vers la tour par une petite chapelle baptismale, dont l'inscription suivante rappelle la construction : « *M. H. Bouchaus huj. eccle. past. et assesve decanus struit hoc vestiar. anno 1668* ».

Au fronton de la petite porte d'entrée, remise à neuf depuis peu, se lit le millésime 1779. Cette date se rapporte sans doute à l'ouverture de la porte, à la construction du plafond et à la modification des fenêtres.

Lorsque l'on étudie d'un peu près cette construction, on ne peut douter qu'elle soit antérieure au XVII^e siècle. Une belle piscine double, sous un arc en pierre trilobé, dissimulé derrière un faux retour d'angle dans le chœur, du côté de l'épître, remonte au XIV^e ou XV^e siècle.

Si l'on tient compte des traces de l'entrée latérale, qui restent bien visibles dans le mur nord, près de la jonction de la tour, d'une petite baie qui éclaire la chapelle baptismale et d'une fenêtre murée dans le chevet du chœur derrière le maître-autel (ces deux ouvertures étant en plein cintre, faites de moellons appareillés), il est permis de faire remonter le sanctuaire à l'époque romane.

Sous le porche, un bénitier porte la date 1668. Tout à côté, pend la corde qui actionne la seule cloche restante. Celle-ci fut faite en 1772 par Nicolas Binamé. Les Français, lors de leur visite de 1770, avaient enlevé la cloche de la dîme.

L'autel majeur, qui ne manque pas de style, est en marbre.

Une pièce très intéressante est encastrée dans le mur, du côté de l'épître. C'est un monument en bois, composé d'un sous-bassement et de deux cariatides supportant un tympan armorié. Il est inscrit au centre : « *Sy devant gist noble Daniel de Mathis Sr de Ronchinne et colateur de ceste Eglise qui trepassat l'â XVcLXI le Xe jor de sang.*

Et mademoiselle Jehé sa sœur, fame de noble Gui de Darin Sr de Rosey q trepassat le XXXe jor du dit mois ».

Dans le même mur, une dalle gravée : « *hic est sepulcrum Rdi dm mei hei Bouchoux huicis eccle pasr assessive q3 decani qui abüt* ». En dessous : « *A memento pendit æternitas mors ultime lima rerum* ». Au centre : le blason et « *Omni chro crucens bollendi coronam* ». Plus loin, un calice et des burettes surmontant une dalle simple sur laquelle est ciselée l'épithaphe de maître Antoine Gilbert, mort le 29 Mai 1731 après 58 années de prêtrise. Une autre dalle porte encore gravée sous un calice, l'inscription suivante : « *Ici repose le corps de maître Charles Pirmez desserviteur d'Yvoi, décédé le 17 mai 1758 âgé de 30 ans. Requiescat in pace* ». Dans le chœur, une tombe en pierre bleue avec armoiries martelées du baron de Moniot d'Hestroy, seigneur de Coux, Godinne et Yvoi et de dame Cuvelier de Villers décédée en 1761, est encastrée dans le mur. Le caveau de cette famille se trouve en dessous de la pierre tombale.

Un escalier en pierre débouche à 1,50 m. de l'entrée du chœur et est fermé par une grosse dalle munie d'un anneau de fer. Cette dalle est recouverte par le nouveau pavement en ciment.

Des consoles en marbre Saint-Remy supporte une tablette saillante, sur laquelle repose un groupe d'albâtre. Ce groupe est constitué d'un personnage à genoux devant un prie-Dieu présenté par une Sainte. La Sainte Vierge et des anges dominent cette scène. Le tout est placé entre deux colonnes de marbre rouge. Aux côtés de ce groupe, l'épithaphe : « *Cy gist messrs Jean de Crehen haut voué du dit lieu Sr de Hour en famine, d'arche en rendarche, du bois d'Erpent etc, q décédé le premier de l'â 1613, priez Dieu pour son âme* ».

Le banc de communion très simple en fer forgé est assez récent. Des statues en bois, représentant saint Martin, sainte Barbe et saint Roch, datent du XVII^e et du XVIII^e siècles. La chaire est en un style Louis XV très simple.

La nef latérale est séparée du vaisseau par une colonne classique en pierre bleue, supportant deux arcatures. L'autel de cette nef est en bois marbré. Un tableau de la Vierge, assez délabré et datant de 1708, en occupe le panneau central. Celui-ci porte la double inscription chronogrammique suivante : 1/Lelium de Valle; 2/Corvallium a Dor.

Vingt-huit caissons forment le plafond de cette nef : vingt-trois rectangulaires identiques, quatre plus petits entourant un caisson oval dominant l'autel de la Vierge. Autrefois, ces panneaux étaient peints. Hélas ! ces œuvres sont aujourd'hui méconnaissables.

Dans la petite chapelle baptismale se trouvent les fonts, en pierre ciselée, datant du XII^e ou XIII^e siècle.

Un Christ de grande valeur est suspendu contre le mur de la tour, au-dessus de la seconde porte d'entrée.

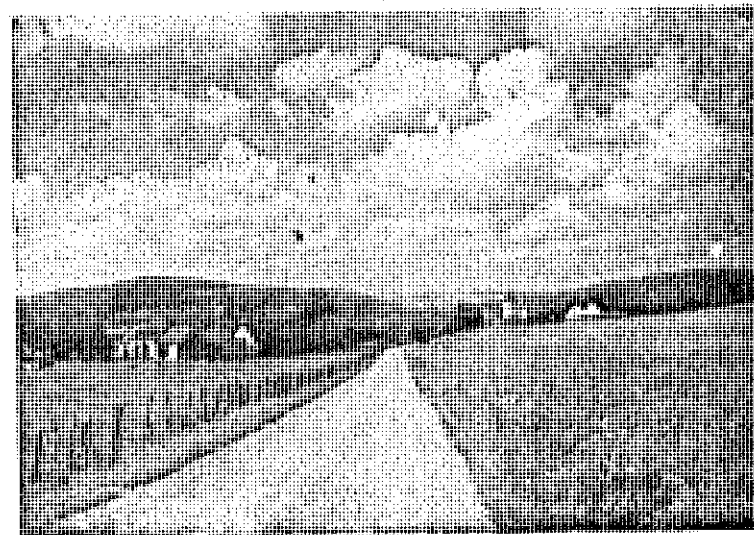
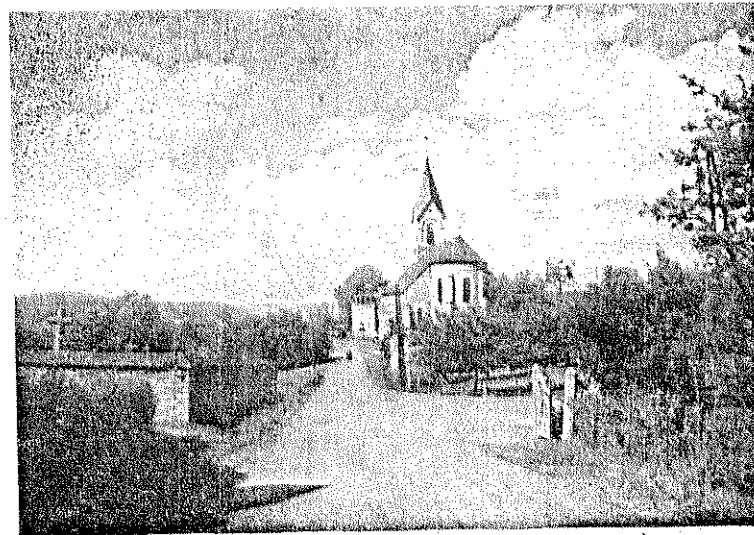
C'est sur ce Christ, dont les extrémités sont artistement sculptées, que se portent nos regards en quittant cette petite église presque oubliée.

La maison de la dîme et l'ancien presbytère sont là, près de la chapelle, à l'ombre des vieux noyers.

Ne quittons pas Yvoi sans avoir jeté un coup d'œil au « Trou Balza », grottes non explorées que la légende a transformées en souterrains conduisant au château de Ronchinne.

Suivons la route de Lustin jusqu'au bout de la ligne de frênes qui la borde. Laissons à notre droite la « Neuve Ferme » dans sa robe rose et pénétrons dans le bosquet par le sentier en prolongement de la route. Ce sentier dévale vers « Magotte ». A gauche, le ravin boisé du trou d'Haquin. C'est un des plus intéressants et des plus remarquables chantoirs de notre pays.

Au fond de ce cirque majestueux où se dressent chênes, hêtres et mélèzes géants, se trouve l'entrée du chanoir. La gigantesque dépression semble due à un effondrement causé par l'existence de cavités souterraines. Au pied des grands arbres, cascading tumultueusement, le ruisseau d'Haquin vient s'engouffrer dans le sol quelques mètres avant l'entrée de la grotte. En 1888, M. T. Polet, garde au service de M. le baron Paul de Gaiffier d'Hestroy, avait blessé un renard qui se réfugia dans les profondeurs de la petite salle. M. Polet, aidé de M. Lesseux, garde champêtre, l'y poursuivit. Dans leurs recherches, ils atteignirent la première grande galerie. Le bruit de cette découverte se répandit et plusieurs explorateurs tentèrent des reconnaissances plus approfondies. Ce furent MM. Mosseray et Hermanne, deux instituteurs lustinois, qui, en 1900, découvrirent la grande salle. Depuis lors, de nombreux spéléologues y ont fait de nouvelles



Le village de Mont.

et admirables découvertes et il est regrettable que des grottes comme celles du trou d'Haquin ne soient pas aménagées et exploitées.

La route serpente inlassablement à flanc de coteau, bordée de taillis et d'énormes sapins. C'est la plus belle partie du parcours. Au haut de la colline, des parcs bien ordonnés, de grands tilleuls et, dominant le Fond Delvaux, le moderne château d'Hestroy. Devant le perron, la vue est superbe, jusque vers les lointains du Burnot. Descendons l'autre versant. Le village de Mont nous apparaît, s'allongeant tout au long de la route menant à Lustin-Gare. Rien de particulier à cette localité, si ce n'est son église ogivale, coquette et très propre. Notre route redescend vers Crupet, en traversant la propriété de Ronchinne.

QUATRIEME PROMENADE
(9 km.)

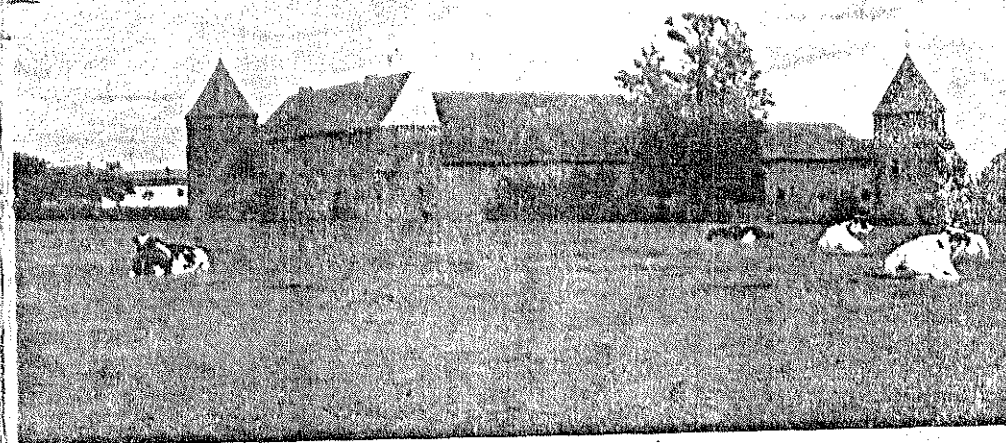
Courrière - Jassogne

Comme pour nous rendre au château d'Arche, suivons la route qui, par la Fontaine-Dieu, nous conduit vers Maillen. Ne pénétrons pas à l'intérieur du village. Longeons-le et continuons vers Courrière. A peine avons-nous dépassé Maillen que Courrière nous accueille avec ses modestes métairies, son vieux château et sa petite église trapue. Courrière n'est plus pour ainsi dire qu'un hameau. Trieu-Courrière, groupant son joli sanctuaire et ses coquettes habitations à proximité de la gare, l'a éclipsé. Et, ce qui autrefois constituait le centre principal, est aujourd'hui presque oublié et jouit d'une quiétude où se complaisent ses habitants, modestes travailleurs de la terre.

Le château-ferme, avec son impressionnante carrure, ses larges fossés, semble défier son voisin d'Arche qui, plus discret, se cache derrière ses grands tilleuls.

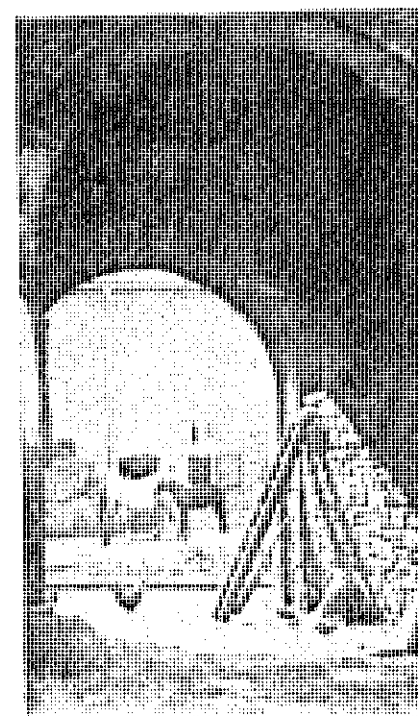
En remuant les papiers poussiéreux

« La seigneurie et terre de Courrière ont appartenu à la famille de Glime de Spontin. En 1418, Jacques de Glime était seigneur de



Le château de Courrière.

Intérieur de la ferme de Courrière.



Spontin-Courrière. Le 2 octobre 1612, Guillaume de Glime de Spontin vendait la terre et seigneurie de Courrière à Jacques Mullaire, bourgeois de Namur, pour 7.000 florins.

Jacques Mullaire eut quatre enfants. Les deux fils plaidèrent devant le Conseil de Namur contre leurs deux sœurs. Il s'agissait de définir ce qui était fief et ce qui ne l'était point dans leurs biens et seigneurie de Courrière et d'Yvoi. D'après la coutume de Namur, les biens féodaux revenaient aux garçons comme avant-part. Les autres biens devaient être partagés en parties égales entre les quatre enfants. Une première sentence de 1660 donna gain de cause aux deux fils. Mais une deuxième sentence, en date du 11 février 1667, donna gain de cause aux filles. Le partage s'effectua donc difficilement.

L'aîné des fils, Seigneur de Courrière, après accord conclu le 24 juillet 1670, obtint le château de Courrière avec ses jardins et ses enclos. Cet accord fut réalisé à la Cour de Courrière, le 24 juillet 1689.

Il serait trop long de rappeler ici les différentes étapes de la transmission de la seigneurie de Courrière. Sachons seulement que, le 4 mai 1737, par acte avenant devant la Cour de Courrière et du Trieu d'Avillon Fays, réalisé à la Cour féodale de Liège, le 30 octobre 1741, Bernard de Barsy et Anne Barbe Degives, sa seconde épouse, ont vendu et transporté au profit de Georges Loude, la seigneurie de Courrière consistant en haute, moyenne et basse justice avec Cour féodale relevant de la Cour féodale de Liège et en même temps tous les droits, prééminences, prérogatives, censes, rentes, etc.

La veuve de Georges Loude disposa de sa terre et seigneurie de Courrière et du Trieu d'Avillon Fays, en faveur du conseiller de Séverin et de sa dame Marie Ignace Loude, nièce de Georges Loude.

Marie Ignace Loude épouse de Séverin était la fille du plus jeune frère de Georges Loude. Jeanne Joseph Richald mourut le 29 mai 1790, vers 4 heures du soir, dans le couvent des Récollectines à Namur. Le lendemain à 5 heures du soir, son corps était enterré dans le cimetière de Courrière, comme elle l'avait prescrit dans son testament. En vertu de ce testament, plusieurs rentes grevaient la terre de Courrière.

C'est donc dans son testament du 9 février 1790, avenant devant le notaire Derhet, que dame Joseph Richald, dame de Courrière, veuve et héritière universelle de Georges Loude, institue comme héritiers universels et absolus M. le conseiller de Séverin et dame Marie Ignace Loude son épouse et à leur défaut leurs enfants.

Monsieur le conseiller Henri de Séverin et son épouse Marie Ignace Loude transmirent cette terre et seigneurie à Monsieur Xavier de Séverin et à son épouse Constance de Legros. Leur fils aîné, Monsieur Adrien de Séverin, leur succéda comme propriétaire du château et terre de Courrière.

Ainsi se transmet ce patrimoine au cours des siècles.

Ayant contourné l'église et le cimetière qui l'entoure, nous nous trouvons devant la façade Est du manoir. L'entrée est là, entre les fenêtres à meneaux à demi murées. Un moderne pont en pierres remplaçant l'antique pont-levis, la précède. Des déblais ont comblé le fossé. Au-dessus de l'entrée, une pierre de taille sur laquelle autrefois devait se dessiner un blason ou une date, a été malheureusement détruite au burin. Sous le porche, trois niches s'ouvrent côte à côte, elles servaient autrefois aux molosses, gardiens fidèles de l'entrée. Devant nous, les bâtiments de la ferme entourent la cour. Rien de bien intéressant dans cette partie du château, si ce n'est la tour qui surmonte l'entrée proprement dite et qui se termine par un clocheton branlant.

Nous pénétrons dans une seconde cour de dimensions semblables à la précédente. Au centre, une piste circulaire indique l'emplacement d'un ancien moulin qu'actionnaient des chevaux. Le château, hélas abandonné, l'entoure. Une porte ouverte nous invite à le visiter. Dans le couloir, un large escalier en pierre de taille orné d'une rampe en fer forgé, conduit à l'étage. A gauche, une grande porte entr'ouverte laisse voir diverses machines agricoles assemblées. C'était autrefois la salle à manger. Au plafond, les solives et les poutres forment des caissons qu'envahissent les poussières et les toiles d'araignée. La cuisine, avec son immense cheminée, occupe le côté opposé. Une grande chaudière est suspendue au-dessus d'un tas de cendres.

Qu'elle devait être jolie cette séparation des deux cours, quand les arcs de pierre de taille, soutenus par de gracieuses colonnes, ne se trouvaient pas emmurés dans ces briques sombres !

CAUPET

ECHELLE 1/20.000

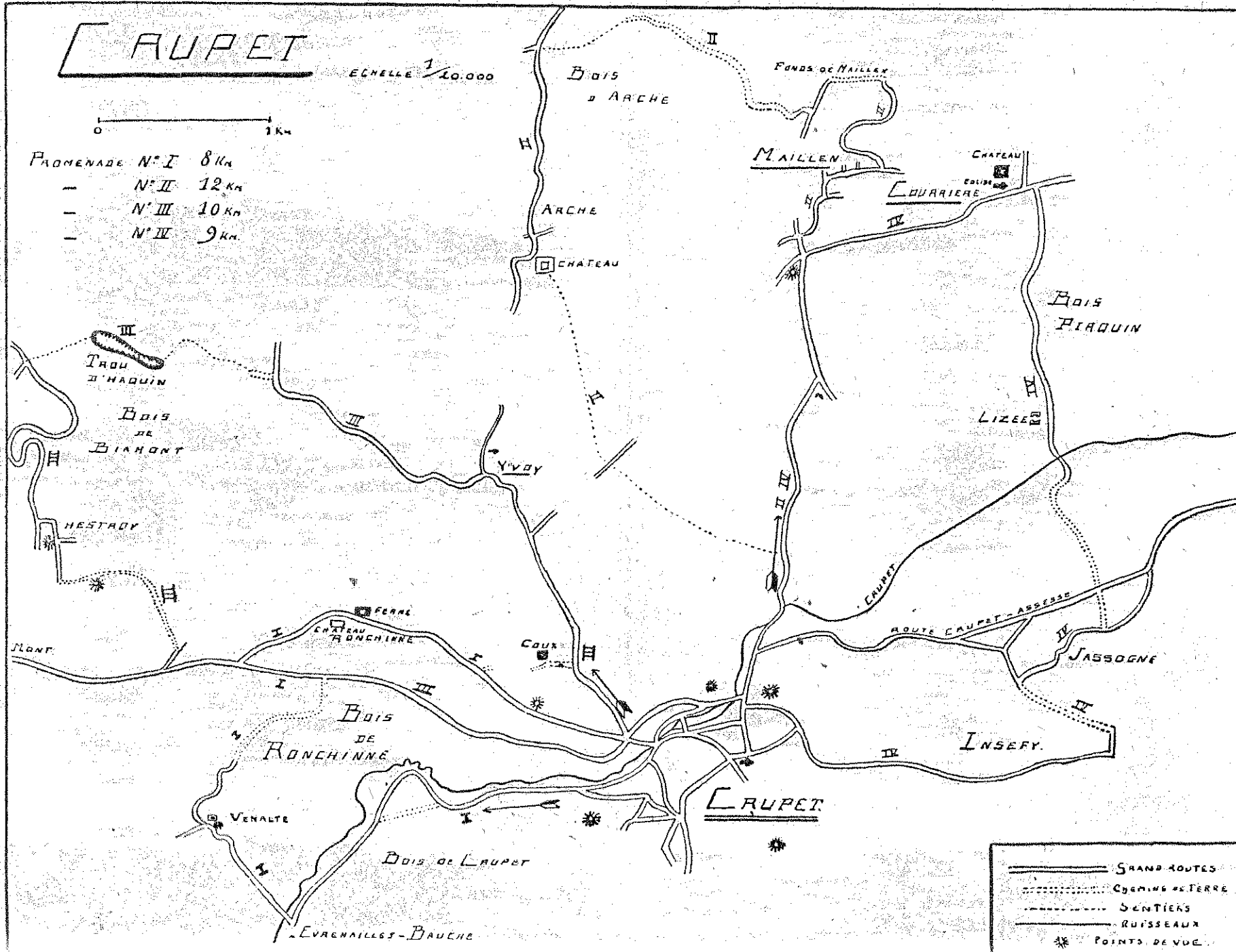
0 1 Km

PROMENADE N° I 8 Km

— N° II 12 Km

— N° III 10 Km

— N° IV 9 Km



- GRAND ROUTES
- CHEMINS DE TERRE
- SENTIERS
- RUISSEAUX
- * POINTS DE VUE

Quittons ce vieux manoir et reprenons la route qui, non loin de là, nous conduira vers la ferme de Lizée. Rien de particulier dans cette partie de notre parcours, si ce n'est la nature toujours agréable, toujours variée et qui ne permet pas aux promeneurs de songer à la longueur du trajet. La ferme dépassée, nous descendons vers « Nimont » par les « Vauvezennes », traversons le ruisseau, longeons le bois et nous voici au lieudit « Les alouettes ».

La grand-route d'Assesse coupe notre parcours de son long ruban monotone et Jassogne nous apparaît dominant les vastes étendues du plateau. Deux grosses fermes, une forge et trois maisons forment tout le hameau.

L'entrée de la grande ferme ne manque pas de pittoresque. Jassogne était autrefois une paroisse. La maison habitée par M. Bouchat en était le presbytère.

Ce logement possède encore un remarquable escalier en chêne sculpté.

Dans ce hameau furent retrouvés les vestiges d'un camp romain et d'un cimetière franc avec mobilier.

Nous quittons ce coin où chante, dans le calme de la nature, le gai marteau du forgeron et, par un chemin assez praticable, descendons vers Insefy (dans le fief).

Deux métairies, au milieu des plaines bordées de bois, c'est tout le hameau.

Nous le traversons et regagnons Crupet, qui nous paraît plus ramassé encore autour de son vieux clocher découpant sa silhouette sur le ciel crépusculaire.

de la
cette
tous
long
s. N
le b

mo
du
tou

gu
ch

sa

cu

15

6

1

1

1

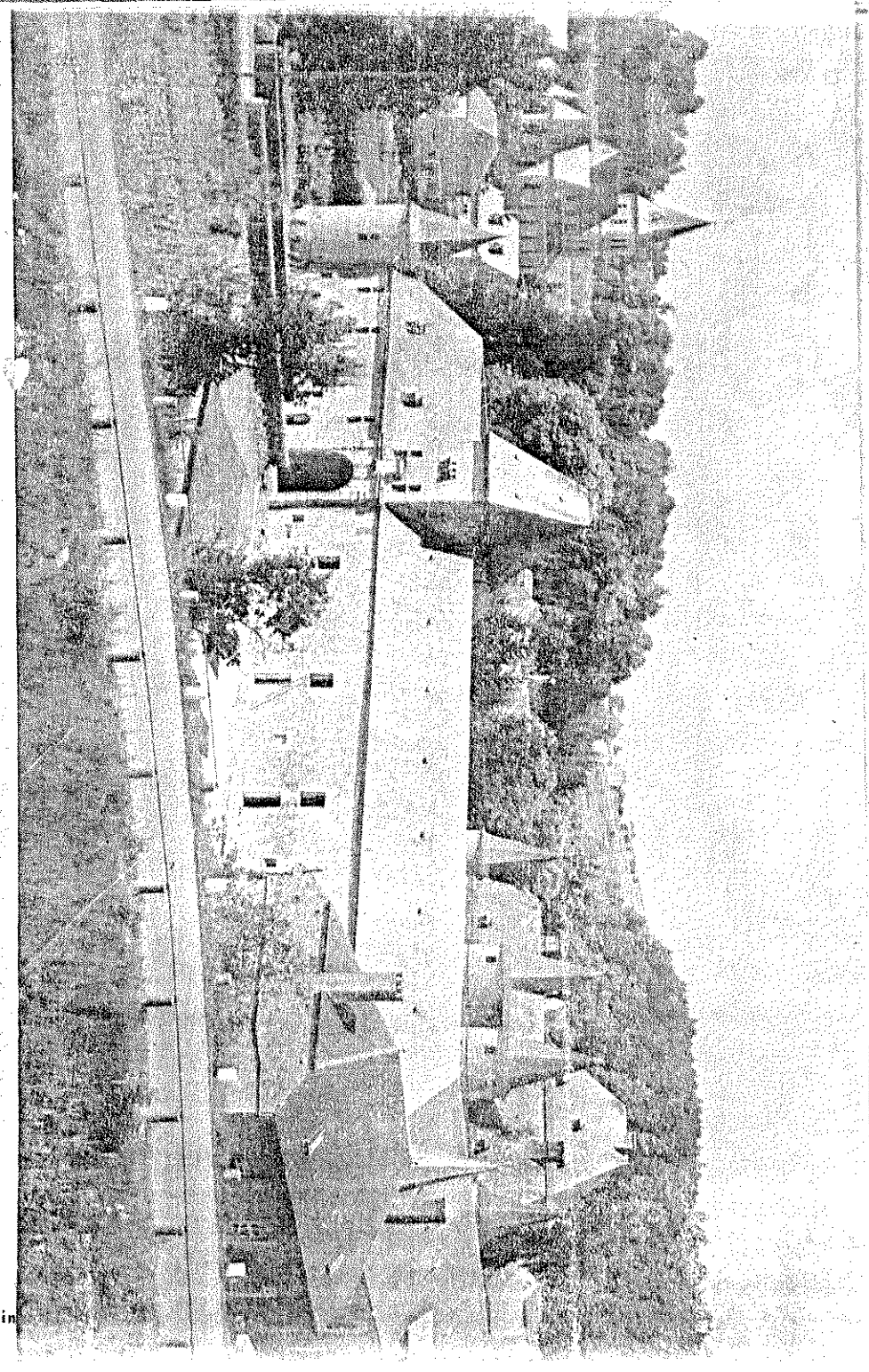
1

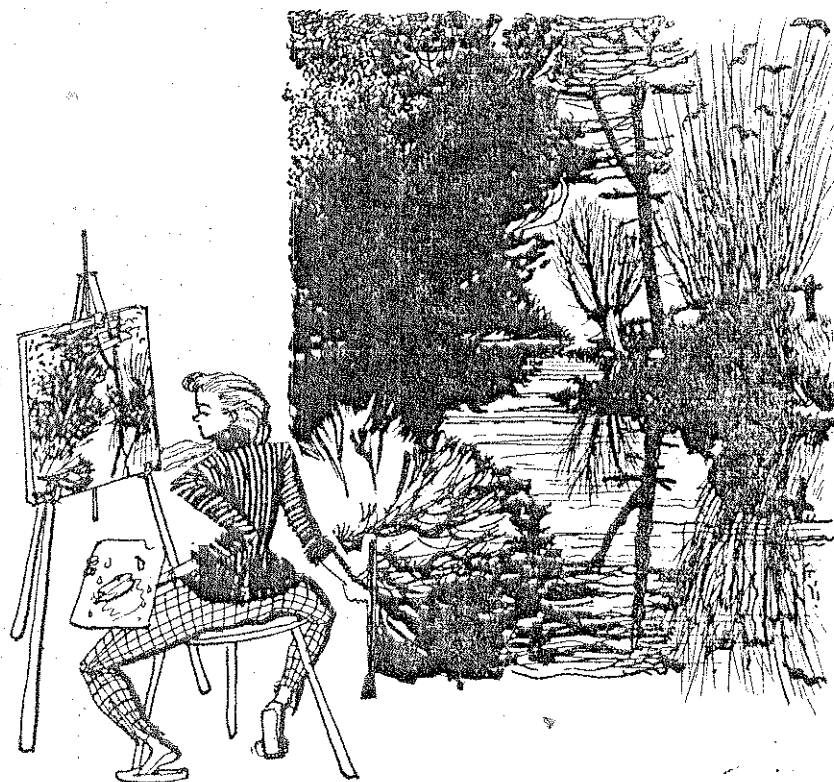
1

1

1

Château de Spontin





Mon Bocq

Adieu, mon Bocq... je t'aime avec les grands galops
De ton onde fougueuse, et le bruit des sabots
De tes coursiers, lavant leurs crinières nomades
D'algues et de byssus, au pied de tes cascades.
Je t'aime, avec tes lacs calmes, silencieux,
Où sautent bruyamment les truites rayonnantes,
Sequins d'or et d'argent de tes nymphes charmantes.

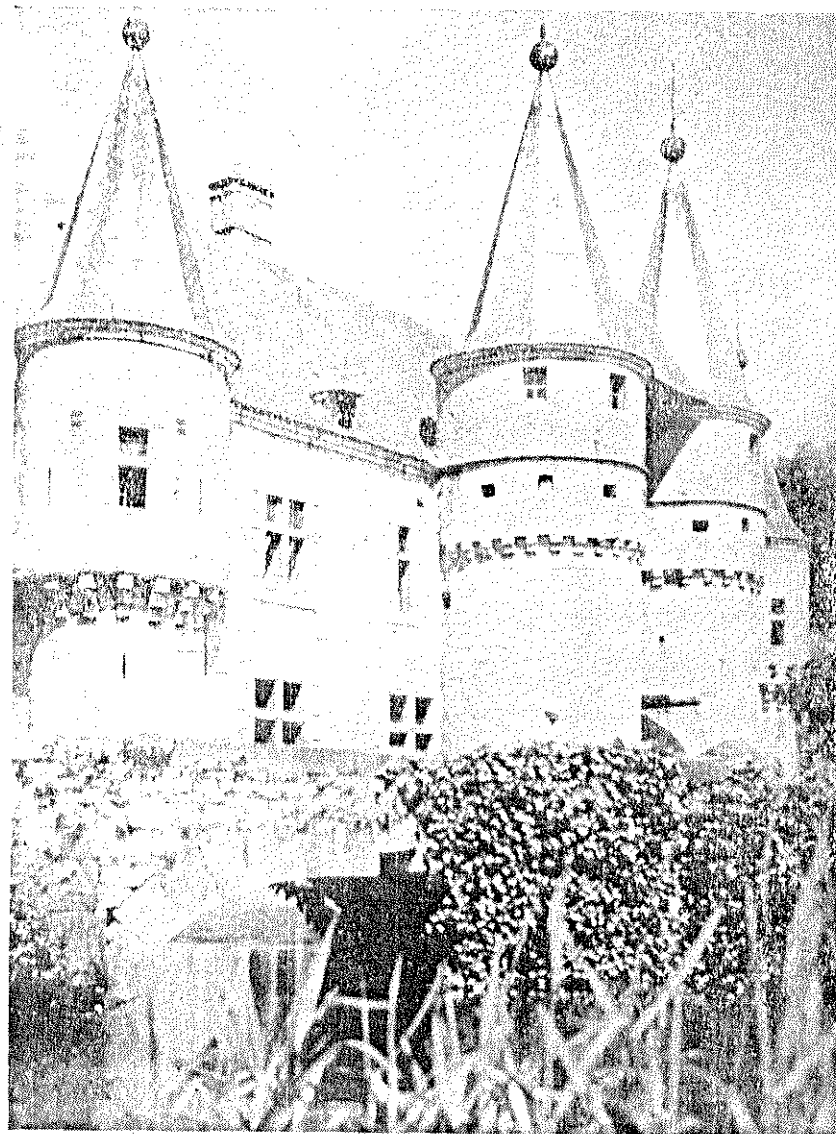
Adieu, mon Bocq, rougi du sang de tes sorbiers;
Taillis bruns épinglés par des fruits d'églantiers !...
Voici, l'essaim mourant des éphémères frêles
Qui n'ouvrent qu'une fois la gaze de leurs ailes.
Adieu, sentiers mignons où le soleil bluté
Vient velouter gaiement, aux derniers jours d'été,
La perle des fusains et de la jusquiame,
Poison noir et subtil, comme les yeux de femme.

Adieu, sapins géants, où l'on entend pleurer
La complainte des bois, où l'on entend vibrer
Les voix du souvenir et de la solitude,
Orgue immense où le cœur met sa peine à l'étude,
Et toi, sombre corbeau, messenger du chagrin,
Tache noire et sinistre en ton ciel de satin,
Comme un cachet de deuil qu'un fol amant va mettre,
Pauvre déçu, sans doute, à sa dernière lettre.

Adieu, mon Bocq, si froid que j'en frissonne encor !...
Lorsque la nuit descend, après les couchants d'or,
Sur son ruban de moire et que ta blanche écume
Pend ainsi qu'une neige à l'ourlet de la brume,
J'aime ton flot de verre ondulant les roseaux,
Lissant le lit moelleux de tes profondes eaux,
Sans que jamais aussi sa caresse ne lasse
L'algue verte qui dort en ton cercueil de glace.

Adieu, mon Bocq, adieu, rochers gris que j'aimai,
Je reviendrai peut-être à la mouche de mai,
Lors les myosotis auront bleui tes rives
Sous les flaves iris aux paleurs malades,
Lors, les muguetts auront poussé leurs fleurs de lait
Et tu me reverras encore pâle et défait,
A moins que le courant de ma vie affolée
N'ait jeté mon épave ailleurs qu'à ta vallée.

Dr DEFFERNEZ.



Vieux pont au pied du château.

SPONTIN

SPONTIN termine la partie la plus mouvementée de la vallée du Bocq. On dirait que la nature a voulu accumuler là tout ce qui pouvait charmer le touriste. Au fond d'une cuvette sauvagement découpée, bordée d'abruptes collines rocheuses et boisées, Spontin groupe ses habitations campagnardes autour de son admirable château, de sa jolie église et du Bocq qui, frétilant, serpente en chantonnant sa douce chanson.

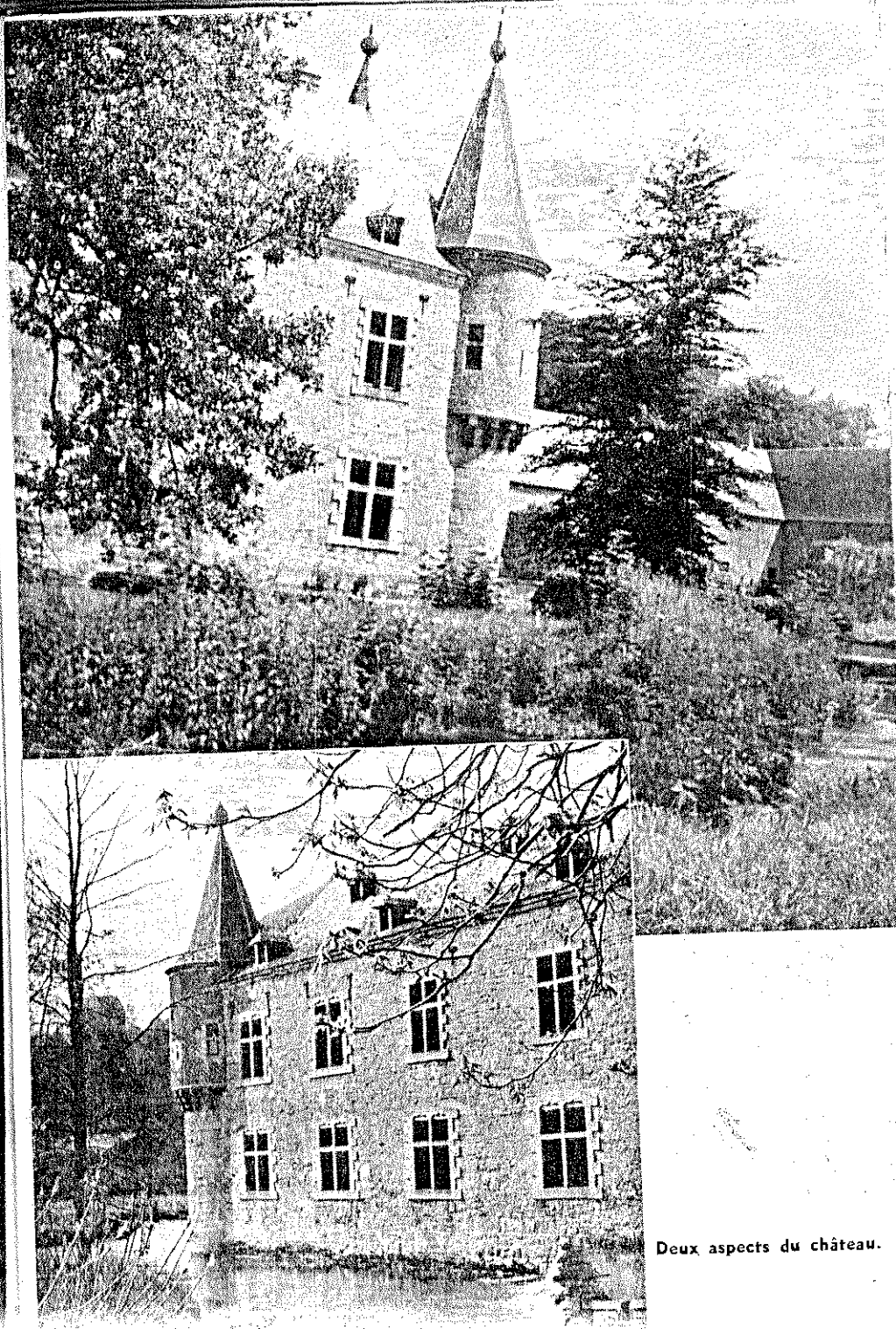
La renommée de ce coquet village, que l'on a surnommé à juste titre « Spontin l'historique », est établie depuis les siècles les plus lointains.

Etabli sur une grande voie romaine, Spontin a tenté aussi les archéologues. « En 1855, on a retrouvé à Spontin, près de la Roche-Buant, un cimetière du VI^e siècle, qui donna au Musée archéologique de Namur une ample moisson d'antiquités. Ce cimetière franc avait cent soixante-deux tombes dans un espace long de 60 mètres, large de 30. Les fouilles accomplies sous la direction de M. Limelette, ont été achevées en 1866. D'innombrables objets de toute espèce, armes, ornements, ustensiles divers, furent mis à jour : framées, francisques, scramasaxes (glaive court à un seul tranchant), longues épées à tranchant double, haches, couteaux, plateaux, cruches, amphores, urnes et autres objets en terre cuite, plaques et boucles de ceinture, bagues, clefs, nombreux grains de collier, boutons, peignes, etc., etc..., enfin, quantité de pièces de monnaie aux noms d'Adrien, de Crispus, de Philippe, de Valens, de Valentinien, de Théodose, d'Arcadius, de Gratien, de Constantin, d'Hélène, etc., le tout embrassant une période de 500 ans environ (II^e siècle au VI^e).

La Société intercommunale des Eaux a capté sur le territoire de la commune plus de cinquante sources pour subvenir à l'alimentation en eau potable de l'agglomération bruxelloise. L'eau est transportée vers celle-ci au moyen de 90 kilomètres d'énormes canalisations.

Son cadre pittoresque, ses origines lointaines ne sont pas les seuls pôles d'attractions des touristes dans ce centre réputé de la vallée. Ce qui fait la grande renommée de Spontin, ce sont : son château féodal et ses sources d'eau minérale. Ces deux pôles attractifs, à des titres totalement différents, charment les visiteurs et à eux seuls comblent leurs désirs, imprimant dans leur esprit d'étonnants et impérissables souvenirs.

Une église à la silhouette massive et élégante se dresse à flanc de coteau, face au château. Elle fut élevée en 1450, par Jean de Spontin, moine de Gembloux, fils de Guillaume IV. A cet endroit s'élevait, aux X^e et XI^e siècles, un oratoire roman. Incendiée et détruite en 1914, elle s'est de nouveau relevée de ses ruines.



Deux aspects du château.



Vision charmante du Bocq.

Le château

Un reste de féodalité au milieu de la civilisation moderne, d'un aspect à la fois sévère et majestueux, tel apparaît le château des Beaufort Spontin.

Une heureuse initiative de l'actuel propriétaire, le Baron de Pierpont, en permet la visite. Un guide charmant, aimable et d'une grande érudition rend ces visites bien agréables.

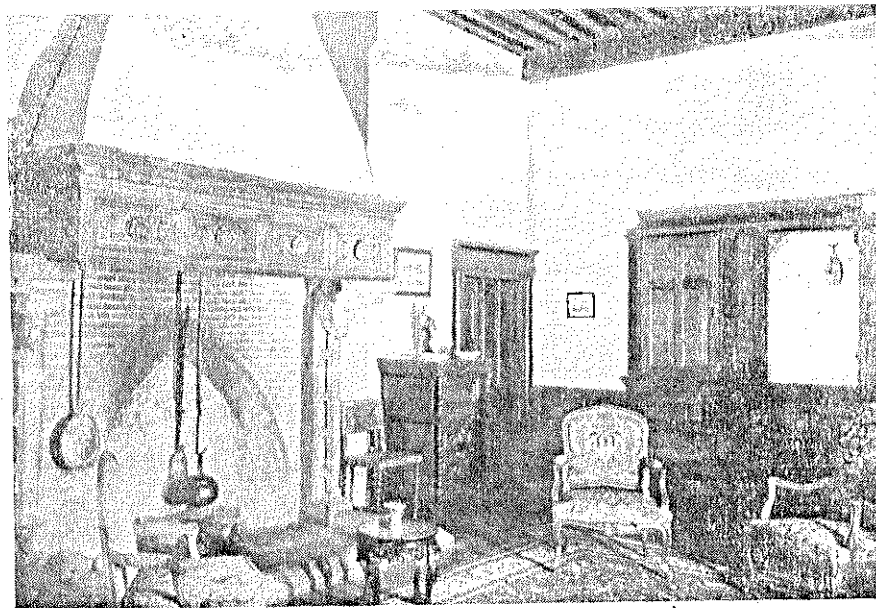
Je ne pourrais mieux vous décrire cet ensemble moyenâgeux qu'en reproduisant ici ce qu'en a écrit Mademoiselle Barthélemy, observatrice perspicace et écrivain de talent :

« Passé le vaste porche au milieu des bâtiments de ferme, nous remarquons à peine la cour d'honneur aux élégants parterres : l'œil est aussitôt happé par un tableau surprenant, celui de la forteresse avec ses quatre tours massives, pierre grise et brique rouge, qu'allègent les toits élancés reflétés dans les douves. Nous voici de force ramenés cinq siècles en arrière, et nous avançons tenus en respect par les archères, tandis que sur nos têtes plane la menace des mâchicoulis. Heureusement, le pont-levis s'est abaissé ; le porche roman franchi, voici la cour d'armes où se dresse le donjon massif.

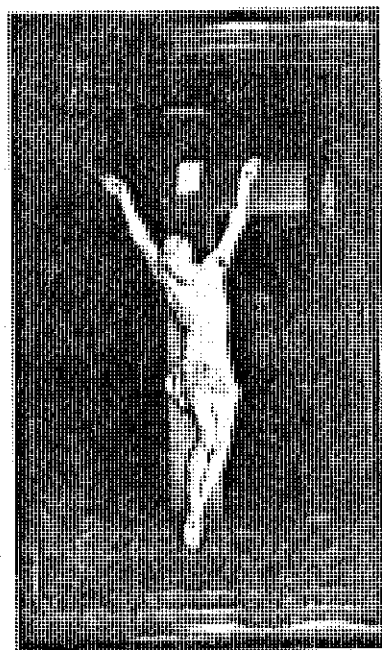
Quel site de choix pour la « forteresse redoutable », car c'est en ces termes qu'une charte de l'an 1005 qualifie le noyau du futur domaine. Les seigneurs de Beaufort savent bien pourquoi ils ne se sont pas choisis un nid d'aigle : leur donjon commande l'accès à la vallée basse du Bocq.

Dynamiques, ces comtes de Beaufort ! Dès Worringen, les chroniques mentionnent leur présence partout où l'on se bat ; l'un d'entre eux, par exemple, n'est-il pas à l'origine de la sanglante « Guerre de la Vache » ?

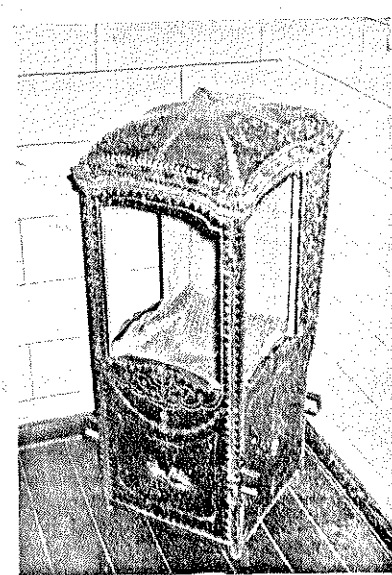
Entretiens, ils bâtissent : sur la solide base du donjon du XI^e siècle roman, Robert de Beaufort de Huy remplace par de la pierre de Meuse la tour de bois primitive. Au XIII^e siècle, le donjon est terminé ; et lorsque Guillaume le Bâisseur († 1420) entreprend la construction de la forteresse, il sait exploiter les techniques observées, grâce aux Croisades, chez les Turcs. Lors de ses démêlés avec Charles-Quint, Henri II fait démanteler les forts de la Meuse ; le seigneur de Spontin, pas découragé, va restaurer le sien à la mode de l'époque ;



Puits intérieur.



Christ de Duquesnoy.



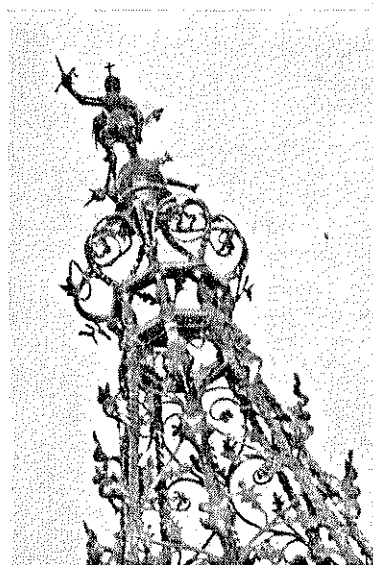
Chaise à porteurs.

voici des fenêtres Renaissance pour éclairer le donjon, et un nouveau corps de logis vient relier celui-ci à la forteresse. Puis, au siècle suivant, apparaît la ferme, de caractère défensif avec ses bâtiments centrés sur une cour; dorénavant, les transformations apportées à l'extérieur répondront surtout à des exigences d'ordre esthétique: les murs crénelés, désormais inutiles, sont supprimés, la façade sud adaptée au style Renaissance; enfin, l'usage des briques, matière de luxe en ce temps, traduit aussi un goût de plaire.

Mais le moyen âge n'est pas pour cela renié, et le caractère militaire du château féodal reste frappant: porches et portes sont disposés en chicane; des mâchicoulis arrêtent le clin d'œil des meurtrières; avec un peu de chance, vous découvrirez peut-être là-haut l'accès de l'escalier dérobé; les grincements de chaînes? Mais non, rien à voir avec les fantômes: le pont-levis veut seulement vous rappeler qu'il est, chez nous, le dernier encore capable de se relever, grâce au système archaïque de contrepoids.

Si nous entrons au donjon? Voici la salle de Justice, avec la solennelle table de conseil. Sous nos pieds, des plaques de grès sur champ dessinent un parquet en damier — curieux travail, assez rare et d'un beau fini. Une potence se dresse près de la vaste cheminée gothique; elle supporte, côte à côte, piques, fauchoir, goedendag et une lourde cotte de mailles. Voici une arbalète qui fait plus penser à une arquebuse; quoi d'étonnant, il s'agit d'une arme d'apparat du dix-huitième. La salle est devenue bibliothèque: le long des pans de murs courent les ouvrages, parmi lesquels plusieurs fort belles éditions des XVII^e et XVIII^e siècles. La salle des Parements est fière de ses boiseries du XVI^e, avec colonnes en trompe-l'œil; deux placards révèlent, percés dans l'épaisseur de la muraille, un poste de guet et... un puits!

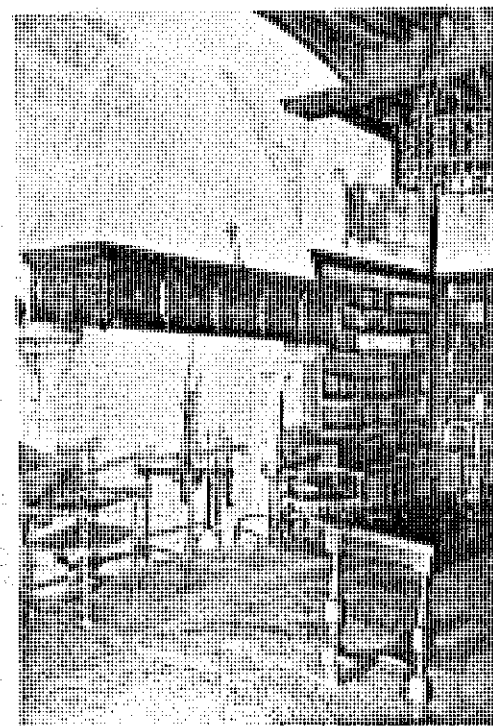
L'horloge anglaise doit être bien vieille: l'aiguille unique marque les quarts d'heure; mais quelle voix argentine!... On voudrait s'attarder, tout voir; chaque coin réserve sa surprise: ici, la « Vierge au biberon », ravissante statuette polychromée d'un primitif flamand, et là, surgit de l'âtre, l'éclat cuivré de la bassinoire. Et que dire des meubles? Français, hollandais, et, quand nous poursuivrons notre tour, flamands, liégeois et italiens: je n'en dresserai pas le catalogue, ce serait transformer en visite de musée cette flânerie, un peu indiscrete peut-être, dans la vieille demeure toujours habitée.



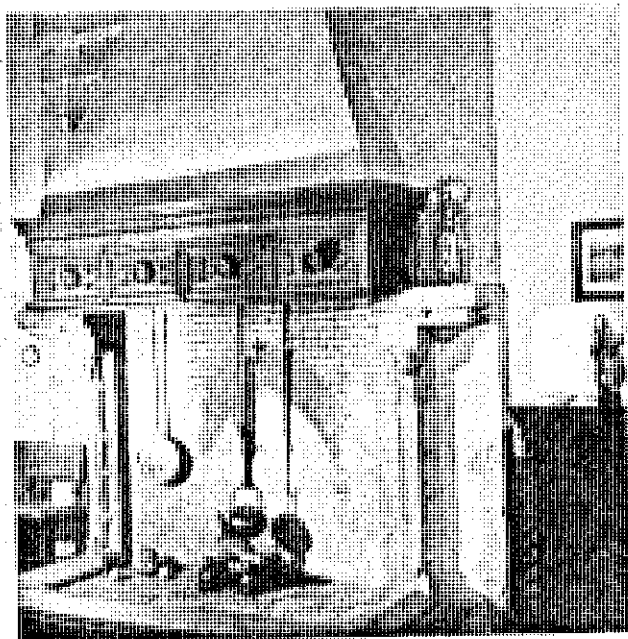
Puits extérieur.



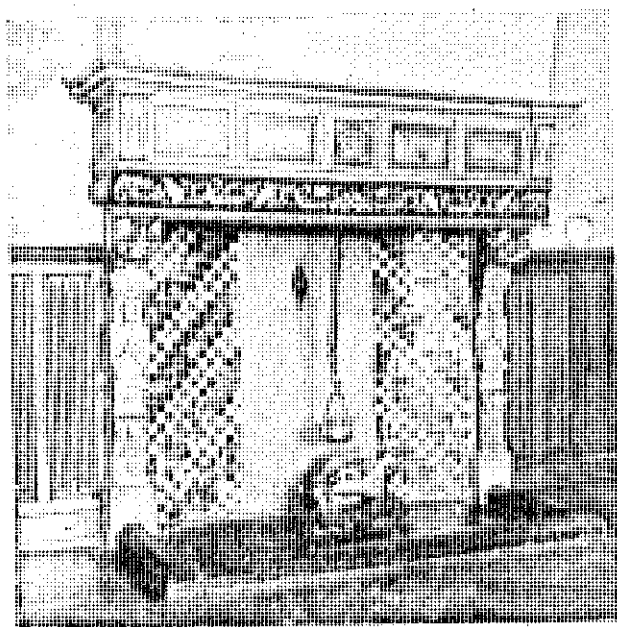
Porte.



Bibliothèque.



Cheminées.

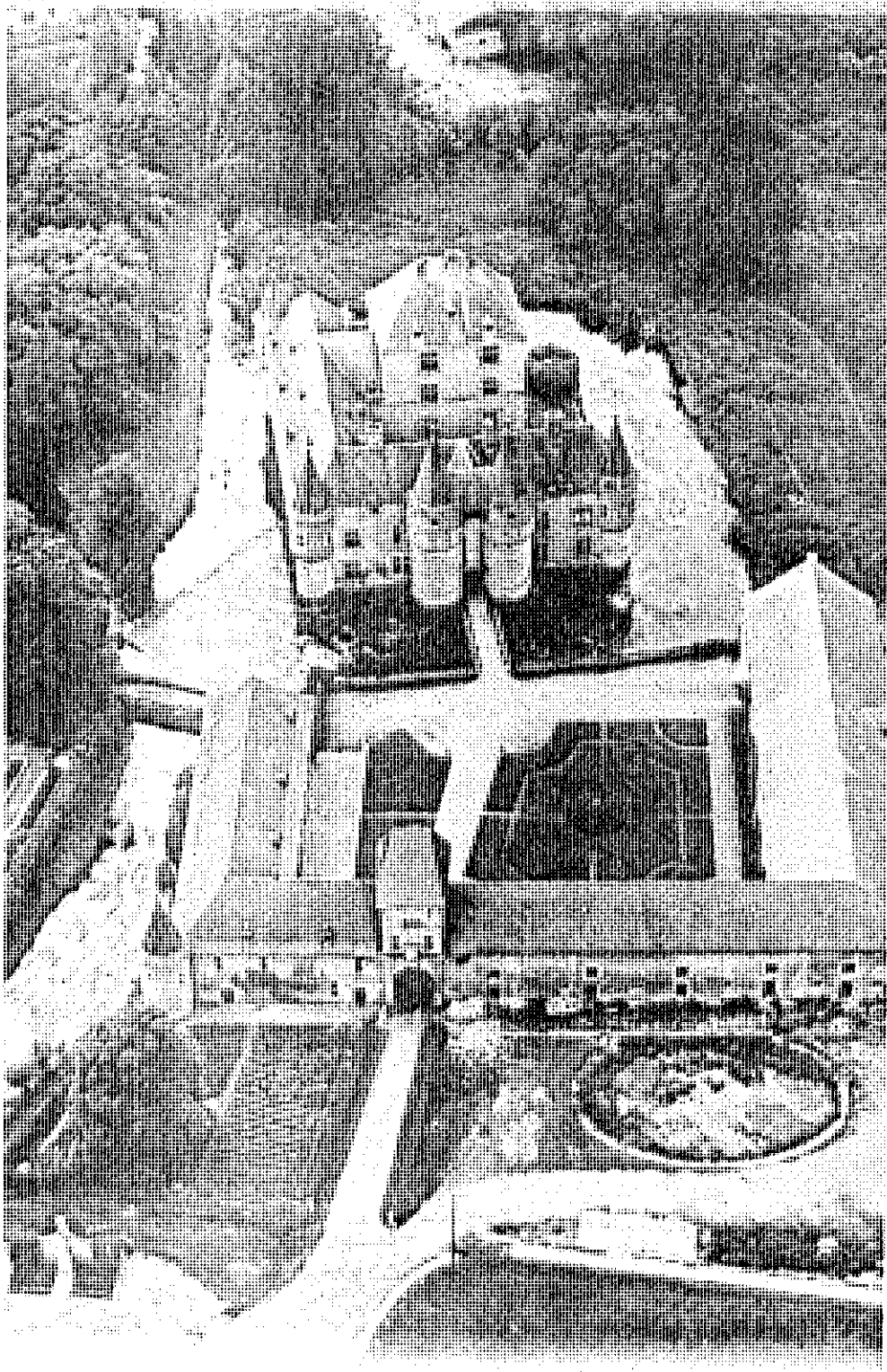


Ton différent, quand nous passons dans l'aile sud. Sa restauration remonte au siècle dernier : néo-gothiques l'escalier d'honneur, la galerie, les pavements, lambris et boiseries. Et, parmi les trésors, évoquons seulement, au petit bonheur : la chaise à porteurs, de cuir, avec ses tableautins école de Watteau; la très belle gravure sur bois, œuvre d'un primitif allemand, vraisemblablement destinée à illustrer un incunable; une verdure de Savonnerie aux coloris toujours jeunes; et encore le remarquable Christ d'ivoire de François Duquesnoy, le plus grand sculpteur belge du XVII^e. Au sortir du grand hall, la salle à manger vous divertira avec sa confortable cheminée baroque aux céramiques espagnoles et Adam et Eve qui surgissent à mi-corps des pilastres. Si vous découvrez le placard dissimulé dans le lambris, admirez ce service Empire en porcelaine Vieux Bruxelles. Et je n'ai parlé ni des tableaux, œuvres d'écoles, portraits de famille, ni des tapis, ni des porcelaines, de Chine ou d'ailleurs...

Ne partez pas encore : c'est dans le grand salon que l'on prend congé. Les fauteuils Louis XV essaient de nous rassurer, de toutes leurs courbes familières, mais ils ne suffisent pas à conjurer l'envoûtement du lieu. Dans quelle arche hors des temps naviguons-nous ici ? Les croisées plongent dans les douves et ces lueurs chatoyantes, c'est l'effet des vitraux; dans un langage bigarré d'écussons, ils nous racontent l'histoire de la famille et le destin du vieux domaine. »



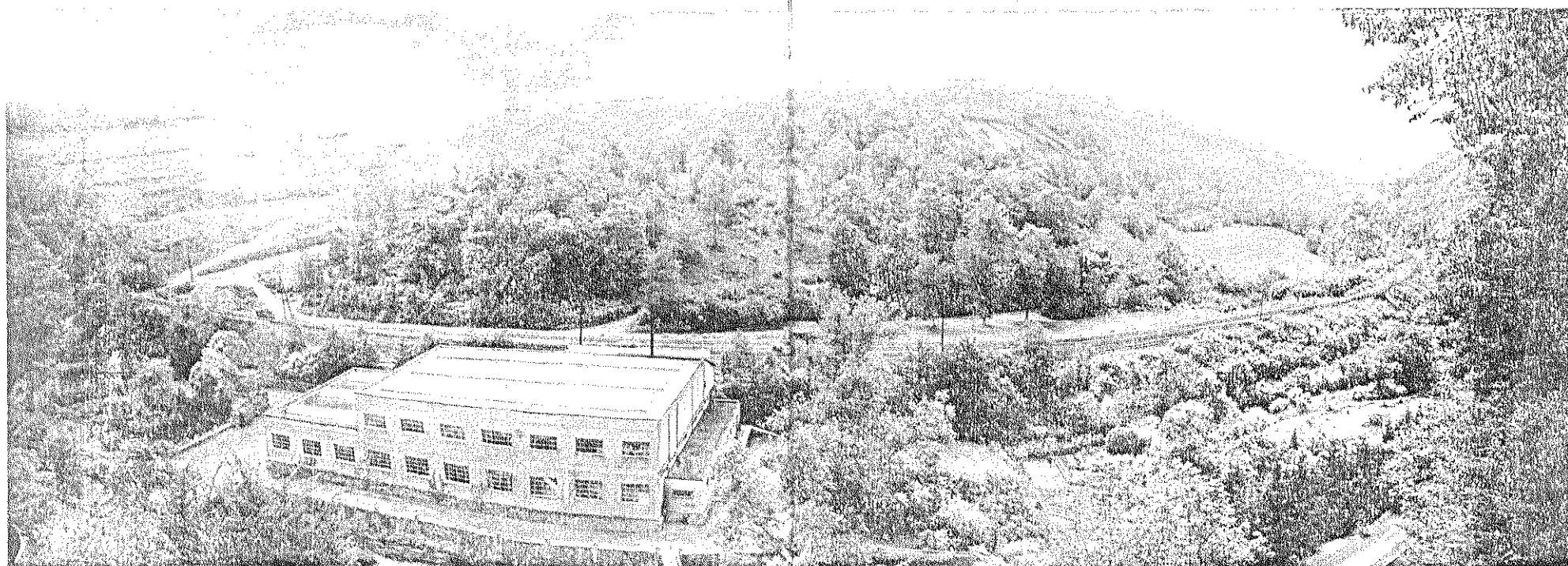
Cascade aux sources d'eau minérale.



Château de Sautin et ses environs

Les sources

Ces eaux minérales aux vertus thérapeutiques réputées étaient connues dans le pays depuis la plus haute antiquité et font encore actuellement la plus grande renommée de la vallée. Des documents authentiques attestent indiscutablement de leurs origines et de leurs vertus bienfaisantes.



La Source qui alimente l'usine ultra-moderne, une merveille d'organisation industrielle, est la Source de la Duchesse. Cette source doit son nom à la délicieuse légende que voici :

« C'était à l'époque la plus brillante de la féodalité et la gloire dont s'étaient couverts les sires de Spontin, en maints combats, avait eu son écho jusque dans les cours étrangères. On était fier de l'écu brisé de trois coquilles d'or, mais on craignait qu'un jour il ne se trouvât plus de descendant mâle pour le porter.

» Le chef de la maison de Spontin était, en effet, marié depuis plusieurs années déjà sans que sa femme lui eût donné le moindre rejeton et l'on commençait à désespérer au pays comme au château.

» On jasait beaucoup dans la contrée, discrètement, et le soir, au coin de lâtre, c'est à qui trouverait un remède au mal, tandis qu'au château même s'élevait chaque jour, vers le Créateur, de pres-

Vue panoramique des sources.

sants appels.

» Un jour, une brave femme des environs raconta que, dans pareil cas, son mari avait bu de la « Bonne Eau » et que celle-ci avait miraculeusement opéré. L'histoire vint aux oreilles de la châtelaine qui prit le parti de faire boire de la « Bonne Eau » au sire de Spontin. L'effet fut prodigieux...

» Quelques mois après, la clochette de l'église de Spontin sonnait

le baptême d'un nouveau seigneur et des réjouissances de tous genres célébrèrent l'heureux événement. »

Le visiteur du domaine des Sources d'eau minérale trouve, groupé là en un ensemble captivant, le charme prenant d'une nature magistralement et artistement cultivée et l'attrait particulier d'un ensemble technique d'un remarquable modernisme.

Des parcs où sont groupés d'admirable façon les pièces d'eau, les parterres fleuris, les pelouses parfaitement entretenues, les bouquets d'arbres aux essences variées, entourent l'usine, atténuant au maximum la sévérité de ses formes.

Ce cadre enchanteur, où se prélassent les visiteurs, est traversé par le Bocq dont les eaux cascadiantes égrènent leur chanson toute de douceur prenante.

Si cet ensemble d'une beauté réelle impressionne favorablement tous ceux qui s'arrêtent dans ce coin splendide, la visite des Sources et de l'usine ne manque pas, elle aussi, d'étonner.

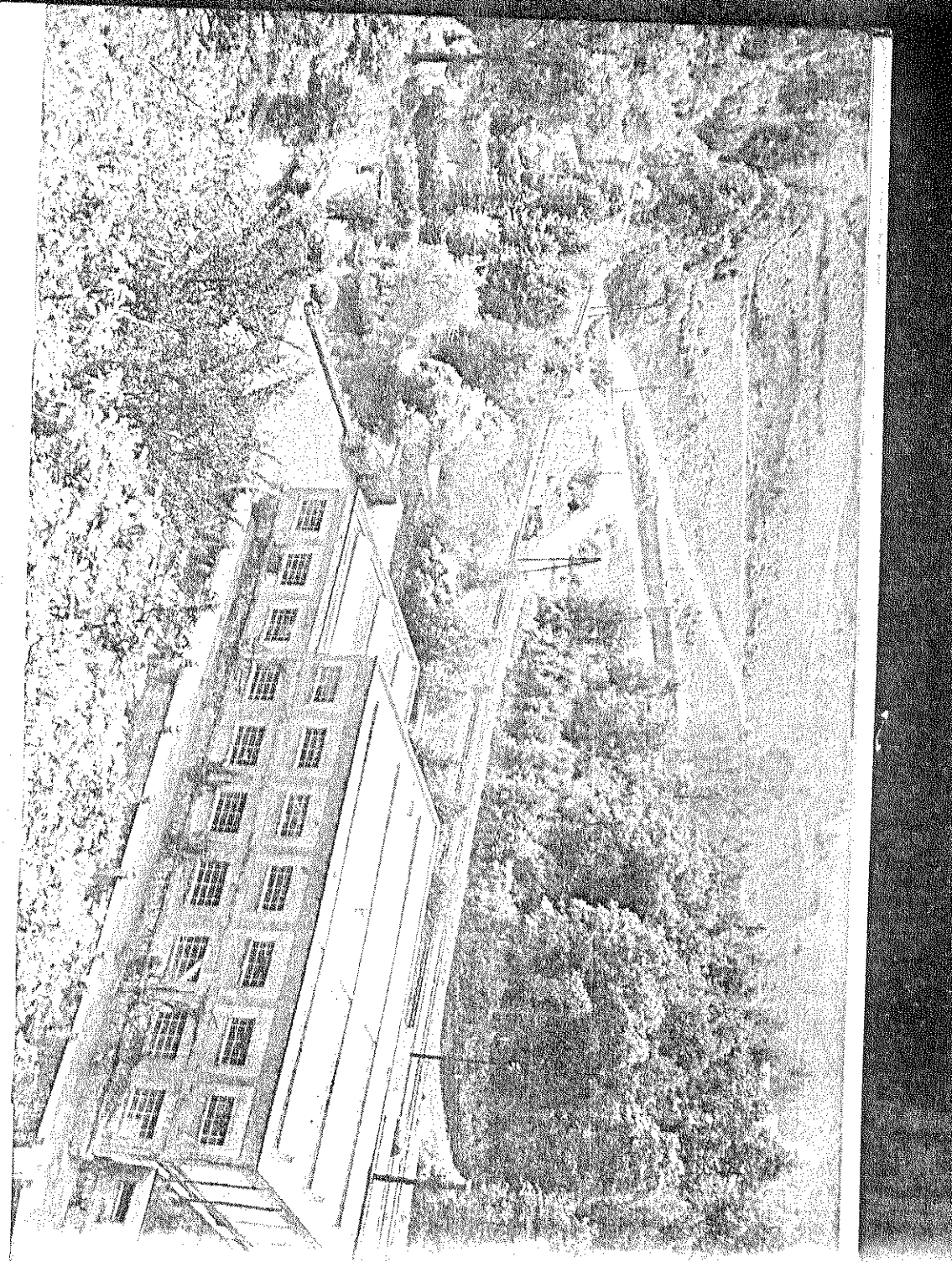
L'émergence de la Source se situe dans une salle construite sur la roche même. Les mesures les plus sévères ont été prises pour éviter toute pollution et, de plus, une zone de protection, propriété de la Compagnie, s'étend sur plusieurs hectares. Le débit de la Source et la température de l'eau restent, l'un comme l'autre, rigoureusement invariables.

Les plus hautes autorités médicales lui accordent des propriétés remarquables. Le professeur Bruynooghe en a donné l'analyse suivante :

	Grammes par litre
Résidu fixe	0,242
Chlorure de sodium (Na CL)	0,0132
Carbonate de chaux (Ca CO ₃)	0,0844
Sulfate de chaux (Ca SO ₄)	0,0221
Carbonate de magnésie (Mg CO ₃)	0,0378
Carbonates et bicarbonates alcalins	0,0845

Absence d'ammoniaque, de nitrites et de nitrates.

Absence d'organismes anormaux et de résidus de nature organique.



Il a écrit notamment :

La faible minéralisation de l'eau de Spontin la fait classer parmi les eaux oligo-métalliques.

D'après son élément dominant, elle se place parmi les eaux calciques.

Elle trouvera en tant qu'agent de lavage son indication, soit pour expulser les toxiques accumulés dans l'organisme, soit pour expulser les produits anormaux se trouvant dans les organes qu'elle traverse.

L'eau de Spontin, comme la plupart des eaux faiblement minéralisées, sera très efficace dans le traitement des néphrétiques et des malades atteints d'insuffisance rénale.

Son action diurétique pourra avoir une influence favorable dans les infections d'origine biliaire.

Elle se prescrira encore dans diverses formes des maladies de la nutrition, quand l'usage des eaux fortement bicarbonatées est contre-indiqué.

Enfin, son action anti-arthritique, anti-goutteuse et anti-urémique pourra être mise à profit.

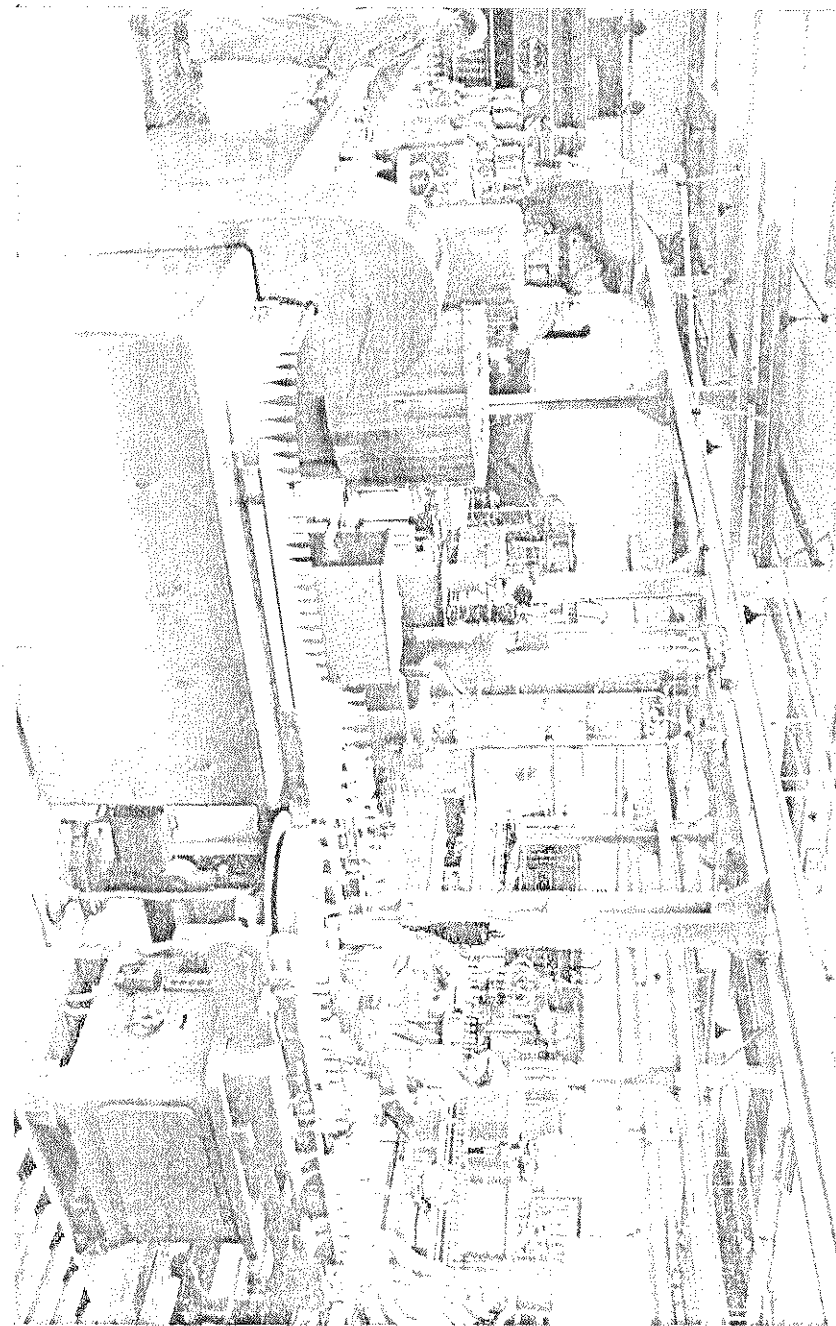
Extrêmement légères et digestives, elles se classent parmi les eaux de table les plus appréciées.

Construite en 1938, la nouvelle usine vaste et moderne remplace l'ancienne devenue trop exiguë et qui, depuis lors, abrite les bureaux, la caisserie des entrepôts et le garage.

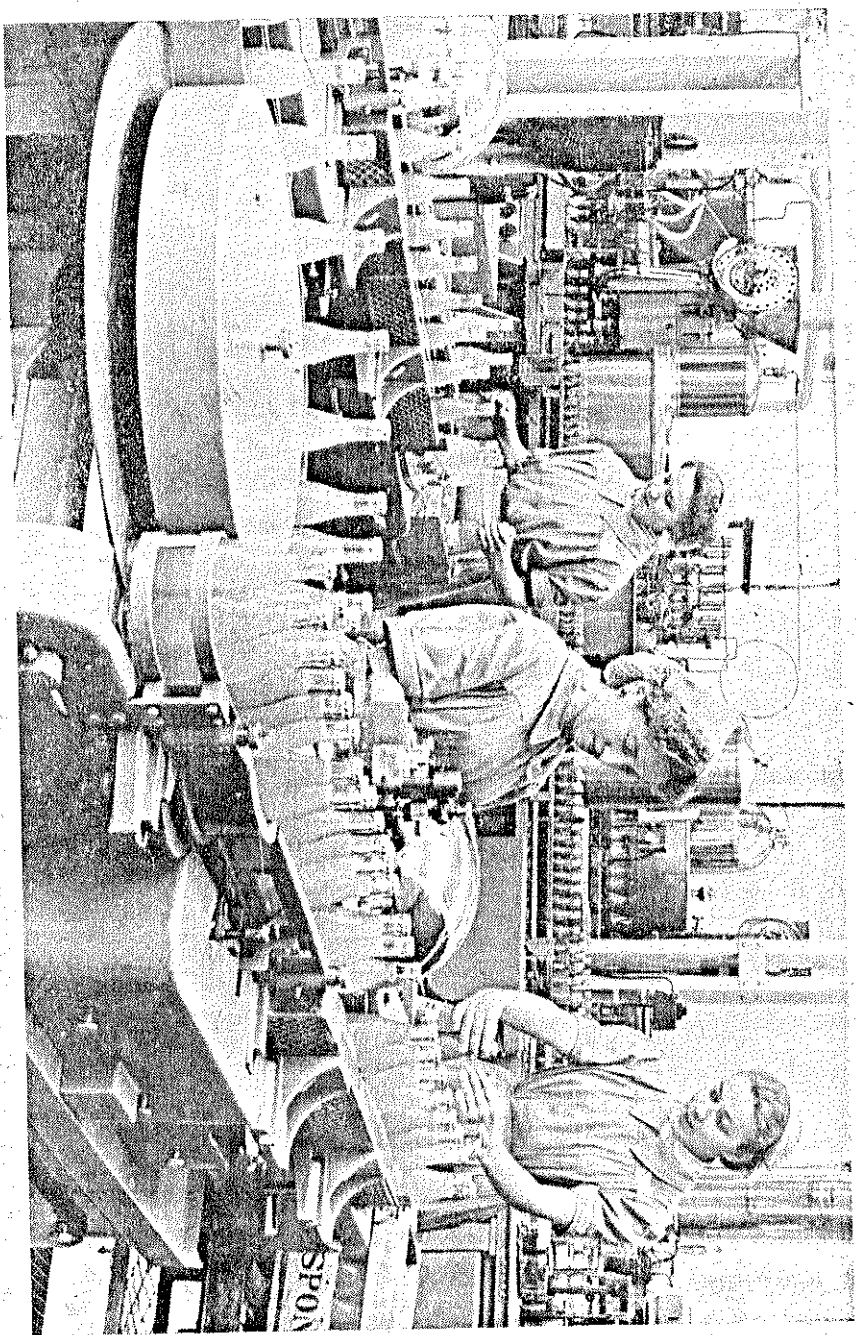
Un emplacement surélevé, spécialement réservé aux visiteurs, leur permet de jouir d'une vue d'ensemble des groupes d'embouteillage.

Chacun de ces groupes est constitué d'une énorme laveuse entièrement automatique, du type le plus moderne, assurant non seulement un lavage impeccable, mais aussi une stérilisation parfaite des bouteilles.

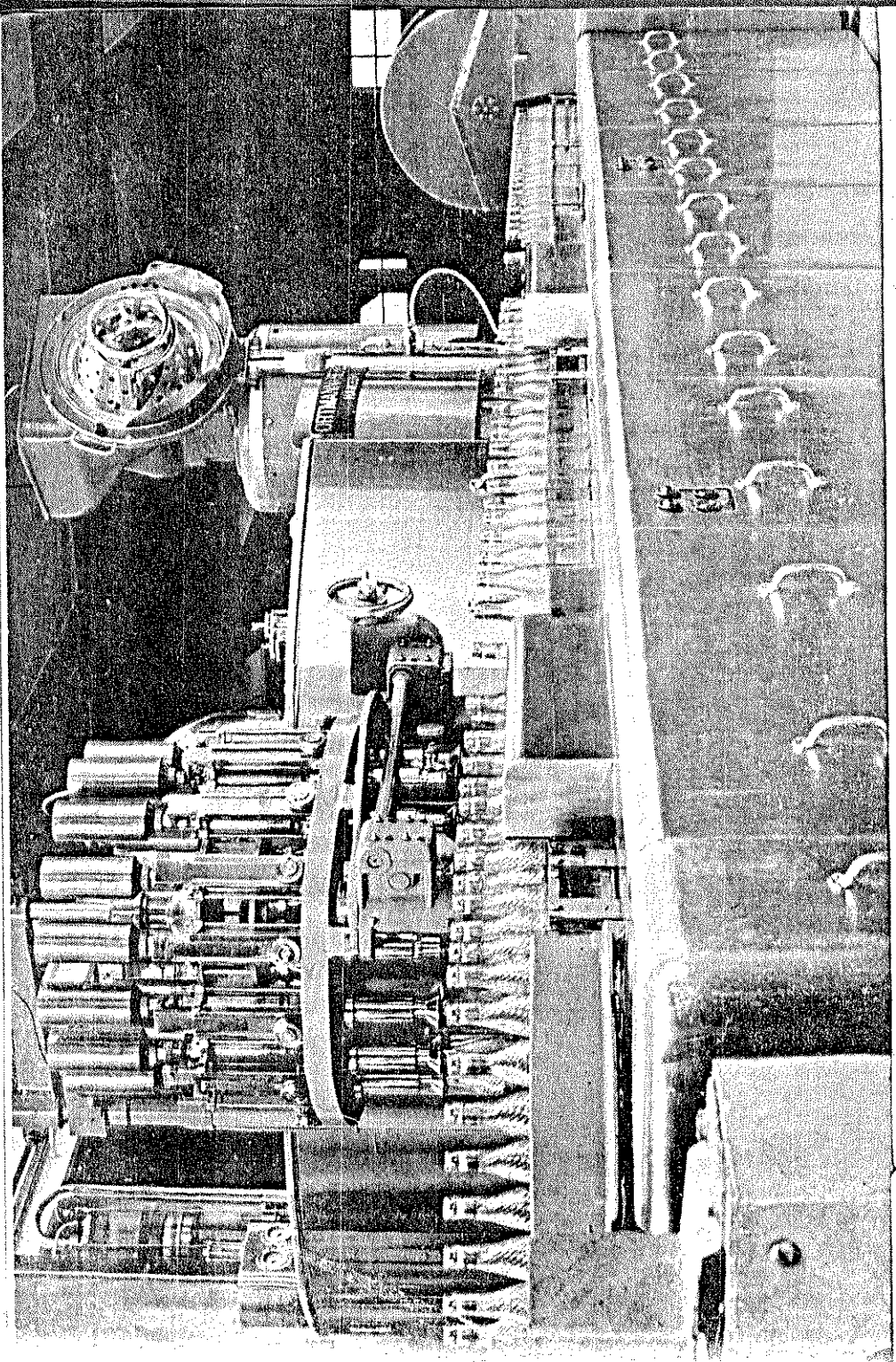
Viennent ensuite le complexe des doseurs, de la soutireuse, de la capsuleuse, du mélangeur et des étiquetteuses. Ces installations des plus récentes comportent tous les dispositifs assurant une hygiène absolue des diverses opérations. Depuis le dépôt des bouteilles vides sur la chaîne, jusqu'au moment de leur mise en casiers, une fois

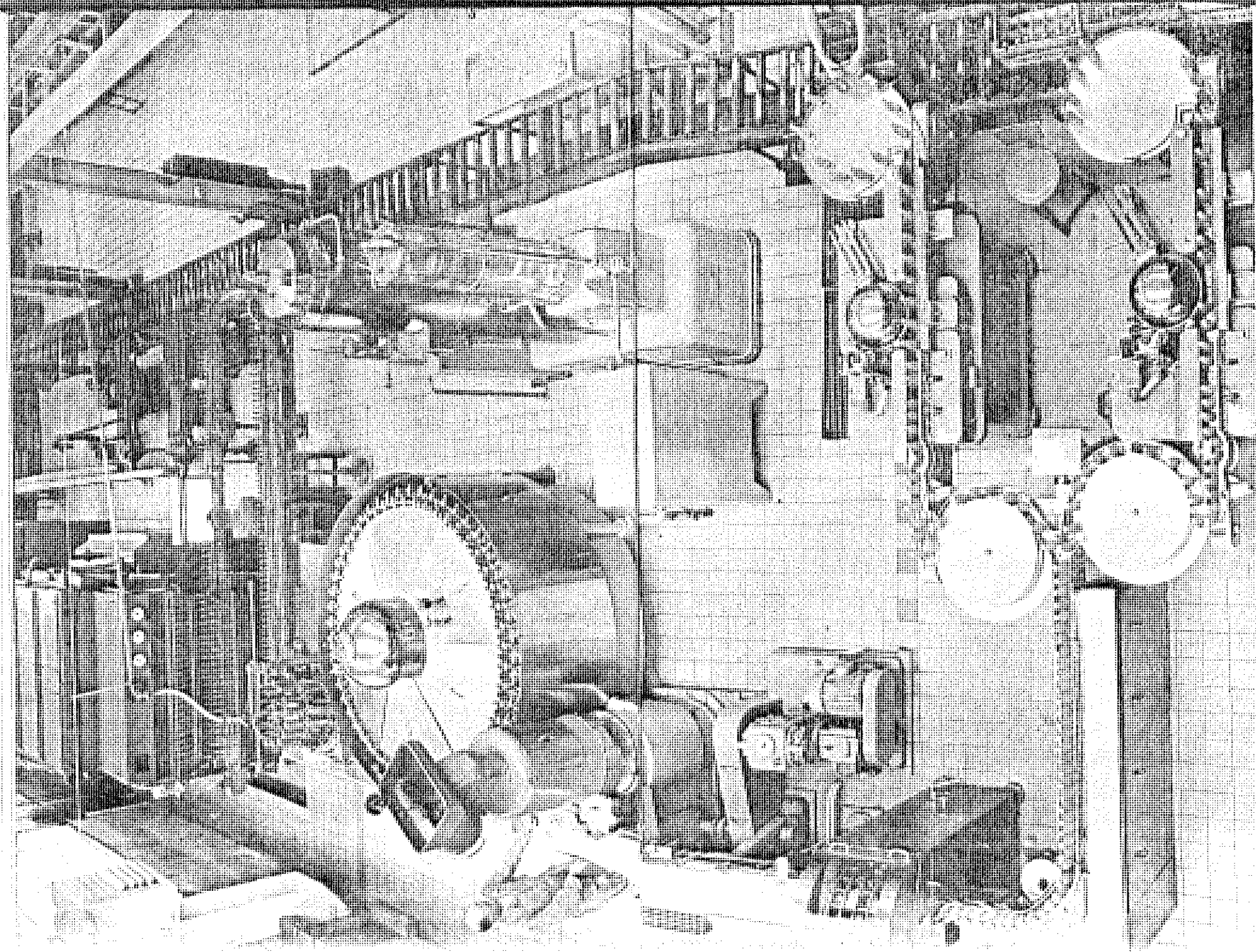


Vue générale des installations.



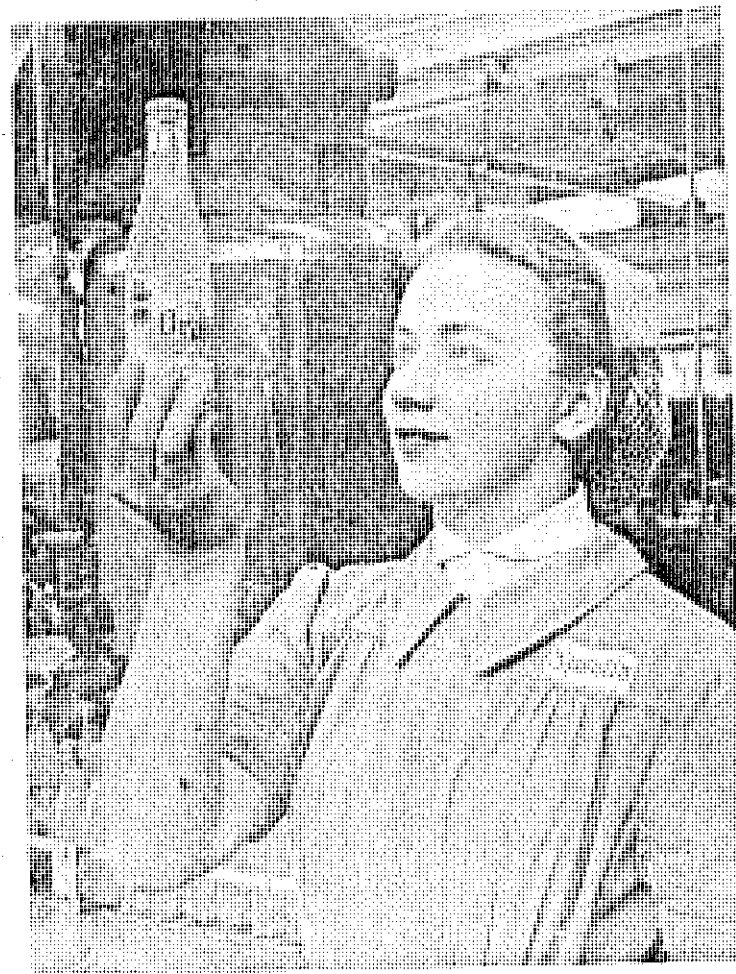
Les étiquetteuses.



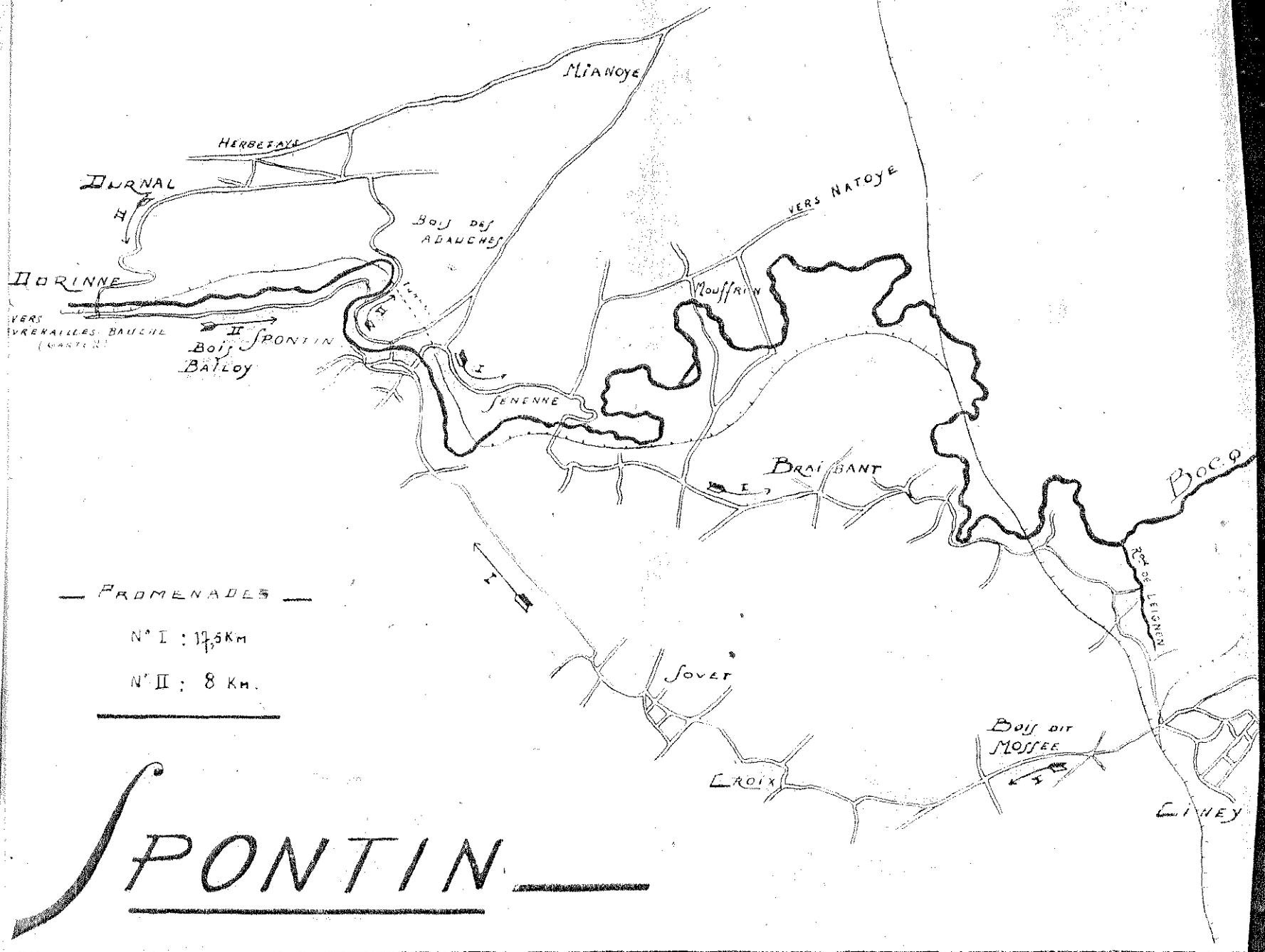




La préparation des sirops.



Dernier contrôle.



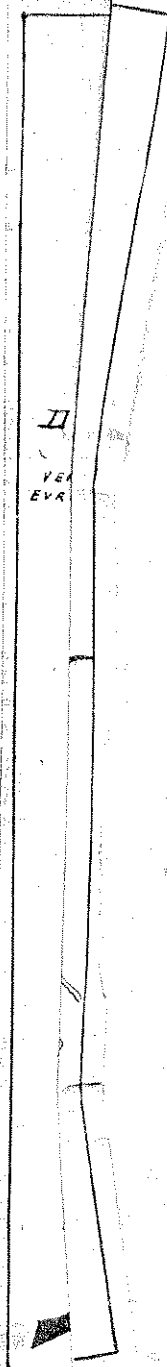
remplies, capsulées et étiquetées, elles n'ont subi aucun contact manuel. Le rendement phénominal frappe l'imagination. L'un des groupes produit 12.500 bouteilles d'un quart de litre par heure, un des autres a une production horaire de 6.000 bouteilles d'un litre. Un tel rythme donne une idée du haut degré de modernisation et d'automatisme des installations.

La salle de siroperie, comprenant d'énormes mélangeurs en acier inoxydable, dans lesquels sont préparés les mélanges de sucre pur et de jus naturel de fruits servant à la fabrication des limonades, le magasin où s'empilent les sacs de sucre, les tuyauteries en verre pyrex démontables et lavables amenant les sirops aux soutireuses, tout cela, clair, net, spacieux, dénote une propreté, souci primordial de l'entreprise.

La visite de l'usine est entièrement libre. L'accueil cordial qu'y reçoit le visiteur laisse chez celui-ci le plus agréable souvenir.

* * *

Le séjour à Spontin, dans le calme et la merveilleuse beauté de cette nature enchanteuse, ne manque pas de captiver le touriste. Qu'il se repose dans le bourg ou qu'il se délasse en d'innombrables promenades, il a toujours pour le charmer une nature pittoresque, variée à l'infini, une histoire captivante aiguillonnant sa curiosité et des légendes nombreuses et intéressantes nées de la vie simple des bourgs. Ceux qui connaissent les centres touristiques de la vallée du Bocq, ceux-là délaissent les endroits à la mode et reviennent assidus, au bord du petit ruisseau, combler leurs plus vifs désirs !



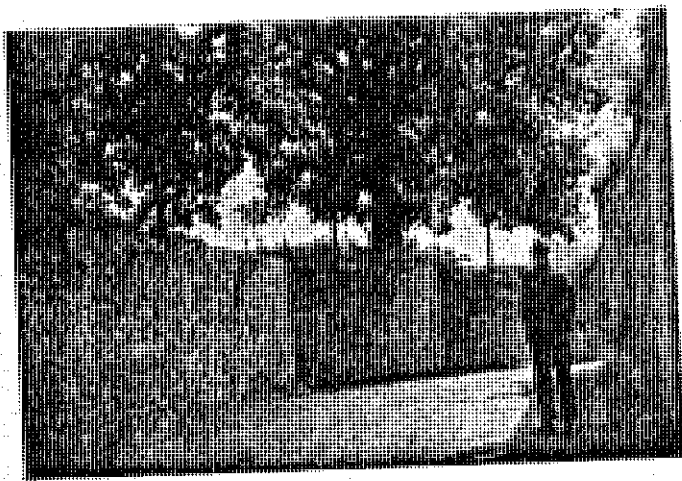
PREMIERE PROMENADE
(17,5 km.)

Ciney

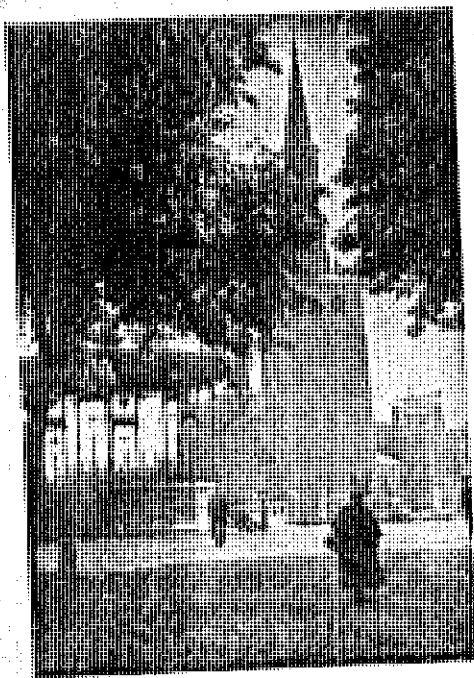
A Spontin, on se croirait isolé du reste du monde. Et cependant, la ville est toute proche. Quelques minutes de chemin de fer, et nous voilà dans la capitale du Condroz. Mais pour de courtes distances, rien ne vaut la promenade pédestre.

Traversons le pont du chemin de fer, peu avant la gare, et suivons la route qui grimpe à flanc de coteau et nous permet d'admirer le village dans son ensemble. Le paysage change bientôt du tout au tout et nous voici sur un de ces plateaux condruziens où terres, prés et bois alternent jusque dans le lointain. La route descend en lacets, laissons à notre droite une vieille chapelle qu'encadrent de sombres sapins et passons Senenne dont les quelques métairies bordent la route. Celle-ci traverse de nouveau la ligne de chemin de fer et s'en va, monotone, vers Braibant. Une grosse ferme dresse le quadrilatère sombre de ses bâtiments à l'entrée du village. Plus bas, l'église fraîche, pimpante, s'élève sur la petite place. Ce sanctuaire charme dès l'abord par la simplicité et la sobre harmonie de ses lignes. Au-dessus de la porte d'entrée se lit la date : 1872. Pénétrons.

Ce qui nous frappe tout de suite, c'est le grand autel d'un style Renaissance assez primitif. Cet autel majeur, que certains font remonter à sainte Julienne, aurait été construit au début du XVII^e siècle. Il proviendrait de la basilique Saint-Martin de Liège. La partie centrale de cet autel est occupée par une scène du calvaire, œuvre récente du peintre gantois, Michel de Loore. Les deux autels latéraux sont du même style et de la même époque et leur valeur est tout aussi transcendante. Une jolie vierge, œuvre du sculpteur liégeois Delcour, date de l'époque de la Renaissance. La chaire de vérité, originale avec ses festons de fruits, date du XVII^e siècle. Les confessionnaux de l'époque Louis XIV méritent d'être restaurés. Deux cloches, achetées par les paroissiens de 1830, lancent à travers les abat-son du clocher leurs appels harmonieux. Mais, ne quittons pas le sanctuaire sans jeter un coup d'œil aux fonts baptismaux qui sont du XI^e ou XII^e



Ciney : les anciennes fortifications.



L'église et la place Monceau.



Drève de Sainfoin.

siècle, début de l'époque romane. Ces fonts témoignent de l'origine lointaine du bourg.

Continuons notre promenade. Dans la vallée, des étangs longent le Bocq. C'est une station de pisciculture favorablement réputée. Au bord du ruisseau, se dresse le modeste château d'Halloy, ancien domaine des princes-évêques, devenu par la suite patrimoine de la famille d'Omalius. C'est là qu'habita, de 1703 à 1874, le célèbre géologue d'Omalius d'Halloy, qui fut bourgmestre de Braibant, puis de Skeuvre.

De là, la vallée du Bocq remonte vers le Nord-Est, par Emptinne et Hamois. Son cours est pour ainsi dire sans intérêt et il se déroule entre des champs labourés et des prairies et ne se distingue plus des autres ruisseaux sillonnant les plateaux du Condroz.

Bientôt, continuant notre route, Ciney nous apparaît dans le lointain dominé par la flèche élancée de son église. Ciney, petite ville calme et reposante, fut autrefois une station gallo-romaine et un camp fortifié. Une enceinte percée de quatre portes l'entourait. Cette vieille enceinte se retrouve par fragments dans toute la ville. De nombreux vestiges de l'époque gauloise, gallo-romaine et franque furent retrouvés sur le territoire de la cité. Formant une pointe avancée du pays de Liège vers le Luxembourg, Ciney était exposé aux attaques incessantes et fut détruit et brûlé à plusieurs reprises. Henri l'aveugle détruisit la ville au XII^e siècle. Puis, ce fut au XIII^e siècle l'horrible guerre de la Vache, au cours de laquelle les habitants furent brûlés avec l'église dans laquelle ils s'étaient réfugiés. Adolphe de la Mark releva son enceinte et la fortifia au XIV^e siècle. Un siècle plus tard, elle était encore détruite par Maximilien. Avec obstination, Ciney se relevait de nouveau de ses ruines vers le XVI^e siècle; et sous Louis XIV, la ville résista aux forces françaises.

Autrefois, la renommée de Ciney s'étendait au pays entier et même à l'étranger, grâce à ses foires. Il y en avait une quinzaine par an. La ville alors s'emplissait d'un tumulte indescriptible. Les maquignons arrivaient de partout et les chevaux étaient alignés depuis la gare jusqu'aux extrémités de la ville et envahissaient toute la place. Chaque maison était transformée en café à cette occasion; et ces jours étaient l'occasion de réjouissances particulières. La plus importante de ces foires est celle de la Saint-Eloi (1^{er} décembre), dite foire aux paniers. L'importance de ces foires diminue de plus en plus.

Les armoiries cinaciennes ont une origine plutôt légendaire : saint Materne, fondateur de la paroisse, aurait sauvé cinq jeunes filles en danger de se noyer dans les environs de Ciney. De là, le blason orné de cinq têtes de jeunes filles.

Maintenant, Ciney (Etymologie : Ceunacum, c'est-à-dire propriété de Ceunus) est une villette de quelques six mille habitants. Les principales industries actuelles sont les forges très renommées dont nous longérons l'usine en pénétrant dans la ville, et les fours à chaux. C'est aussi un centre important de commerce agricole. Les bâtiments sombres de la gare et le passage à niveau laissés à notre droite, suivons l'avenue du Roi Albert. Ne nous laissons pas cependant tenter par la belle perspective des arbres qui semblent vouloir nous attirer plus loin. Gravissons la route des Capucins qui nous amène devant une église gothique, de construction assez récente, près de laquelle nous pouvons admirer un saint François d'Assise très intéressant. Continuons vers le centre de la ville, voici l'hôtel des Postes en Renaissance flamande. Puis, par la rue Courtejoie, la rue des Remparts des Béguines et la rue Saint-Hubert, nous arrivons devant une bonne vieille chapelle dédiée à ce Saint et dans laquelle nous pouvons admirer un inestimable rétable en bois sculpté. Suivons la rue Léon Simon et la rue d'Albeça, très ancienne, située sur l'emplacement des remparts jusqu'à l'extrémité des remparts de la Tour, où nous pouvons voir en bon état une des tours adossée aux murs des fortifications. Par l'avenue de Namur, on débouche place Léopold, à laquelle les maisons du XVIII^e siècle donnent un aspect vicillot qui ne manque pas de charme.

Mais, voici l'église collégiale Notre-Dame dont l'origine est attribuée à saint Materne. Elle fut d'abord détruite en 1613 par un ouragan. La tour seule subsista. Sa reconstruction fut entreprise cinq ans plus tard, par le baron de La Pierre, abbé séculier de cette église. Ce généreux bienfaiteur avait sa statue en albâtre placée au-dessus d'un fronton. Restaurée d'une façon barbare en 1835 et 1885, elle fut artistement aménagée depuis, sous la direction de M. le doyen Lardot.

La masse carrée en pierres brutes de la tour lui donne un aspect puissant et imposant. La base de cette tour date du VI^e siècle. Un étage fut ajouté au XI^e siècle. De nombreuses et belles pierres tombales ornent le porche. Le chœur, aux lambris de marbre, est garni de cinq tableaux remarquables d'un Cinacien : Hyacinthe Hauzeur

et de deux belles statues de la Sainte Vierge et de saint Joseph sculptées dans le bois par Del Cour (1627-1707). Un chemin de croix du peintre dinantais Sodar et trois tableaux du XVIII^e siècle ornent les murs du sanctuaire.

Dans la nef centrale, on peut admirer une « Assomption » de Bertholet Flémalle (1614-1672), œuvre d'une réelle valeur. La chaire de vérité est en marbre blanc. Les statues de saint Martin, saint Nicolas, saint Roch et saint Gilles, très anciennes, sont remarquables. Les fonts baptismaux en pierre sculptées surmontés d'un dôme en cuivre ouvragé sont du XII^e siècle et se trouvent dans la chapelle N.-D. du Rosaire (XVII^e siècle). En face de cette chapelle, dans la nef de droite, se trouve un très ancien Christ en bois provenant de l'ancien couvent des Récollets.

Une crypte romane, primitive, à trois nefs fut découverte en 1928, elle date vraisemblablement du XI^e siècle.

Par la rue Piervenne, regagnons la gare et, de là, par Croix et Sovet, route des hauteurs, revenons vers Spontin.

Pour ceux que la marche n'effraye pas, ils peuvent revenir par Braibant, le château de Mouffrin (construction en pierres bleues à tourelles, style du XVI^e siècle, occupant l'emplacement du fort; il se trouvait également là un établissement de l'époque gallo-romaine dont l'existence a été révélée par des débris de tuiles et de meules en pouzzolane), Reuleau et Senenne.

DEUXIEME PROMENADE
(8 km.)

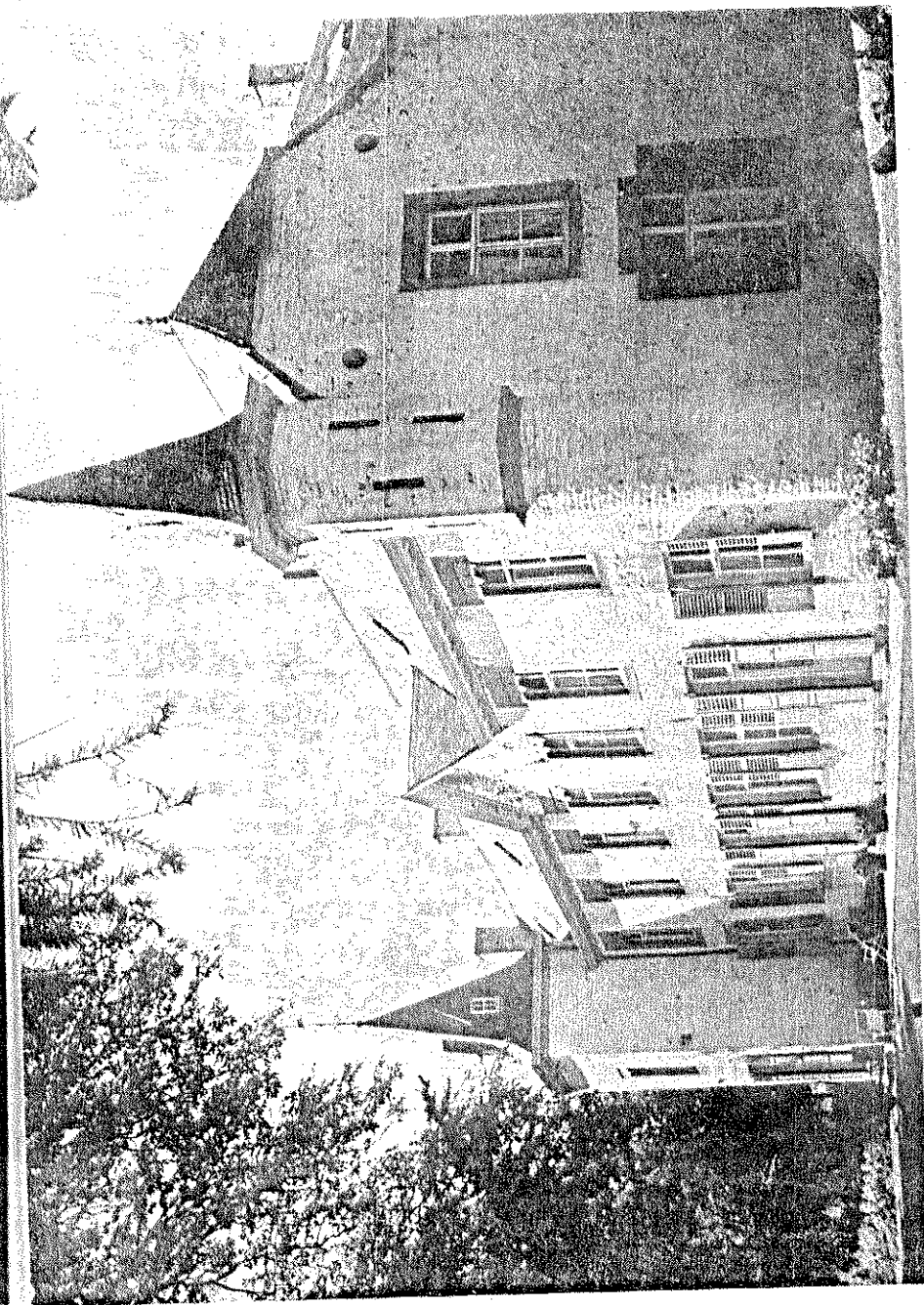
Durnal - Dorinnes - Spontin

La route longe les carrières de petit granit, passe devant les sources d'eaux minérales, puis, en gracieux lacets, bordant des ravins ou des coteaux rocailleux, grimpe paresseusement vers Durnal.

Durnal, c'est le type des bourgs condruziens avec ses modestes métairies, son église proprette au clocher gracieux et élancé, ses potables nombreuses et son agréable manoir. Car Durnal a aussi son château. Il dresse sa masse blanche à l'ombre des grands arbres d'un immense parc, dominant un splendide panorama. Transformé en un agréable lieu de séjour, il est un havre de repos pour les touristes qui veulent profiter du calme et de la majestueuse beauté de ce coin charmant de la vallée du Bocq.

A. Marchal, l'écrivain wallon bien connu, a chanté les beautés de son village natal : « Durnal mi bia viladje ! » Cette beauté faite de calme, de simplicité, de pittoresque désordre.

Durnal, c'est le pays des Nutons... Dans le versant boisé nord de la vallée du Bocq, au sud de Durnal, se trouve un de ces trous de Nutons comme on en rencontre beaucoup dans la vallée mosane. L'accès de cette grotte est difficile, tant la pente du versant est forte. L'entrée en est assez étroite. Au-dessus de celle-ci, on lit cette date : 1914. La grotte a servi de refuge à certains habitants lors du passage des premiers régiments allemands. Elle est d'ailleurs assez vaste et formée de deux galeries. L'une d'elle, assez courte, est terminée par une salle dont la voûte humide et suintante brille sous le feu des torches électriques. La seconde galerie est beaucoup plus longue, mais le passage se trouve obstrué par des éboulements. Elle s'avance, paraît-il, jusque sous l'ancienne bergerie de la ferme Capelle (un kilomètre environ). Des noms de visiteurs gravés ou inscrits à la fumée de chandelles couvrent les parois de cette grotte. Durant les veillées d'autrefois, on parlait des habitants de ce trou : des « Nutons » ou « Sotais ». On se les représentait comme des nains très vieux et très



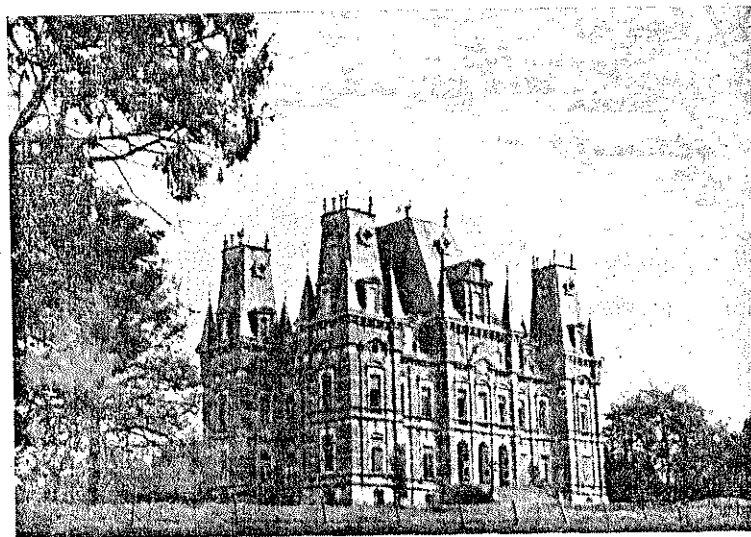
Château de Durnal.



Intérieur du château de Durnal.
Coin de la salle de restaurant.

laid, mais travailleurs infatigables. Les uns prétendent que c'étaient d'anciens Gaulois fuyant devant l'invasion, d'autres des peuplades de bohémiens terrés sous terre pour mieux se dérober aux pourchases des gens qu'ils spoliaient. Ces farfadets réparaient les chaudrons que les gens de la contrée venaient déposer, le soir, à l'entrée de leur tanière. Le lendemain, ils les retrouvaient au même endroit polis, retapés, flambant neufs. Ces travaux, on les leur payait en nature (pain, aliments, vêtements). Ces gnomes n'exerçaient de maléfices qu'envers ceux qui leur volaient les boisseaux de garins ou les manérées de noisettes, rétribution de leurs peines. Alors, le bétail s'alanguissait, l'eau des fontaines se corrompait, le sort était jeté sur la maison de l'audacieux voleur.

Ce trou fut dénommé « Trou Collet » (trou du collier), à la suite d'une fameuse farce qui s'est déroulée il y a près d'un siècle. Un daim avec collier d'or s'était échappé du parc royal. Quelques habitants



Château de Miamoye.



Trou Collet.

de Durnal : Pierre Henrotte et ses frères Joseph dit « Li Lampion », Alphonse dit « Li Clopinet », les Thirifays et les Lambert prétendent que « Li gatte d'or » se trouve dans le bois de Durnal. Ils font croire la chose à un certain Sandrain, marchand ambulant hébergé chez la veuve Charlot (actuellement chez Codême). Et, farceurs et victime se mettent en route à la recherche du daim. Ils arrivent en face du trou des Nutons où l'un d'eux, le nommé Tinnin, s'est réfugié avec une peau de chèvre. Nos chercheurs, munis d'une corde au bout de laquelle se trouve un crochet, lancent celle-ci à l'intérieur de la grotte. Tinnin la retient et y attache quelques poils de la peau de chèvre. Ils saisissent la corde tous ensemble, tirent de toutes leurs forces et culbutent. Sandrain, qui se trouve le dernier, reçoit tous ses compagnons sur lui. Mais cette mésaventure ne l'émeut pas : li gatte d'or est là, puisqu'au crochet, retiré avec tant de peine, des poils du daim convoité sont restés attachés. La farce recommence chaque jour, chaque jour les curieux s'amènent plus nombreux et chaque jour c'est le même échec. Mais la nouvelle de la présence en cet endroit du daim à collier d'or s'est répandue. Des jeunes gens de Spontin viennent assister aux efforts de ceux qui veulent capturer le curieux animal. L'un d'eux dit : « Mon père est magicien, il saura bien faire sortir le daim de sa tanière ». On appelle donc le soi-disant spirite : Tégnon de Senenne, qui vient se placer devant l'entrée de la grotte et lit des prières dans un énorme livre. Ces prières durent des heures entières. Mais le daim reste sourd à cet appel. La veuve Charlot, dont l'auberge est envahie chaque nuit par la jeunesse villageoise, accuse Sandrain d'en être la cause et lui fait des reproches. Monsieur l'abbé Limet, curé de Durnal, accable lui aussi de reproches le pauvre marchand, parce que son église est déserte durant les saluts du mois de mai. Et Sandrain de lui répartir : « Ne vous plaignez pas, Monsieur le Curé, on dit plus de prières à la grotte que dans votre église ! »

Et la farce continue, mais cette fois sous une autre forme. On annonce à Sandrain que les Henrotte sont parvenus à capturer le daim et qu'ils le cachent dans leur cave. Sandrain veut en faire la visite, mais il tombe dans la fontaine qui avait été camouflée. Et nos farceurs trouvent toujours un moyen ou l'autre de tourner en dérision le crédule marchand. Durant quinze jours, ces scènes se répètent. Tout le village est en liesse et le malheureux marchand qui, un peu tard, s'aperçoit qu'il est victime d'une énorme plaisanterie, s'enfuit honteux de s'être laissé si longuement ridiculiser.

Mais il n'y avait pas que les Nutons pour charmer les loisirs des Durnaliens. Il y avait aussi les « Makrales », les « Grimancyins », les « Lum'rotés » dont ils parlaient durant les bonnes soirées d'antan : « Les chîjes ».

Ceux qui aiment les « fauves » et les « praudes » d'autrefois pourront en goûter toute la saveur dans « Au tîmps des Nutons », « Durnal mi bia viladje ! » et « Li dérène chîje » d'A. Marchal qui les a si délicieusement contées.

Reprenons notre route qui dévale vers le coquet hameau de Dorinne-Durnal. Traversons le Bocq, passons la ligne de chemin de fer, puis, vers la gauche, rejoignons le ruisseau qui nous attend sous bois.

Promenade délicieuse à l'ombre des bouleaux et des chênes. D'un côté, le versant boisé, de l'autre, les pentes rocheuses dans lesquelles s'ouvrent des carrières de pierre de taille auxquelles le Bocq vient en aide.

Malgré ces industries, le paysage a gardé tout son charme. A chaque pas, durant cette partie du parcours, on est tenté de s'arrêter pour mieux admirer, pour mieux communier avec cette belle nature et pour écouter le murmure cristallin du ruisseau se mêler aux harmonieux concerts de ses rives. Passant derrière la nouvelle usine des eaux minérales, nous revoici dans l'accueillant village de Spontin.

Voilà terminés nos séjours dans les principaux centres touristiques de la vallée du Bocq. Nous n'avons nullement voulu faire une étude de géologie ou d'histoire, ni même une œuvre descriptive pure et simple. Ce livre a été conçu pour éclairer le touriste, pour l'aider à mieux connaître une des plus belles vallées de l'Ardenne. Puisse ce guide un peu particulier faire mieux comprendre et aimer cette nature aux beautés inépuisables.

CRUPET, ce 1^{er} juillet 1956.